

JEAN CHARTIER

CIVILISATIONS MYSTÉRIEUSES

DES OLMÈQUES AUX MAYAS



Stanké

CIVILISATIONS MYSTÉRIEUSES

DES OLMÈQUES AUX MAYAS

© Éditions internationales Alain Stanké Ltée, 1979

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN 2-7604-0037-9

JEAN CHARTIER

CIVILISATIONS MYSTÉRIEUSES

DES OLMÈQUES AUX MAYAS

Stanké

*En hommage au peuple maya
et à tous ceux qui m'ont si chaleureusement
accueilli, au Mexique comme au Guatemala*

AVANT-PROPOS

Pendant deux mille cinq cents ans, les Mayas se distinguèrent en Amérique par la création de chefs-d'œuvre sur le plan de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et de la céramique. Ils découvrirent l'astronomie, pratiquaient l'agriculture, avaient des connaissances sérieuses en arithmétique et en écriture. De plus, ils furent, avec les Égyptiens, les plus grands bâtisseurs de l'humanité. Mais qui étaient-ils, en réalité, ces hommes qui développèrent la plus étonnante civilisation d'Amérique ?

C'est cette question qui m'a amené à parcourir le Mexique et l'Amérique Centrale, pendant plus de deux ans, à la recherche des vestiges de cette grande civilisation. Finalement, j'ai choisi le Guatemala comme centre d'intérêt de mes recherches, parce que c'est dans ce pays que la culture maya m'a semblé la plus vivante. Les tribus quichés des hauts plateaux, dont le mode de vie n'a pas tellement évolué depuis l'arrivée des conquistadores, sont vraiment fières

d'avoir conservé, en partie du moins, leurs traditions et leurs coutumes.

Mes séjours prolongés chez les Mayas-Quichés m'ont permis de recueillir une documentation importante et d'en rapporter des images saisissantes, grâce auxquelles il me fut possible de tracer une fresque de la vie et des mœurs des Mayas d'aujourd'hui. Toutefois, afin de mieux comprendre leur vie quotidienne actuelle, j'ai cru bon de la faire précéder d'un retour dans leur prestigieux passé.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTONNANTE
CIVILISATION MAYA

LE ROYAUME D'OLMAN

La civilisation la moins connue de la Mésoamérique¹ et par surcroît la plus mystérieuse est sûrement celle des Olmèques. De l'avis de plusieurs archéologues, elle serait le point de départ de toutes les autres cultures de cette zone. D'après les résultats de ses récents travaux d'analyse au carbone 14, l'archéologue américain Michael D. Coe fait remonter les débuts de cette civilisation autour de l'an 2000 av. J.-C. La civilisation olmèque serait donc antérieure de 1 200 ans à la période préclassique des Mayas que l'on situe entre l'an 800 av. J.-C. et l'an 300 apr. J.-C.

Dans la langue des Aztèques, le *nahuatl*, *olmèque* signifie « habitant du pays du caoutchouc ». La région méridionale du golfe du Mexique où prospérèrent les

1. Le terme *Mésoamérique* (ou Méso-Amérique) désigne l'aire géographique où se sont développées, avant l'arrivée de l'homme blanc, les plus grandes civilisations d'Amérique. Cette zone englobe une partie du Mexique et de l'Amérique centrale (voir carte, p. 14).



Figure A. — Carte représentant l'aire géographique de la Mésoamérique et ses principales cultures.

Olmèques est, en effet, recouverte de forêts denses où pousse le sapotillier, l'arbre à caoutchouc. En vérité, nous ignorons leur véritable nom, leur origine et leur langue. Le nom d'Olmèques, que nous leur attribuons aujourd'hui, leur fut donné par les Aztèques. D'après Walter Krickeberg, les Olmèques étaient encore installés sur la côte du golfe du Mexique à l'arrivée des Aztèques et « les historiographes aztèques [les] considéraient comme le plus ancien peuple civilisé du Mexique, parlant une langue qui leur était étrangère, mais qui, à leur époque, s'étaient depuis longtemps assimilés aux tribus qui s'établirent sur cette côte² ».

Plusieurs peuples précolombiens font remonter leurs origines à un pays fabuleux, celui du royaume

2. Walter Krickeberg, « Les religions des peuples civilisés de Méso-Amérique », dans *Les Religions amérindiennes*, Paris, Payot, 1962, p. 22.

d'Olman, le royaume du caoutchouc. Les légendes racontent que les habitants de ce pays vivaient dans des forêts luxuriantes où l'on trouvait de nombreux arbres fruitiers, du cacao et de la gomme de sapotillier. Les habitants du royaume d'Olman portaient de magnifiques habits, des bijoux ornés d'or, de jade et de turquoise, ainsi que des sandales de caoutchouc. Leurs grands prêtres connaissaient l'art et les sciences, et adoraient des divinités féminines.

Lorsque l'archéologue Matthew Stirling découvrit, en 1930, une cité précolombienne enfouie dans les marécages d'une petite île, près du village de La Venta, il ne se doutait pas qu'il venait de découvrir le royaume d'Olman. Les fouilles archéologiques du site révélèrent au chercheur américain que les habitants de cette région avaient été d'étonnants sculpteurs. On mit au jour dix têtes colossales hautes de deux à trois mètres, dont certaines pèsent plus de vingt tonnes et atteignent jusqu'à six mètres et demi de tour. Par la suite, on a découvert six têtes semblables à San Lorenzo, puis deux autres à Tres Zapotes. Ces dix-huit sculptures énormes en basalte soulèvent une fascination qui mène presque à l'obsession. On constate avec étonnement que les traits de leurs visages sont de type négroïde. Les têtes olmèques se caractérisent par un visage rond, un nez large et plat, des yeux boursoufflés et souvent obliques, ainsi que par une bouche dont la lèvre supérieure est gonflée et retroussée, et les commissures, tombantes. Ce type physique fort curieux ne ressemble à aucun groupe ethnique actuel ou disparu bien que certains traits peuvent rappeler ceux des Indiens d'aujourd'hui de la région des Olmèques ou du sud du Mexique.

Ces énigmatiques sculptures sorties de la nuit des temps représentent le dieu jaguar. La combinaison de

traits humains et félins montre la métamorphose du jaguar en homme. Les sculpteurs olmèques se sont efforcés de donner un visage humain au museau du fauve. Les Olmèques devaient accorder à cette divinité sacrée une grande importance et une constante vénération puisque la plupart des statues découvertes jusqu'à nos jours représentent le jaguar. Mais pourquoi ce peuple attribua-t-il tant d'importance à ce dieu ? Dans *la Civilisation des Mayas*, Guy Annequin écrit : « Au fond du golfe, on semble l'avoir entouré d'une grande ferveur, et l'avoir tenu également comme une divinité de la Pluie. Sans doute est-il à l'origine de toutes les divinités de la Pluie de la Mésoamérique : le Chac des Mayas, le Tajin des Totonèques, le Tlaloc des Aztèques ou le Cocijo des Zapotèques, puisque tous, à l'instar du dieu jaguar olmèque, portent deux grandes canines comme attribut commun. » Et il poursuit : « Certains voient dans ce monstre composite le fruit des amours d'une femme avec un jaguar ; ne voit-on pas en effet quelquefois cet enfant jaguar tenu dans les bras d'un adulte (sa mère ?) dont le visage normal souligne d'autant le caractère monstrueux, inquiétant, du bébé³ ? »

Certaines sculptures olmèques de La Venta ont été taillées dans des blocs de pierre pesant jusqu'à cinquante tonnes. Ces énormes monolithes proviennent de la région volcanique de Tuxtla. Les Olmèques ont donc été obligés de les transporter sur une distance d'environ cent kilomètres jusqu'à La Venta, traversant le lac et les marécages qui entouraient le site. Comment les Olmèques, qui ignoraient la roue et les bêtes de somme, ont-ils transporté ces énormes

3. Guy Annequin, *La Civilisation des Mayas*, Genève, Éditions Famot, 1977, p. 71.

blocs de basalte de cette lointaine carrière ? La foi en leur dieu jaguar devait être bien grande pour qu'ils consacrent autant d'énergie à la réalisation de ces chefs-d'œuvre sculpturaux. Ce fut probablement à l'aide de leviers en bois d'acajou très dur et de cordes de sisal aux fibres très résistantes qu'ils réussirent cet étonnant prodige qui nous fascine encore aujourd'hui.

L'ORIGINE DES MAYAS

Les archéologues ont découvert de nombreux témoignages de l'influence des Olmèques sur les autres peuples de la Mésoamérique. Ce sont probablement eux qui ont donné naissance à la civilisation maya. À Mayapán, au Yucatán, les chercheurs de l'Institut Carnegie, de Washington, ont découvert, encastrée dans un mur de l'antique cité maya, une tête sculptée de style olmèque. Cette découverte assez surprenante nous incite à croire que les Mayas tenaient toujours les Olmèques en haute estime et cela, même deux mille ans après leur disparition, puisque la cité de Mayapán fut active du XIII^e au XIV^e siècle de notre ère.

Certains archéologues soutiennent que les Olmèques ont donné aux Mayas le goût du jade. Ces deux peuples partageaient une ferveur sans limite pour cette pierre semi-précieuse. Krickeberg explique d'ailleurs très bien la raison profonde qui motiva cet attachement pour le jade chez les peuples de la Mésoamérique : « En ce qui concerne le Mexique ancien, la raison en était certainement que son poli miroitant, sa teinte le plus souvent bleu-vert et sa clarté translucide faisaient d'elle un symbole de l'eau et de la végétation jaillissante. » De plus, écrit-il :

« Tous les peuples mexicains ultérieurs ont hérité de cet amour du jade, mais aucun d'entre eux n'égalait les hommes de La Venta pour ce qui est des quantités employées et de la maîtrise et de la délicatesse avec lesquelles ils le travaillaient⁴. » En effet, les archéologues ont découvert à La Venta, dans une seule des chambres funéraires excavées, sept cent quatre-vingt-deux objets de jade.

De plus, les Olmèques auraient peut-être devancé les Mayas dans la création d'un système d'écriture et d'un calendrier. Peut-être, disons-nous, car si on a bien relevé plusieurs inscriptions sur certains monuments de Tres Zapotes et de La Venta, leur lecture soulève cependant beaucoup de controverses. Il n'en reste pas moins que ce début d'écriture se serait développé par la suite avec les Mayas. Guy Annequin écrit que « tous les spécialistes s'accordent à considérer les Olmèques comme le foyer, la matrice de toutes les civilisations qui brilleront pendant la grande époque classique de la Mésoamérique, du III^e au X^e siècle⁵ ». Pour sa part, Jacques Soustelle a soulevé la question suivante : les Olmèques ont-ils été des pré-Mayas ? Quoi qu'il en soit, les Olmèques ont laissé des témoignages éloquentes de leur mystérieux passé, ce qui permet à l'imagination de vagabonder quant à l'origine même de toutes les civilisations de la Mésoamérique.

Les archéologues ont découvert à La Venta une haie rectangulaire de colonnes de pierre plantées dans

4. Walter Krickeberg, « Les religions des peuples civilisés de Méso-Amérique », dans *Les Religions amérindiennes*, Paris, Payot, 1962, p. 25.

5. Guy Annequin, *La Civilisation des Mayas*, Genève, Éditions Famot, 1977, p. 67.

le sol et ressemblant étrangement à des menhirs. Ces grands blocs de pierre brute taillés dans le basalte seraient peut-être les stèles primitives des Mayas. Du moins, seraient-ils à l'origine de la coutume de l'érection des stèles chez les Mayas. Cette haie rectangulaire représente une chambre funéraire. Les archéologues y ont d'ailleurs fait une découverte énigmatique : un groupe de quinze petites figurines de jade entourant un autel fait de six haches de jade. Quel est le sens véritable de cette mystérieuse représentation ? Certains y voient la cérémonie d'un sacrifice. En réalité, on connaît peu de chose quant à la mythologie, aux rites et aux cérémonies religieuses des habitants de La Venta.

Sur un autre monument de La Venta, on peut voir un joueur de pelote endosser son équipement. Ce détail nous amène à penser que ce sont les Olmèques qui ont vraisemblablement inventé ce jeu. Les Mayas, qui avaient répandu le jeu de pelote dans toutes leurs cités, lui conféraient un symbolisme sacré comme nous le verrons plus loin. Ils auraient donc hérité de cette autre coutume du peuple d'Olman.

À la lueur de récentes découvertes archéologiques, on peut avancer l'hypothèse que la civilisation olmèque fut précédée elle-même par une autre que l'on nommera préolmèque. Cette dernière semble se retrouver au Guatemala, dans le département d'Escuintla. Le 9 mai 1968, un enfant de onze ans, Miguel Angel Carvajal, découvrait par hasard deux monolithes fort mystérieux, dans la *finca* El Transito de la municipalité de la Democracia. Ces deux sculptures représentent des têtes colossales dont l'une atteint un mètre quatre-vingt-dix de hauteur. Leurs parties frontales rappellent le visage d'un enfant. À quelle époque remontent-elles ? Nul ne peut le dire, car

n'ayant pas encore trouvé de foyer humain, on ne peut les dater au carbone 14. Cependant, d'après leurs caractéristiques, les spécialistes penchent pour l'époque de formation de la civilisation olmèque. Nous pouvons donc en déduire qu'elles remontent à plusieurs centaines d'années avant les débuts de la civilisation olmèque, celle qui a vu le jour sur les collines de terre de La Venta.

Les fouilles archéologiques d'El Transito furent entreprises par le professeur Ruben Chevez qui, depuis lors, mit au jour de nombreux monolithes. Certaines sculptures représentent des êtres obèses, des gueules de félins et des femmes enceintes que l'on peut associer à la déesse mère. Le nombre important de figurines représentant des femmes enceintes nous fait supposer que les artistes de cette étrange civilisation avaient une grande vénération pour la fécondité.

À Monte Albán, dans la vallée d'Oaxaca, on retrouve aussi l'empreinte de la civilisation olmèque. Ce site archéologique précolombien du Mexique méridional a joui de l'implantation de trois civilisations différentes qui s'y sont succédé : celle des Olmèques, celle des Zapotèques et celle des Mixtèques. La première période, celle des Olmèques, nous a laissé des témoignages semblables à ceux d'El Transito. Les bas-reliefs de la *Galeria de los Danzantes* du temple principal sont vraiment des plus curieux. On y voit, gravés dans la pierre, des dessins d'un style assez particulier représentant des démons, des êtres dégénérés, des hommes obèses et difformes ainsi que des infirmes : nains, manchots et bossus.

Il y a aussi des représentations de femmes enceintes tout comme à El Transito, mais cette fois avec un fœtus représenté au bas du ventre. On

remarque aussi des hommes ayant un pénis en érection, stylisé comme une fleur. Les premiers habitants de Monte Albán, que l'on croit être des Olmèques, avaient une grande dévotion pour la fécondité. Les sculptures préolmèques trouvées au Guatemala et les bas-reliefs de la galerie des Danseurs de Monte Albán démontrent à quel point la conception joua un rôle important dans la vie de ces premières sociétés d'Amérique. Cependant, l'enceinte sacrée de Monte Albán n'était pas seulement dédiée au culte de la fertilité puisque les sculpteurs olmèques ont également accordé une grande vénération aux infirmes. Peut-être attribuaient-ils à ces derniers un sixième sens, celui que l'on prétend développer lorsque l'on est handicapé.

On a peine à comprendre aujourd'hui le sens réel des bas-reliefs de Monte Albán, mais on peut affirmer que les auteurs de ces ouvrages de sculpture avaient une connaissance anatomique très poussée. De plus, ces bas-reliefs représentent des hommes barbus ressemblant étrangement, tantôt à des Assyriens, tantôt à des Égyptiens. La ressemblance étant frappante, l'association à une représentation de toutes les races de l'Antiquité dans cette enceinte paraît bien fondée.

La galerie des Danseurs restera peut-être à jamais au chapitre des grandes énigmes de l'Amérique. C'est dans ce monde étrange du royaume d'Olman que la civilisation maya a puisé ses sources.

LES GRECS

DU NOUVEAU MONDE

Bien avant l'ère chrétienne, les Mayas formaient déjà un peuple beaucoup plus évolué que les Gaulois ou les Ibères, ou encore que les autochtones de l'Amérique du Nord. Ils atteignirent un haut degré de civilisation longtemps avant la découverte de l'Amérique. Le célèbre archéologue J. E. S. Thompson les a d'ailleurs qualifiés de « Grecs du Nouveau Monde ». Leur civilisation fut sans conteste la plus prestigieuse de toutes celles de la Mésoamérique. Elle eut sur les autres, en particulier sur les mondes aztèque et toltèque, une influence tout à fait comparable à celle des Grecs sur les Romains.

L'histoire des Mayas peut être divisée en trois périodes distinctes. La période préclassique, qui s'étend de l'an 800 av. J.-C. à l'an 300 apr. J.-C., correspond à la période de formation. On en trouve des vestiges à Uaxactún, dans la jungle du Petén, là où les Mayas érigèrent leurs premières stèles.

Vient ensuite la période classique, qui s'étale sur environ six siècles, soit de l'an 300 à l'an 900 de notre ère. Au cours de cette période, la civilisation maya atteint son apogée, puis elle connaît son déclin, avec l'abandon des grands centres religieux. L'érection à intervalles réguliers de stèles sculptées et ornées d'inscriptions, la fabrication d'une céramique polychrome typique et, enfin, la construction de temples de pierre aux voûtes hautes et en encorbellement, propre à l'architecture maya, constituent les principales caractéristiques des cités de cette époque.

La période maya-toltèque, dite période postclassique, se situe entre l'an 900 et l'an 1519 de notre ère ; elle se termine donc avec l'arrivée des conquistadores. Bien qu'elle fût une époque de décadence, elle bénéficia vraisemblablement d'un nouvel essor vers le premier millénaire de notre ère, dans le nord du Yucatán, avec la venue des Toltèques.

La civilisation maya, dont l'évolution s'échelonne sur environ 2 500 ans, a pris naissance et s'est développée au sein d'un immense pays dont les diverses régions jouissent de climats différents et se caractérisent par des paysages fort distincts.

Situé au cœur de la Mésoamérique, le pays des anciens Mayas couvrait une superficie de plus de 325 000 kilomètres carrés, soit l'équivalent de la superficie de l'Italie. Géographiquement, les Mayas occupèrent, à l'est et au sud-est du golfe du Mexique, les vastes régions que recouvrent aujourd'hui les États mexicains de Campeche, Chiapas, Tabasco, Yucatán et le territoire de Quintana Roo, puis les hauts plateaux du Guatemala, la jungle de Petén, la partie nord du Honduras, le Belize et, enfin, le Salvador. En résumé, quatre pays d'Amérique Cen-

trale et une grande partie du Mexique, dont toute la péninsule du Yucatán. De récentes découvertes archéologiques laissent croire que la civilisation maya s'étendait même jusqu'au Nicaragua.

Du point de vue écologique et physique, en faisant abstraction des frontières politiques actuelles, nous pouvons diviser le pays des anciens Mayas en trois territoires différents : le territoire septentrional, le territoire central et le territoire méridional. Le premier comprend les États mexicains de Yucatán et de Campeche et le Quintana Roo, c'est-à-dire le nord de la péninsule du Yucatán.

Ce territoire septentrional est en réalité une immense plaine semi-aride, traversée du nord-est au sud-est par une chaîne de montagnes peu élevée. Le climat y est très chaud, mais sain. Le sol de cette région est de type karstique, c'est-à-dire à relief calcaire. L'eau y est abondante, mais la porosité des roches calcaires rend son écoulement difficile. À trente mètres de profondeur se trouvent d'immenses nappes d'eau que l'on réussit à puiser aujourd'hui à l'aide de pompes éoliennes.

À certains endroits, l'effondrement des terrains calcaires provoque la formation de dolines ou petites cuvettes circulaires à fond plat. Ces puits naturels, appelés plus communément *cenotes*, constituent de véritables réservoirs pour la consommation et l'irrigation. L'existence des anciennes cités mayas, dans la partie nord du Yucatán, fut directement liée à la présence de ces *cenotes*, puisque cette région est pratiquement dépourvue de rivières. L'antique Chichén Itzá compte d'ailleurs deux *cenotes*, sans la formation desquels cette cité n'aurait probablement jamais existé. Sur ce territoire semi-aride s'érigèrent

aussi, entre autres, les cités d'Uxmal, Mayapán, Etná, Tulum, Cobá, Labná, Dzibilchaltún, Kabah...

Au sud, s'étend le *territoire central* qui englobe le Tabasco et le nord du Chiapas (Mexique), le Belize, la province du Petén (Guatemala), ainsi que la partie nord du Honduras. Cette région, avec ses forêts tropicales denses, chaudes et humides, est une des plus hostiles à l'homme. Pour subvenir à ses besoins, le paysan maya devait cultiver la terre sur une mince couche d'humus, à l'aide de son pieu et de sa hache de pierre, tout en combattant sans répit une végétation étouffante. Et pourtant, c'est sur cette terre ingrate que les Mayas s'épanouirent, pendant plusieurs siècles, pour donner naissance à la plus grande civilisation d'Amérique. Ce territoire, sur lequel ils érigèrent des cités telles que Tikal, Uaxactún, Palenque, Piedras Negras, Bonampak, Yaxchilán, Copán et Quiriguá, fut la source et le haut lieu de l'époque classique maya.

Le *territoire méridional*, qui comprend la région montagneuse du Chiapas, les hautes terres du Guatemala et le Salvador, fut peu fréquenté par les anciens Mayas. Pourtant, cette région, qui jouit d'un climat clément, d'un sol fertile et de forêts où abonde le gibier, offre un cadre naturel très accueillant. Toutefois, les sites archéologiques qu'on y a découverts témoignent d'un essor culturel moindre par rapport aux centres mayas des deux autres territoires. À Kaminaljuyú, Zaculéu ou Mixco-Viejo, le contraste est frappant : sur le plan intellectuel et artistique, les Mayas qui peuplèrent ces régions n'ont visiblement pas déployé autant d'énergie et d'activité que leurs voisins.

Soulignons enfin que les Mayas, à l'opposé des Aztèques ou des Incas, n'ont jamais formé un empire

centralisé. Les liens politiques rappellent un peu ceux de la Grèce antique : chaque cité avait son indépendance, son gouvernement et son propre chef, le *halach uinic*. Dans certains cas, des cités voisines contractaient des alliances et formaient ainsi une sorte de confédération. Cependant, seuls les liens de la langue, de la religion et de la culture unissaient ce peuple qui comptait plus de quatre cents tribus différentes.

LA JUNGLE DU PETÉN, UN ENFER VERT

La jungle du Petén, située dans la partie nord du Guatemala, occupe environ le tiers de la superficie de ce pays et se prolonge jusque dans le Yucatán et le Belize. En dialecte *itza*, *petén* signifie « endroit isolé », ce qui décrit bien la réalité : une forêt tropicale très dense et marécageuse, d'environ vingt mille kilomètres carrés, recouvre complètement ce territoire presque inhabité. Encore aujourd'hui, une seule route relie le Petén au reste du Guatemala.

Ce territoire, grand comme la Suisse, s'élève à environ cent quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de la mer. La moyenne des pluies y est très élevée. Tout au long de l'année, même durant les mois les plus secs, la végétation offre un paysage identique : feuillage permanent, floraison irrégulière et fruits qui mûrissent toute l'année.

L'établissement des Mayas dans cette partie de l'Amérique Centrale pose une véritable énigme aux

archéologues. Pour quelles raisons mystérieuses les Mayas ont-ils choisi cette forêt impénétrable, si difficile d'accès ? Comment ont-ils pu développer une civilisation aussi avancée dans une région aussi hostile à l'homme, parmi cet enchevêtrement de ronces, de plantes grimpantes, de racines, de *pitahayas* (plantes épineuses) et de lianes ? Pourtant, l'étude de leur histoire prouve qu'ils ont réussi à s'adapter magnifiquement à cet enfer vert.

La jungle du Petén se présente avant tout comme le royaume du monde végétal. L'étranger qui s'y aventure se sent minuscule parmi cette végétation exubérante, source d'un dépaysement complet. Le voilà plongé dans un univers totalement différent de celui des forêts boréales de l'Amérique du Nord ! À certains endroits, la forêt est tellement dense que les sous-bois tout entiers baignent dans la pénombre. Les arbres sont énormes, atteignant une hauteur de cinquante à soixante mètres.

Le ceiba, dominant de quinze mètres les frondaisons de la jungle, est sûrement le plus imposant de tous avec son gros tronc olivâtre qui se dresse bien droit vers le ciel. C'est l'arbre sacré des Mayas, dont les croyances veulent que le monde repose sur quatre ceibas gigantesques.

Les palmiers à ivoire déploient leurs feuilles immenses pour former ainsi une épaisse voûte au-dessus de la forêt. Les Mayas recouvraient d'ailleurs le toit de leurs humbles chaumières avec les palmes de ces arbres longues de cinq à six mètres. Grâce à leur rigidité, elles peuvent résister aux pluies les plus torrentielles.

L'acajou, le plus précieux de tous, est très apprécié pour la beauté de son grain. Malheureuse-

ment, cette essence a été dévastée par les coupeurs de bois. Aujourd'hui, l'acajou se fait rare dans la jungle du Petén et le gouvernement guatémaltèque en a interdit l'exportation.

L'arbre le plus connu est certainement le sapotillier dont on obtient le chewing-gum. En effet, c'est en incisant l'écorce de cet arbre qu'on recueille le latex indispensable à la fabrication de la gomme à mâcher. Autrefois, le suc coagulé du sapotillier faisait aussi les délices des enfants mayas. D'ailleurs, c'est aux *chicleros*, les ramasseurs de chiclé, que l'on doit la découverte de milliers de vestiges mayas. Victor W. von Hagen n'a-t-il pas dédié son livre, *The Mayas*, « à tous les infatigables mâcheurs de chewing-gum dont la constante demande obligea les chercheurs d'arbre chiclé de pénétrer toujours plus dans la forêt vierge, contribuant ainsi à la découverte d'innombrables ruines mayas⁶ ». De fait, la recherche de la gomme chiclé entraîna, au siècle dernier, une exploration effrénée. Lorsque les *chicleros* se frayaient des sentiers à travers la jungle, ils découvraient parfois de vieux réseaux routiers construits jadis par les Mayas et débouchant sur les ruines d'anciennes cités. À leur retour, ils les signalaient aux archéologues de passage qui pouvaient alors se rendre facilement sur les lieux afin de constater l'importance de leurs découvertes. Soulignons que la gomme chiclé entre toujours dans la préparation du chewing-gum, car, jusqu'ici, on n'a pu la remplacer par aucun produit de synthèse.

Dans cette forêt pousse aussi un autre arbre, connu sous le nom de *ulé*, dont les Mayas se servaient du latex pour fabriquer un produit qui leur permettait

6. Cité dans *Mexique et Amérique Centrale*, Thomas Binder, Fribourg (Suisse), Office du livre, 1976, p. 111.

d'imperméabiliser leurs vêtements. C'est aux Mayas, en effet, que l'on attribue la découverte de l'imperméabilisation des tissus, comme peut-être celle de la fabrication du caoutchouc. Longtemps avant la conquête espagnole, les Mayas confectionnaient divers objets avec cette substance, telles des sandales. Pour leur jeu de pelote, ils utilisaient également une balle de caoutchouc, grosse comme un ballon de football.

Si les Mayas ont pu s'adapter à ce milieu inhospitalier qu'est la jungle du Petén, c'est sûrement parce qu'ils ont su tirer le meilleur parti de cet environnement pour tous les besoins de leur vie quotidienne. Ainsi, par exemple, les lianes et les palmes, grâce à leur solidité et à leur résistance aux intempéries, se transformaient en recouvrement idéal pour le toit de leurs chaumières, tandis que le cèdre et l'acajou fournissaient le bois dur nécessaire à la construction de leurs temples et à la réalisation de leurs magnifiques linteaux.

La jungle du Petén est très animée : elle abrite plus de six cents espèces d'oiseaux, c'est-à-dire presque autant que dans l'ensemble des États-Unis et du Canada. Dans la région de Tikal seulement, on en dénombre deux cent soixante espèces. Parmi les oiseaux les plus connus, citons les colibris, les pics, les toucans, les tarabas, les perroquets... À Tikal, on aperçoit souvent des aras traînant leur longue queue. Leurs cris perçants retentissent dans la jungle en s'amplifiant sur les murs des temples de l'ancienne cité. Ces grands perroquets sont certainement les plus superbes de leur espèce avec leur éclatant plumage où se marient le bleu, l'or et l'écarlate. Leur gros bec crochu est tellement vigoureux qu'il peut couper un doigt. Dans le concept religieux maya, cet oiseau représentait le déguisement du dieu solaire. À Copán,

par exemple, six statues d'aras dressées sur les gradins latéraux du jeu de pelote lui confèrent un caractère solaire.

On peut voir aussi, à Tikal, de magnifiques perroquets à tête bleue. Habituellement, ils volent en bande d'une cinquantaine, couple par couple. Parfois, leur formation est si serrée que l'on croirait voir des oiseaux à quatre ailes. À la tombée de la nuit, la jungle s'anime, prend vie. Sur un fond sonore des plus fournis, le roucoulement des colombes et le chant du tarabas se confondent alors avec le cri rauque des toucans et l'appel mélancolique des tinamous ; c'est le meilleur moment pour écouter la symphonie de la jungle.

L'oiseau le plus recherché par les Mayas, le quetzal, ne vit pas dans la jungle du Petén, l'altitude y étant trop basse. On le retrouve dans des régions plus élevées telles les forêts profondes du Chiapas, au Mexique, ou celles du nord-ouest du Guatemala. Malheureusement, cet oiseau magnifique est aujourd'hui en voie de disparition. Quelques rares spécimens subsistent encore, mais il est très difficile de les voir. Souvent, au cours d'une promenade en forêt, on croit apercevoir un quetzal perché au faite d'un arbre, à plus de trente mètres, dans la pénombre du feuillage. Cependant, on ne peut jamais en être sûr, car le vert émeraude de son plumage se confond parfaitement avec la végétation luxuriante qui y règne.

Dans les textes mayas, le mot *quetzal* était employé comme superlatif de beau. Il est vrai que cet oiseau rayonne d'une beauté incomparable : le plumage vert émeraude de son corps allié aux tons rouge et or de sa gorge sont du plus bel effet. Sa queue, atteignant plus d'un mètre, traîne en arc-en-ciel

lorsqu'il s'envole. Le quetzal nidifie dans le tronc des arbres et, pour éviter d'abîmer sa longue queue, il construit son nid en forme de tunnel, se ménageant ainsi deux sorties.

Dans l'antiquité, les plumes de quetzal étaient plus précieuses que l'or et le jade. Elles étaient très recherchées à cause de leur colori exceptionnel, car on les employait pour décorer les chefs et les hauts dignitaires. À l'arrivée des conquistadores, les Aztèques remirent à Cortez une magnifique coiffure comportant plus de cent plumes de quetzal, que le conquérant espagnol offrit à son tour au roi Charles Quint. On peut admirer la réplique exacte de cette superbe coiffure au musée d'Archéologie et d'Histoire de Mexico, l'original se trouvant aujourd'hui à Vienne, au musée Für Volkerkunde.

Le quetzal symbolise de plus la liberté, puisqu'il ne peut vivre en captivité. Si on le capture et qu'on l'enferme dans une cage, il meurt en l'espace de quelques jours. Ainsi cet oiseau, à cause de sa splendeur et de son amour de la liberté, fut l'objet d'une grande vénération de la part des Mayas. Aujourd'hui, l'oiseau sacré, devenu l'emblème national du Guatemala, a repris sa place d'honneur : sur les armoiries du pays, un somptueux quetzal tient entre ses griffes le parchemin du 15 septembre 1821, date à laquelle la Capitainerie générale du Guatemala obtint son indépendance de l'Espagne. Signalons enfin que l'unité monétaire du pays porte également le nom de quetzal, ce qui permet de dire, encore aujourd'hui, « précieux comme un quetzal ».

Parmi les soixante-six espèces de singes appartenant au groupe du Nouveau Monde, on n'en dénombre que six en Amérique Centrale. On retrouve, entre

autres, dans la région de Tikal, deux espèces intéressantes : le singe hurleur et le singe atèle, appelé communément singe-araignée.

Le singe atèle, l'acrobate de la forêt, peut faire des sauts d'une dizaine de mètres pour passer d'un arbre à l'autre. Cette virtuosité, il la doit à sa queue extraordinairement développée, plus longue que la tête et le corps réunis. Dernièrement, une épidémie de fièvre jaune a failli exterminer l'espèce. Le singe hurleur, pour sa part, est le plus gros singe d'Amérique Centrale. Sa taille est assez impressionnante, puisqu'un mâle adulte peut peser jusqu'à huit kilogrammes. On peut entendre son cri, ou plutôt son rugissement, à des kilomètres à la ronde.

Des mammifères plus imposants abondent dans la jungle du Petén. Parfois même, jaguars et pumas habitent les pièces des palais en ruine. Lorsqu'ils découvrirent certains temples, les archéologues constatèrent avec surprise qu'ils n'étaient pas les seuls visiteurs : c'est ainsi qu'ils nommèrent « temple du Jaguar » l'un des monuments Tikal, en souvenir du félin qui l'habitait. Dans cette forêt, on retrouve aussi des pécaris (cochons sauvages), des tatous, des agoutis, des kinkajous, des tayras (grosses belettes), des coatis... et combien d'autres ! Tous ces animaux représentaient évidemment de véritables réserves de viande fraîche pour les Mayas. Ils faisaient cuire le singe sur la broche et le tatou à même sa carapace. Les *chicleros* prétendent que tous les animaux du Petén donnent une viande très tendre.

Dans les rivières, les anciens Mayas pêchaient le poisson et capturaient la tortue, comme le font encore aujourd'hui leurs descendants, les Mayas-Itzas, au nombre de quelques centaines, dont la chasse et la

pêche sont les principales activités. Ces derniers habitants du Petén capturent les tortues dans la rivière Poptun avec beaucoup d'adresse et d'ingéniosité : le chasseur frappe violemment l'eau avec sa rame pour attirer ses victimes ; effrayées par le bruit, celles-ci se réfugient le long des rives et, ainsi, l'homme peut facilement les harponner. Ces tortues d'eau douce, appelées « tortues à tête de serpent », sont venimeuses. Leur chair est comestible et son goût rappelle un peu celui du porc.

Au cours des derniers siècles, seuls les bûcherons et les *chicleros* fréquentaient la jungle du Petén. Mais depuis peu, des paysans viennent s'y installer, abandonnant les hautes terres surpeuplées du Guatemala pour défricher cette épaisse végétation. Ici et là, la forêt cède la place à des clairières et à des champs de maïs. Les éleveurs de bœufs envahissent eux aussi le territoire avec leurs troupeaux, tandis que les compagnies pétrolières sondent le sous-sol de la région. Le Petén se transforme rapidement ; il est appelé à changer.

TIKAL,

LA CITÉ SACRÉE DU PETÉN

La découverte de Tikal fut sans aucun doute la découverte archéologique la plus remarquable du Petén. Elle remonte à 1877, alors que l'archéologue suisse Gustav Bernoulli en rapporta un linteau de bois exceptionnel. Ce magnifique panneau finement sculpté, provenant du temple IV, est une des rares pièces de bois que nous possédions actuellement. Qualifiée de « révélation incomparable de la civilisation maya⁷ », Tikal apparaît comme une création unique, sommet intellectuel du Nouveau Monde. Les temples de ce centre religieux atteignent des hauteurs allant de cinquante à soixante-dix mètres, soit l'équivalent d'un immeuble de vingt-cinq étages. Véritables sentinelles du silence, ces temples impressionnants se dressent vers le ciel, surplombant un immense tapis de végéta-

7. Cf. William R. Coe, *Tikal. A Handbook of the Ancient Maya Ruins*, Philadelphie, The University Museum, University of Pennsylvania, 1970.

tion tropicale en guise de défi aux archéologues des temps modernes.

En 1956, des chercheurs du musée de l'université de Pennsylvanie, en collaboration avec le gouvernement guatémaltèque, ont entrepris, sous la direction d'Edwin M. Shook, les fouilles et la restauration de l'ancienne cité. Ils y ont réalisé l'excavation archéologique la plus intensive de toute l'Amérique. Après quatorze ans de travail soutenu, seulement trente-cinq pour cent de la superficie totale a été rénovée. Une centaine de spécialistes ont été invités à participer à ce long projet, afin d'en étudier tous les aspects, de l'architecture jusqu'au type de sol.

Reconstituer 2 500 ans d'histoire et redonner la splendeur à cette cité enfouie sous une épaisse végétation depuis mille ans n'étaient pas chose facile. Les archéologues se sont attelés à cette entreprise de taille avec passion, révélant ainsi au monde les secrets les plus enivrants de Tikal et faisant la lumière sur l'étonnante civilisation qui l'a construite.

Le résultat de leurs recherches est assez impressionnant : plus de 100 000 objets, comprenant des poteries et des ornements cultuels ou personnels, plus de 60 000 photographies, 500 édifices excavés, 200 monuments de pierre et plus de 10 000 tumulus ou édifices répertoriés. Et maintenant, comme l'écrit William R. Coe, après quatorze ans, on peut commencer à imaginer ce qu'était l'ancienne cité de Tikal⁸.

Encouragé par l'ampleur des découvertes, le gouvernement guatémaltèque contribua au projet en investissant plus de 500 000 dollars, ce qui permit aux

8. William R. Coe, « Resurrecting the Grandeur of Tikal », *National Geographic*, vol. 148, n° 6, décembre 1975, p. 795.

archéologues de combler les fossés, de réparer ou de rebâtir les temples écroulés, et de préparer ainsi la venue des touristes. Déterminé à préserver le site et à en faciliter son accès, le gouvernement a déclaré la région de Tikal « parc national » afin de mieux protéger la faune environnante et de préserver le site lui-même de la détérioration naturelle. C'est ainsi que la première réserve ou premier parc national a vu le jour en Amérique Centrale. Chaque année, plus de 50 000 visiteurs viennent contempler ces grands monuments de pierre, témoignage grandiose de la civilisation maya.

D'après les archéologues, les débuts de Tikal remontent à l'an 600 av. J.-C. C'est la naissance de la civilisation maya. En effet, des foyers humains découverts lors des fouilles attestent la présence d'une activité humaine dès cette époque. Vers l'an 300 av. J.-C., les habitants commencèrent à construire temple sur temple. Leurs premières constructions étaient plutôt primitives, mais progressivement ils améliorèrent leur technique et raffinèrent l'architecture, parvenant ainsi à la splendeur des temples actuels.

En 1965, vers la fin des excavations du centre principal de Tikal, les archéologues américains étaient toujours très anxieux d'apprendre comment le peuple maya vivait autour de ce grand centre cérémoniel. Les ingénieurs guatémaltèques avaient déjà tracé quatre sentiers partant de la Grande Place et se prolongeant chacun sur douze kilomètres à travers la jungle. Les archéologues topographièrent alors deux cent trente mètres de chaque côté de ces sentiers et firent des relevés précis sur toutes les particularités du sol, prenant note de la végétation comme de chaque tumulus et sélectionnant les poteries ou les objets sculptés pour leurs futures recherches de datation. Ils

purent ainsi dresser la carte géographique finale du site qui se révéla des plus étonnantes. Ils constatèrent que la région avait été le siège d'une population très dense et ce, sur une très grande superficie. À son apogée, c'est-à-dire vers le VII^e siècle de notre ère, Tikal s'étendait sur plus de quarante kilomètres carrés et comptait environ 80 000 habitants. Certains avancent même le chiffre moins conservateur de 200 000 habitants.

L'ensemble architectural le plus important de Tikal est l'Acropole nord qui repose sur une base d'environ deux acres et demie. Au sommet de cette immense plate-forme s'élèvent une vingtaine d'édifices groupés autour de la Grande Place ; les deux plus impressionnants sont les temples I et II, d'une hauteur respective de quarante-sept et de quarante-trois mètres. On a mis au jour de nombreux temples, des terrasses, des sanctuaires munis de chambres de cérémonies, des réservoirs d'eau, des rues pavées, des jeux de pelote et d'innombrables stèles. La dernière stèle érigée à Tikal est datée de l'an 869 de notre ère ; cette inscription représente un point d'interrogation de 1 500 ans d'histoire.

Le temple IV, qui cumule à soixante-dix mètres de hauteur, est non seulement l'édifice le plus élevé de Tikal, mais aussi le plus haut temple de tout le monde précolombien ; il est encore plus élevé que la pyramide du Soleil de Teotihuacán, située au nord-est de Mexico. Les archéologues estiment qu'il a fallu environ 230 000 mètres cubes de matériaux pour construire ce saisissant chef-d'œuvre architectural. Fait étonnant à noter, la base des temples de Tikal est très étroite en comparaison de leur hauteur. La base du temple I, qui supporte 140 000 mètres cubes de remblais, n'a qu'une superficie de quatorze mètres

carrés environ. Son inclinaison est d'ailleurs extrêmement abrupte et les marches d'escalier sont deux fois plus hautes que larges. Celui qui souffre de vertige doit éviter d'y monter. Et si l'ascension peut être pénible, la descente constitue une épreuve encore plus grande pour les nerfs, surtout si, par mégarde, on regarde en bas.

Paul Westheim souligne que l'architecture maya de l'époque classique témoigne d'une tendance marquée pour la verticalité et les lignes ascendantes⁹ ; ces deux traits architecturaux accentuaient à la fois le sacré du culte et son caractère inquiétant. La raideur vertigineuse des escaliers jouait un rôle important, car les grands prêtres devaient avant tout impressionner le peuple. D'après les peintures découvertes à l'intérieur de certains temples, les prêtres montaient les escaliers, le dos bien droit, la tête haute. C'étaient des nobles et l'ascension au sommet des temples leur conférait un prestige indéniable auprès des fidèles.

Les temples de la Mésoamérique, désignés souvent à tort du nom de « pyramides », n'ont rien en commun avec les pyramides de l'ancienne Égypte. Très peu présentent une forme pyramidale ; de plus, ce ne sont pas des nécropoles, puisqu'ils n'ont pas été construits dans un but funéraire, sauf l'exception à la règle, le temple des Inscriptions, de Palenque. La « pyramide » maya est en réalité un grand socle sur lequel s'élève un temple plutôt petit par rapport à l'imposante base qui le supporte. Il existe aussi une différence marquée entre les temples aztèques et ceux des Mayas : ces derniers sont plus hauts et plus étroits que ceux que l'on retrouve sur les hauts plateaux

9. Cité dans *La Civilisation des Mayas*, Guy Annequin, Genève, Éditions Famot, 1977, p. 254.

mexicains. Les temples mayas semblent s'élancer d'un seul bond vers le ciel.

Si les Mayas construisaient d'aussi grands édifices, c'est qu'ils voulaient surplomber la forêt et s'élever vers le ciel afin de s'approcher des dieux. Alberto Ruz Lhuillier écrit de Palenque : « Les monuments de la cité sacrée étaient visibles de loin, implantés sur les pics où résidaient les forces surnaturelles de la terre et de l'eau... Cette œuvre gigantesque est un triomphe sur la jungle qui paraît pourtant invincible, et elle donne la mesure de l'évolution sociale des habitants de Palenque¹⁰. » Au sommet de ces temples, à l'intérieur des sanctuaires, les prêtres faisaient l'offrande de copal à Ixmi, le dieu du Maïs, afin que toute la communauté obtienne de bonnes récoltes.

Les cités mayas étaient vraisemblablement des centres cérémoniels et non des « villes » au sens où nous l'entendons aujourd'hui. Ainsi, Tikal était sans doute un lieu de célébration du culte où les grands prêtres régnants exécutaient périodiquement des rituels pour le bénéfice des fermiers locaux. Ceux-ci, modestes paysans dispersés uniformément autour du centre religieux, vivaient dans de simples huttes aux murs faits de troncs de maïs et au toit de palmes. Ils prenaient grand soin de leur lopin de terre qui, chaque année, produisait le précieux maïs. Ils cultivaient péniblement cette plante sacrée sur une mince couche d'humus, à l'aide de leur pieu et de leur hache de pierre, en demandant aux dieux de Tikal de leur accorder de bonnes récoltes. Tous se donnaient rendez-vous à la cité au moment des semailles et à celui

10. Cité dans, *Sortilège maya*, Madeleine Gilard, Paris, Éditions La Farandole, 1977, p. 82.

des récoltes pour célébrer de grandes fêtes religieuses. Seuls les prêtres et les grands seigneurs résidaient à la cité. À Uaxactún, on a dénombré soixante-dix-huit tumulus qui étaient probablement des cellules abritant les membres du clergé.

En 1958, les archéologues américains ont amorcé les fouilles du temple de la Stèle rouge, à Tikal. Cet édifice se compose de trois pièces comprenant chacune un orifice en son centre. Dans l'une des pièces, sous des monceaux de débris, ils ont découvert une stèle portant des traces d'un coloriage rouge. Les archéologues ont constaté que ce temple avait été détruit volontairement, mais ils n'ont pu déterminer à quelle époque. L'autel avait été démoli et les monuments peints en rouge, couleur qui avait une signification particulière pour les Mayas comme nous l'exposons dans le paragraphe qui suit.

Lorsque les Mayas abandonnaient leurs temples — on ignore pourquoi — ils détruisaient leurs propres monuments et les coloraient en rouge, couleur associée à la mort. Dans la cosmogonie maya, le rouge représente l'Orient. C'est de ce côté que renaît chaque jour le soleil, après sa mort quotidienne à l'ouest. L'Orient symbolise donc la résurrection et le rouge, l'immortalité. On retrouve d'ailleurs des traces de cette couleur dans toutes les tombes mayas. Le temple de la Stèle rouge était donc toujours vivant pour les Mayas, bien qu'ils l'aient eux-mêmes détruit. Pendant longtemps, les prêtres mayas y ont entretenu des feux cultuels, sans doute pour apaiser les dieux à la suite de cette destruction. L'un des autels découverts était complètement souillé par la suie des chandelles. Lors des fouilles de Tikal, les archéologues ont constaté que la plupart des temples en revêtaient d'autres plus petits, à la manière des couches d'un bulbe d'oignon.

Cette constatation les a amenés à penser que les architectes mayas bâtissaient un temple, puis le reprenaient en le noyant dans la masse d'un nouveau. À certains endroits, ils ont même découvert deux pièces s'encastant parfaitement l'une dans l'autre, mais provenant de deux monuments différents. Testées au carbone 14, les deux pièces donnent une datation semblable, antérieure de deux cents à trois cents ans à la construction des temples où elles ont été trouvées.

Lors des fouilles effectuées au temple de la Stèle rouge, les archéologues découvrirent avec surprise quelles sortes d'offrandes y avaient déposées les Mayas. Elles se composaient, entre autres, de coraux, de coquillages, d'algues marines, d'arêtes de poisson, de grandes quantités d'éponges et d'objets en obsidienne.

Les archéologues sont confondus quant à la raison pour laquelle les Mayas avaient offert ici à leurs dieux des produits provenant de la mer, car ce genre d'offrande ne s'est trouvé nulle part ailleurs dans la civilisation maya. Les fruits de mer représentaient-ils l'eau, élément indispensable à la survie ?

Lors de la découverte d'une autre tombe (n° 116) à Tikal, sous la pyramide du Jaguar, ou temple I, on a mis au jour un lot de quatre-vingt-dix ossements gravés d'idéogrammes dont l'un représente une scène animée des plus étranges : des divinités aux formes fantastiques s'alignent dans un grand canoë. On a retrouvé d'autres représentations de ce type, celles du temple des Guerriers, à Chichén Itzá, par exemple. Les Mayas auraient-ils eu, dans le passé, un lien étroit avec la mer ?

L'étonnante découverte des offrandes du temple de la Stèle rouge souleva plusieurs controverses puisqu'elles provenaient de fort loin, soit de l'océan Atlantique, ou, à plusieurs centaines de kilomètres, de l'océan Pacifique. Les spécialistes avaient jusqu'alors prétendu que la civilisation maya de l'époque classique s'était épanouie en vase clos, coupée de toute relation avec le reste du monde, les Mayas étant isolés dans les forêts tropicales de la Mésoamérique. Cette interprétation s'est révélée mal fondée. À la lueur des récentes fouilles, les archéologues américains peuvent affirmer que l'antique Tikal exerçait une très grande influence sur le plan intellectuel, culturel et commercial, influence qui s'étendait même jusqu'à Teotihuacán.

À son apogée, Tikal dépendait d'un réseau de commerce fort complexe, allant de l'Atlantique au Pacifique et du Mexique au Costa Rica. On importait, entre autres, des produits de la mer des côtes de l'Atlantique et du Pacifique, de l'obsidienne verte du Mexique, du jade, de l'or et du cuivre provenant des hautes terres du Guatemala, ainsi que les précieuses plumes de quetzal, du Chiapas.

La célèbre plaque de Leyde proviendrait de Tikal, selon Sylvanus G. Morley¹¹. Ce morceau de jade, daté de l'an 320 de notre ère et, pendant longtemps, la plus ancienne inscription connue, a été découvert au Guatemala, en 1864, à Puerto Barrios, sur la côte des Caraïbes, à plusieurs kilomètres de Tikal. Des pièces de poterie et de jade originaires de Tikal ont aussi été retrouvées jusque dans la partie nord du Yucatán.

11. Cf. Charles Gallenkamp, *Les Mayas. La découverte d'une civilisation perdue*, Paris, Payot, 1961, p. 100.

De plus, les archéologues ont découvert des vases de style maya jusque sur les hauts plateaux mexicains, à Teotihuacán. La présence, dans cette cité, de poterie dite « coquille d'œuf », c'est-à-dire de couleur jaune orangé et à parois minces, atteste qu'il y eut en effet un commerce entre Teotihuacán et les cités mayas de Tikal et Copán à l'époque classique. L'étude des différents styles de céramique a largement aidé les archéologues à comprendre la complexité du commerce précolombien.

Les chercheurs du musée de l'université de Pennsylvanie ont aujourd'hui terminé leurs fouilles archéologiques à Tikal. Cependant, celles-ci ne représentaient qu'une étape dans la grande aventure de la découverte de la civilisation des Mayas. Ils ont entrepris depuis peu de nouvelles recherches à El Mirador, à environ soixante-sept kilomètres de Tikal.

D'après l'archéologue Ian Graham, plus de deux cents édifices, dont une douzaine de grands temples, ont été répertoriés jusqu'ici¹². L'un d'eux serait plus haut que le temple IV de Tikal et posséderait une énorme crête, probablement la plus massive des monuments mayas. Ce nouveau projet, encore plus considérable peut-être que celui de Tikal, se révélera sûrement un maillon important dans la recherche passionnante du mode de vie des Mayas.

12. Cf. George E. Stuart, « Riddle of the Glyphs », *National Geographic*, col. 148, n° 6, décembre 1975, p. 785.

LE TRÉSOR DE MOCTÉZUMA

Vers 1525, Cortez termine la conquête du Mexique. Il décide alors d'entreprendre une expédition à travers la jungle du Petén qui le mènera jusqu'au territoire appelé maintenant Belize. Pour Cortez, il s'agit d'une expédition punitive contre un rebelle, le capitaine Cristobal de Ollid. Cependant, on peut croire que le véritable but de cette expédition est tout autre. Cortez est un explorateur : les problèmes politiques et administratifs de Mexico l'intéressent peu et il préfère l'aventure. De plus, le bruit court que les Aztèques, s'étant senti menacés, avaient transporté une partie de leur trésor dans la jungle du Petén avant d'être asservis par les Espagnols. C'est probablement avec l'espoir de le retrouver que Cortez entraîne avec lui, dans sa folle équipée, Cuauhtémoc, le prince aztèque qui a succédé à Moctézuma.

Peu après le départ de l'expédition, Cortez découvre que ses soldats complotent contre lui. Il décide de supprimer Cuauhtémoc. Encore aujourd-

d'hui, on se demande pourquoi Cortez l'a fait pendre, les historiens n'ayant aucun indice que le prince aztèque ait tenté d'empêcher Cortez de retrouver le trésor de Moctézuma.

La marche à travers la jungle de Petén se révèle exténuante. Il faut parcourir neuf cents kilomètres dans un territoire marécageux, inaccessible. L'expédition se compose de cent quarante soldats, dont quatre-vingt-treize cavaliers, trois mille Indiens mexicains et cent cinquante chevaux transportant les provisions, les munitions et l'artillerie. Il y a aussi d'importants troupeaux de cochons, garantissant des tonnes de viande fraîche. À cette époque, l'apport de tels troupeaux était d'une importance capitale à ce genre d'expédition, car les cochons ne nécessitaient presque pas de surveillance et se nourrissaient d'à peu près n'importe quoi. Malgré tous les préparatifs, la traversée du Petén fut très éprouvante. Les historiens espagnols de l'époque ont d'ailleurs rapporté de nombreux cas de cannibalisme durant les deux années que dura l'expédition.

Le 13 mars 1525, Cortez et ses troupes décimées surprennent quelques Indiens sur les rives du lac Petén-Itzá, en plein cœur de la jungle ; les Indiens s'enfuient, mais les Espagnols réussissent à en capturer un. Cortez le charge alors de conduire un ambassadeur espagnol auprès du chef itza, le roi Canek. Une rencontre est immédiatement prévue pour le lendemain. Fait troublant, la réputation de Cortez s'est étendue jusque dans ce coin reculé. Canek a, en effet, suivi, du fond de sa jungle, le déroulement des conquêtes de Cortez au Mexique. Les deux chefs s'entendent à merveille et Cortez décide de confier son cheval épuisé à ses nouveaux amis. Il le reprendra à son retour du Belize. Les Itzas sont à la fois surpris et

très fiers de cette marque de confiance, les Indiens d'Amérique n'ayant pas eu connaissance de l'existence du cheval avant l'arrivée des Espagnols. Vouant une véritable adoration au cheval de Cortez, les Itzas le traitent comme un roi, lui offrant boissons alcoolisées et mets épicés. Au bout de quelques semaines, le cheval meurt, semant la consternation chez les Indiens qui craignent autant la colère de Cortez que celle de l'esprit du cheval. Les sculpteurs de la tribu se mettent rapidement au travail et, quelques semaines plus tard, un magnifique cheval de bois, Tziminchac, dieu du Tonnerre, se retrouve dans l'enceinte principale du temple. Les autochtones continuent à lui manifester une véritable vénération, le comblant d'offrandes de toutes sortes.

Cortez ne connut jamais le sort que subit sa malheureuse bête, puisqu'il ne revint pas chez les Itzas. À son arrivée au Honduras, il apprit que son officier rebelle venait d'être pendu. Sa téméraire expédition ne lui rapporta, somme toute, que maladie et déshonneur. Il souffrit, en effet, de malaria et apprit, à son retour à Mexico, que l'administration du pays lui avait été retirée. Son expédition inutile et surtout la mort de Cuauhtémoc lui avaient valu une triste renommée. Il se rendit alors en Espagne pour tenter de se disculper devant Charles Quint. Ce dernier lui confirma ses privilèges et ses titres. En 1530, Cortez revint au Mexique afin de s'occuper de ses immenses propriétés et partir vers de nouvelles aventures.

La légende du trésor de Moctézuma ne s'arrête pas là ; une obscure histoire du siècle dernier vient s'y ajouter. En 1846, des Indiens venus au Petén s'installent dans un petit village du Belize. Ils prétendent fuir une tribu ennemie qui les harcèle. Quelques mois

après leur arrivée, ils pillent et incendient le village avant de s'enfuir vers la jungle. Une patrouille se lance aussitôt à la poursuite des fuyards et les rattrape. Pour sauver leurs vies, les Indiens proposent alors aux soldats un étrange marché : ils leur laisseraient femmes et enfants en otage pendant une semaine, juste le temps nécessaire pour aller chercher de l'or et racheter ainsi leur liberté. Les Indiens seraient revenus, dans le délai prévu, avec vingt-six barres d'or, une pour chacun des soldats. Les barres, de forme cylindrique, portaient des hiéroglyphes et des dessins à tête d'aigle, sceau de l'empereur Mocté-zuma. Ce trésor a-t-il vraiment existé ? Nul ne peut l'affirmer.

La province de Petén ne fut véritablement conquise par les Espagnols que cent soixante-dix ans après la venue de Cortez. Bien sûr, les Espagnols essayèrent à maintes reprises de soumettre les rebelles, mais ils essayèrent échec sur échec.

Ce n'est qu'en 1697 que les troupes espagnoles, dirigées par le général Martin de Ursua, parvinrent à écraser les insurgés. Une anecdote amusante raconte la ruse déployée par les rebelles pour tenter de confondre l'ennemi : se sentant en difficulté alors que les négociations étaient rompues, les Itzas dépêchèrent leurs plus belles femmes dans le camp des Espagnols. Malheureusement pour eux, le général Ursua avait trop d'ascendant sur ses hommes pour que ceux-ci succombent à la tentation ; ils repoussèrent les belles indigènes et engagèrent le combat. Trois heures plus tard, les derniers insoumis étaient vaincus.

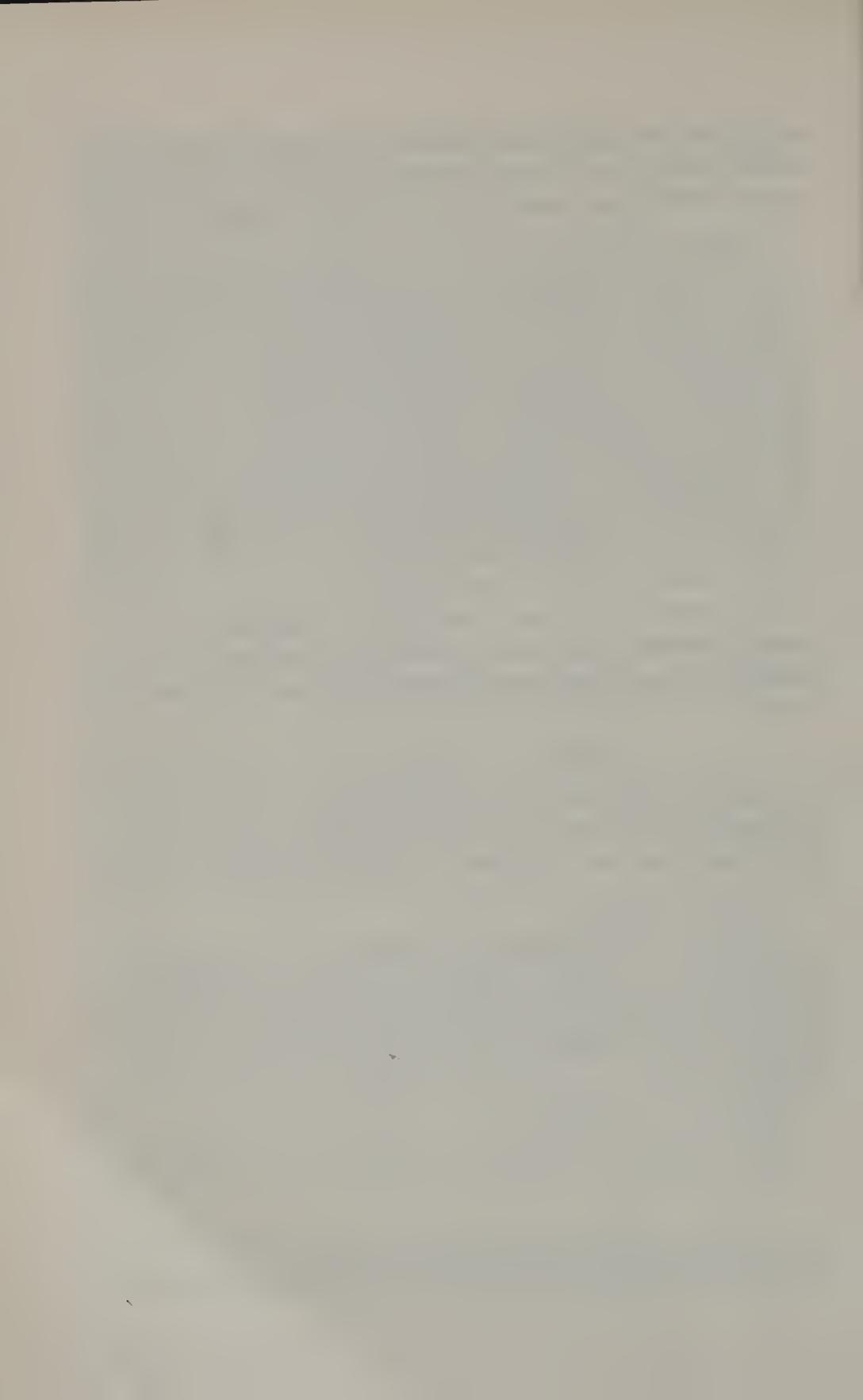
Les conquérants espagnols détruisirent toutes les idoles païennes des Itzas et transformèrent le temple

principal en église. Ironie du sort, il s'agissait du même temple qui avait accueilli en son enceinte le cheval de Cortez près de deux siècles auparavant.

Selon la légende itza, les ancêtres auraient quitté leur Yucatán natal environ un siècle avant l'arrivée de Cortez. Leur chef Canek-ta désirait épouser Sakuité, fille du roi de Chichén Itzá dans la région du Yucatán. Ce dernier s'opposait au mariage ; il préférait un autre prétendant pour sa fille. Canek-ta décida d'enlever sa fiancée et l'entraîna avec lui dans la jungle du Petén. Là, pensait-il, ils seraient tranquilles, car personne ne pourrait les rejoindre. Plutôt que de se soumettre à son ravisseur, Sakuité préféra se noyer dans les eaux du lac. Par la suite, on retrouva des ossements sur la berge, près d'une très belle fleur blanche que l'on appelle sakuité, en souvenir de l'infortunée princesse. Encore aujourd'hui, cette fleur demeure l'emblème du Petén.

Les descendants des Itzas vivent toujours dans l'île du lac Petén-Itzá. L'île s'appelle maintenant Flores. Ses habitants parlent la langue espagnole ; ils ont abandonné leur costume traditionnel pour se vêtir à l'européenne.

Quant aux Espagnols, la région du Petén devint rapidement un enfer pour eux. Dans ce territoire isolé, on manquait de tout : vivres, médicaments, etc. Partir pour le Petén, c'était un peu partir pour le bagne.



PALENQUE

ET LE TEMPLE DES INSCRIPTIONS

Le site archéologique de Palenque est situé au nord de l'État de Chiapas. La moyenne des pluies dans cette région où pousse une végétation d'une extraordinaire exubérance et où coulent de nombreux ruisseaux est la plus élevée de tout le Mexique. Les Mayas qui s'y établirent savaient qu'ils pourraient s'approvisionner abondamment en eau pure, indispensable à la culture de leur précieux maïs. De plus, des montagnes très escarpées entourent le site ; elles dressent ainsi une barrière naturelle contre d'éventuelles attaques provenant de l'arrière-pays par les contreforts des montagnes Tumbala.

Palenque, dont on ignore le nom antique, doit son appellation actuelle au village voisin, Santo Domingo del Palenque, fondé en 1564 par l'ordre de saint Dominique. *Palenque* signifie « maisons fortifiées ».

C'est en 1773 qu'on entendit parler de Palenque pour la première fois, alors que des Indiens révélèrent

à un curé espagnol l'existence de maisons de pierre, non loin de leur village. Dès lors, différentes expéditions furent entreprises, mais ce n'est qu'en 1837 qu'on eut la première « évaluation » des ruines de Palenque, grâce à l'Américain John Lloyd Stephens. Celui-ci et son ami, l'architecte anglais Frederick Catherwood, débroussaillèrent une bonne partie du site. Ils firent des dessins ainsi que des descriptions inestimables de tout ce qu'ils découvrirent. Leurs comptes rendus et conclusions, remarquablement exacts malgré les connaissances limitées de l'époque, ont été d'une aide précieuse pour les archéologues modernes, car depuis leur passage, hélas ! plusieurs vestiges ont été altérés ou sont disparus.

En 1923, l'archéologue américain Franz Blom, qui avait reçu du gouvernement mexicain l'autorisation de commencer les fouilles, entreprit la restauration du Palais, un magnifique édifice surmonté d'une tour de quatre étages qui permettait aux astronomes de noter le cours des astres. Par la suite, l'Institut national d'anthropologie et d'histoire assumait la responsabilité des fouilles et de la restauration du site. L'archéologue Miguel Fernandez prit la direction des travaux, en 1934, et reconstitua les plus importants édifices de Palenque. Après la mort prématurée de Fernandez, en 1945, le célèbre archéologue Alberto Ruz Lhuillier prit la relève. Sept ans plus tard, Lhuillier faisait la plus sensationnelle découverte de Palenque en mettant au jour la crypte du temple des Inscriptions.

La partie du site actuellement dégagée ne représente qu'une fraction de l'ensemble de la cité d'autrefois. La zone archéologique s'étend sur une superficie de vingt-quatre kilomètres carrés. Des cinq cents édifices ou structures découverts dans la jungle, seulement trente-quatre ont été rénovés.

Plusieurs monuments de Palenque sont considérés comme de remarquables spécimens de l'architecture maya classique et s'apparentent à ceux des sites mayas du Petén, au Guatemala. Palenque fut habitée avant le début de notre ère ; elle connut son apogée au VII^e siècle. Durant cette même période, prospéraient, sur toute l'étendue du territoire maya, de grands centres comme Tikal, Copán, Quiriguá, Yaxchilán... Soudainement, vers le X^e siècle, Palenque prit fin. Comme toutes les autres cités mayas de l'époque classique, elle fut abandonnée par sa population à cette jungle d'où elle avait jailli.

Sur une aire d'environ trois cents mètres sur cinq cents se dressent deux groupes de huit temples chacun, séparés par l'Otolum. Au centre de la cité, s'élève le Palais. Dans les décombres, les archéologues ont découvert de magnifiques pièces en stuc. Ces reliefs, qui faisaient partie de la décoration des monuments du Palais, représentent des scènes de la vie citadine et des figures des édiles locaux, ainsi que des pictogrammes fort mystérieux demeurés incompréhensibles jusqu'ici. C'est à ces superbes modelages en stuc, pour lesquels les artistes de ce haut centre religieux furent sans conteste les meilleurs de toute l'Amérique précolombienne, que Palenque doit, en grande partie, sa célèbre réputation. Notons que le stuc, enduit imitant le marbre, est composé de plâtre fin, de chaux et de poussière de craie.

Durant la saison des pluies, il arrive fréquemment que les rivières débordent et inondent la plaine ainsi que la cité de Palenque, isolant quelques-uns de ses monuments. Pour enrayer la crue des eaux, les Mayas construisirent de nombreux ponts en pierre et canalisèrent l'Otolum au moyen d'un aqueduc. Ce canal, construit en partie à ciel ouvert, était recouvert par

une voûte sur une longue section de son parcours. Ses murs sont faits d'énormes blocs de pierre. Très impressionné par la solidité de ce canal souterrain, Alberto Ruz Lhuillier le qualifia, à juste titre, d'œuvre cyclopéenne¹³. Les Mayas étaient passés maîtres dans l'art de la canalisation. Au Guatemala, dans la jungle du Petén, on peut voir aussi des systèmes de canalisation souterrains construits jadis par les Mayas, à plusieurs kilomètres du centre principal de la cité de Tikal.

Adossé à une colline verdoyante, le temple des Inscriptions, formé de huit étages, est le monument le plus imposant de Palenque. Ce temple doit son nom aux grands panneaux sculptés qu'on y a découverts, comprenant une des plus longues inscriptions hiéroglyphiques mayas. Plus de six cent vingt hiéroglyphes ont été notés et de nombreuses dates déchiffrées. Cette longue inscription, sur laquelle les Mayas ont compilé pendant près de deux cents ans une succession impressionnante de *katunes* (dates correspondant à des périodes de vingt ans), représenterait des tables de lois.

Comme nous l'avons déjà mentionné, c'est en 1952 que l'archéologue Alberto Ruz Lhuillier fit la découverte d'une crypte funéraire à l'intérieur du temple des Inscriptions. Il mit au jour un sarcophage contenant le squelette d'un homme dont l'âge se situe entre quarante et cinquante ans. C'était probablement un *halach uinic*, c'est-à-dire un « homme véritable », chef suprême de la cité. Son crâne était recouvert d'un masque en mosaïque de jade et sa poitrine, décorée de

13. Alberto Ruz Lhuillier, *La Civilisation des anciens Mayas*, Mexico, Institut national d'anthropologie et d'histoire, 1970, p. 112.

magnifiques colliers de jade. Ce masque très particulier est composé de plus de deux cents morceaux de pierre finement assemblés. Le blanc des yeux est fait de coquillages, les iris et les pupilles, d'obsidienne. Il y avait aussi deux magnifiques têtes modelées de stuc peint en rouge qui font aujourd'hui l'orgueil du musée d'Histoire et d'Anthropologie de Mexico.

On peut descendre au cœur même du temple des Inscriptions, à vingt-cinq mètres de profondeur, pour y admirer le sarcophage et la pierre tombale dont on a tant parlé. La dalle qui recouvre le sarcophage pèse près de cinq tonnes et mesure huit mètres carrés. Cette pierre est sculptée sur ses quatre côtés et sur toute l'étendue de sa face supérieure. La représentation des motifs sculptés qui la composent a suscité bien des hypothèses. Dans son film *Chariot of the God*, Erich von Däniken en fait la description suivante : « Un homme est assis dans une sorte d'appareil, ses mains manipulent des instruments et son pied gauche est posé sur une pédale. On voit derrière le pilote un genre de moteur d'où s'échappe un jet de flamme. » Il conclut en disant : « N'importe quel enfant pourrait facilement imaginer, de cette gravure, un astronaute au volant d'une fusée. » Que peut-on répondre à cette incroyable interprétation du très contesté von Däniken, sinon que la ressemblance est, en effet, frappante, mais que cette description fantaisiste a fait sourire plus d'un archéologue.

La scène sculptée sur cette dalle contient des éléments déjà connus, figurant dans des codex ou sur des reliefs mayas. On y retrouve, entre autres, le masque du monstre de la terre représentant la mort, un motif cruciforme identique à la Croix foliée représentant le maïs ou l'arbre de vie, un serpent et un

quetzal que l'on associe au ciel, puis le masque du dieu de la Pluie qui symbolise l'eau.

Dans *la Civilisation des anciens Mayas*, Alberto Ruz Lhuillier en donne l'interprétation suivante : « La signification des différents éléments qui entrent dans la décoration du mausolée nous mène à une interprétation de l'ensemble en accord avec le caractère fonctionnel du tombeau. Le personnage jeune qui repose sur le grand masque du monstre de la terre doit être en même temps l'homme destiné à revenir un jour à la terre et le maïs dont le grain doit être mis en terre pour pouvoir germer. Le motif cruciforme sur lequel l'homme fixe son regard avec ferveur est le maïs nouveau qui, avec l'aide de l'homme et des éléments naturels, va ressortir de la terre pour servir de nouveau à l'alimentation de l'humanité. À l'idée de résurrection du maïs s'associerait ainsi pour les Mayas la résurrection de l'homme lui-même, et le cadre de signes astronomiques qui entoure la scène, symbole du ciel éternel, donnerait un sens cosmique à ce retour éternel de la naissance, de la vie, de la mort et de la renaissance des êtres sur la terre¹⁴. »

L'extraordinaire découverte de ce sarcophage à l'intérieur du temple entraîna évidemment plusieurs interprétations de la part du monde scientifique. Les archéologues ont sondé en vain toutes les pyramides mayas. Palenque semble être l'exception à la règle. Le temple des Inscriptions serait donc le seul monument essentiellement funéraire du monde maya.

14. Alberto Ruz Lhuillier, *La Civilisation des anciens Mayas*, Mexico, Institut national d'anthropologie et d'histoire, 1970, p. 126.

LES LACANDONS, SURVIVANCE DES MAYAS DE L'ÉPOQUE CLASSIQUE

Pour celui qui cherche à comprendre les Mayas de l'époque classique, les Lacandons représentent l'ethnie la plus intéressante. Leur découverte est assez récente puisqu'elle date de la fin du siècle dernier. Vers les années 30, plusieurs ethnologues — Eric Thompson, Jacques Soustelle, Alfred M. Tozzer, Franz Blom et Gertrude DUBY-Blom, entre autres — se sont attachés tout particulièrement à l'étude de ce petit groupe maya. Gertrude DUBY-Blom vit toujours au Mexique, à San Christobal de las Casas, dans le Chiapas. Au cours des dernières années, elle s'est entièrement consacrée à la cause des Lacandons afin qu'ils ne soient pas voués à l'extinction.

Les Lacandons d'aujourd'hui ne sont plus qu'une centaine, appelés à disparaître tôt ou tard, semble-t-il. Jusqu'à tout récemment, ils vivaient totalement à l'écart de notre société. N'ayant subi aucune influence extérieure, ils parlaient encore le maya « classique »

et avaient conservé leur religion polythéiste. Une chance unique s'offrait alors à l'ethnologue qui pouvait étudier ces fameux Lacandons, vivant bien humblement, à la manière de leurs ancêtres mayas.

Dispersés sur un territoire de dix mille kilomètres carrés, s'étendant de l'Usumacinta au Jataté, les Lacandons vivent en petits groupes dans leurs hameaux respectifs, appelés *caribals*. Situé à la frontière du Mexique et du Guatemala, dans l'État de Chiapas, leur pays est une région chaude, humide et recouverte d'une jungle tropicale. Dans ce territoire, comme nous l'avons déjà mentionné, la moyenne des pluies est la plus élevée de tout le Mexique. Metsaboc, le dieu de la Pluie, représente pour eux une divinité plus redoutable que bienveillante.

Leur mode de vie, plutôt archaïque, reflète exactement celui des paysans mayas de l'époque classique. Dans son livre *les Quatre Soleils*, Jacques Soustelle fait une remarquable description de la vie quotidienne des Lacandons et de leur environnement.

« Le plus étonnant peut-être pour nous, écrit-il, c'est de constater que les Lacandons parviennent à vivre, jour après jour, année après année, sans rien recevoir du dehors. Ils cultivent pour se nourrir le maïs, le manioc, la patate douce, le piment, le haricot, le « chayote », la tomate. Ils chassent les oiseaux de la forêt, le singe, le tapir, le porc sauvage ; ils pêchent dans les lagunes et les rivières ; leurs arcs et leurs flèches, ils les ont fabriqués avec le bois de gaïac, les roseaux, le silex, les plumes de perroquet qu'ils se sont procurés eux-mêmes. Ils ont construit leurs maisons et leurs temples en branchages et en feuilles. Ils ont fait pousser le coton que les femmes ont filé et tissé pour confectionner les vêtements, et le tabac

dont ils roulent ensemble les feuilles à peine séchées pour fumer leurs gros cigares. Ils ont abattu et creusé des troncs d'acajou pour faire leurs pirogues. Tout cela, sans parler de l'écorce du baltché qu'ils font fermenter avec du maïs pour obtenir la boisson rituelle, ni de celle que l'on bat pour s'en vêtir, ni de la teinture rouge du roucou et des autres couleurs végétales que les femmes utilisent pour décorer leurs jupes, ni des plumes multicolores dont elles ornent leurs cheveux, ni de l'argile qu'on modèle en encensoirs sacrés, ni des fibres qu'on tord pour fabriquer des ficelles, des filets et des hamacs, ni des calebasses et des gourdes qui servent de récipients, ni des roseaux qu'on transforme en flûtes au son plaintif... que sais-je encore ? Tout, absolument tout, de la nourriture au loisir, de l'arme au jouet, de l'abri au rite, a été arraché à la terre, à l'eau et à la forêt, bâti, façonné, tissé par leurs mains¹⁵. »

Ce résumé de la vie du Lacandon, si bien tracé par Jacques Soustelle, démontre combien ce peuple est près de la nature. Comment il sait tirer parti de son environnement et comment, à l'instar de son illustre ancêtre, il s'est admirablement adapté à son milieu.

15. Jacques Soustelle, *Les Quatre Soleils*. Paris, Plon, « Terre humaine », 1977, p. 43.

UXMAL,

JOYAU DE L'ARCHITECTURE MAYA

Vers le IX^e siècle, alors que disparaissent, l'une après l'autre, les grandes cités du territoire central, la civilisation maya connaît un second élan culturel dans le nord du Yucatán. Les Mayas abandonnent l'érection des stèles et renouvellent habilement leur style architectural. Les temples sont moins imposants et moins élevés, mais le souci du détail et la finesse d'exécution des monuments se révèlent exceptionnels.

Le joyau de l'architecture maya est sans nul doute la cité d'Uxmal, située à cent soixante-quinze kilomètres au nord-est de Campeche. John L. Stephens l'a comparée aux ruines majestueuses de la Thèbes pharaonique. C'est dans ce centre cérémoniel du nord du Yucatán que les artistes poussèrent à sa plus haute expression le style « puuc ». Bien que cette cité ait été fondée par les Toltèques, au premier millénaire de notre ère, les monuments d'Uxmal ne reflètent que très peu leur influence. À leur arrivée au Yucatán, les Espagnols trouvèrent la cité abandonnée, car les

Toltèques l'avaient quittée cent ans plus tôt pour aller bâtir la cité de Mani.

Le style « puuc », dont le nom a été emprunté aux collines de la région, désigne un style d'architecture particulier aux cités mayas de la période postclassique. Ce style se caractérise par une ornementation chargée de la façade des édifices, à la fois riches et élégants. À Uxmal, par exemple, la partie supérieure du palais du Gouverneur est lourdement décorée comparativement aux temples de l'époque classique. Cet énorme palais, dont la longueur atteint cent mètres environ, est construit sur une base pyramidale d'une longueur de deux cents mètres. Une magnifique mosaïque de sept cents mètres carrés orne la façade. Cette fresque est composée de plus de 20 000 pierres préalablement taillées. La frise supérieure est richement décorée de figures géométriques et de cent cinquante masques du dieu Chac. En érigeant un tel temple, les constructeurs mayas ont fait preuve d'un haut niveau d'organisation. Le travail devait se faire à la chaîne en utilisant des gabarits à chaque étage, c'est-à-dire depuis le découpage grossier de la roche jusqu'à la touche finale de l'artiste. Henri Stierlin écrit à ce sujet : « Il est bouleversant de découvrir, à partir de ces constatations, chez un peuple ayant à peine dépassé le stade néolithique, des solutions annonçant les techniques industrielles modernes : la préfabrication, la série et la rationalisation du travail en sont les aspects les plus marquants. Les conséquences, sur le plan social, sont évidemment considérables : de telles observations nous en apprennent plus sur la structuration de la société maya que bien des traités sociologiques¹⁶. »

16. Cité dans *La Civilisation des Mayas*, Guy Annequin, Genève, Éditions Famot, 1977, p. 269.

Les sanctuaires supérieurs des temples ont été construits avec la roche calcaire de la région, tandis que l'infrastructure et les marches d'accès au temple sont faites de grès et de pierre volcanique provenant du Sud. On retrouve, à Uxmal, la fausse voûte en encorbellement, une des principales caractéristiques de l'architecture postclassique. On la retrouve dans presque tous les sites du nord du Yucatán, car les Mayas disposaient de toute la matière nécessaire à sa réalisation. Le sol, constitué de roche calcaire à forte teneur en carbonate de chaux, leur permettait justement de faire un mortier capable de retenir cet encorbellement. Cependant, cette méthode leur interdisait les longues portées et les obligeait ainsi à construire de petites salles. L'introduction de la colonne par les Toltèques apporta la solution à cette lacune.

Le quadrilatère des Nonnes, constitué de quatre palais de plus de cinquante mètres de long, représente, à mon avis, le joyau architectural d'Uxmal. Les pièces de ce quadrilatère ressemblent tellement à des cellules que les archéologues lui ont donné le nom de « quadrilatère des Nonnes », bien qu'il n'y ait jamais eu de nonnes dans cette cité, mais plutôt des prêtres. Vu du milieu de la grande cour (65 × 45 mètres), cet ensemble architectural imposant reflète un esprit d'urbanisation grandiose et savant. Escaliers, portiques, magnifiques bâtiments construits sur des terrasses, sans oublier les détails des frises qui ornent les édifices, tout n'est que splendeur et souci de perfection. Les artistes mayas ont réalisé ces merveilles avec un goût étonnant de la précision.

Devant le palais du Gouverneur, se dresse, sur une petite plate-forme, un jaguar bicéphale, un des

seuls indices de l'influence toltèque. Ce *chac-moll* à deux têtes est une pièce très rare. On retrouve aussi, sur quelques monuments d'Uxmal, des motifs décoratifs représentant des fémurs croisés et des têtes de mort, témoignage permanent de la présence de ces inquisiteurs venus du Nord. Cependant, l'architecture maya de la cité laisse peu de place à l'empreinte toltèque.

La pyramide du Devin, comprenant trois étages, est l'édifice le plus élevé d'Uxmal, d'une hauteur de vingt-huit mètres. Pour atteindre son sommet, il faut gravir un large escalier sans palier ni rampe. Le temple du Devin était probablement le lieu le plus important de la cité : c'est dans ce sanctuaire que les prêtres mayas faisaient leurs oracles, prédisaient l'avenir et dirigeaient le destin du peuple. Du haut de ce temple, s'étale la splendeur des monuments d'Uxmal dont la richesse s'harmonise de façon remarquable avec la solennité du paysage.

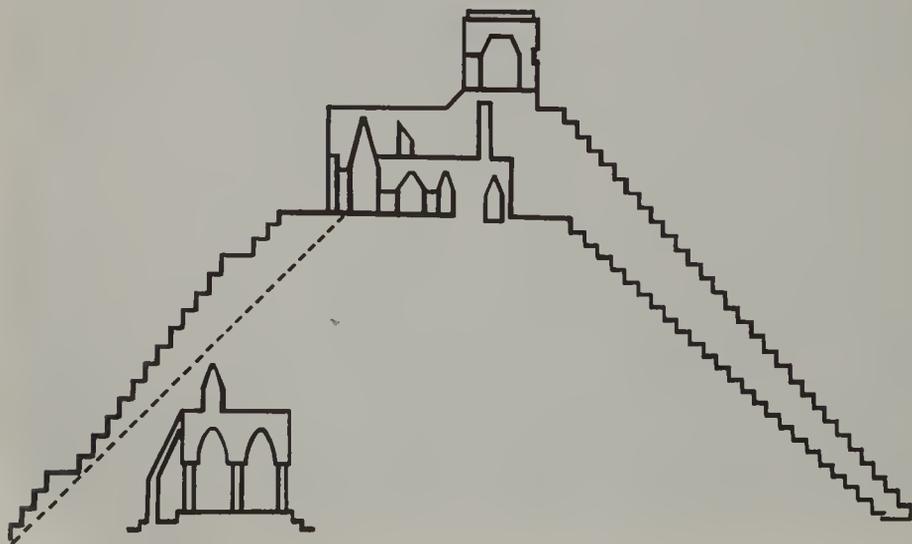


Figure B. — Formation architecturale des étapes de construction de la pyramide du devin à Uxmal.

CHICHÉN ITZÁ,

LA MECQUE DE L'AMÉRIQUE

La route qui relie Mérida à Puerto Juarez traverse l'immense zone archéologique de Chichén Itzá qui compte plus de trois cents hectares de superficie. Selon le manuscrit de Chumayel, la cité de Chichén Itzá fut fondée vers l'an 450 apr. J.-C., par un groupe de Mayas venus du Sud, probablement du Petén. Abandonnée en 692, elle fut habitée de nouveau trois cents ans plus tard par des Toltèques. Chassés de leur royaume, ces derniers s'étaient enfuis de la cité de Tula sous la conduite de leur chef Acatl Quetzalcóatl. La légende raconte que Quetzalcóatl était un homme blanc, rougeaud et barbu. On disait même qu'il était un vieillard. Il serait arrivé à Veracruz dans un étrange vaisseau. Il enseigna aux Mayas, entre autres, les sciences, les arts, la justice, la culture... Grâce à lui, les Mayas entrèrent dans une ère de progrès et de grande prospérité. Il donna naissance à une religion nouvelle sous le signe du serpent à plumes, ou plutôt de Kukulkán qui, en maya,

est la traduction littérale de Quetzalcóalt (serpent à plumes de quetzal). Un jour, Kukulkán repartit vers l'étoile du matin ou vers le pays de Tlapallan, en promettant de revenir.

« Chichén Itzá est La Mecque de l'Amérique¹⁷ », disait Sylvanus G. Morley. C'est ici que s'est réalisée la fusion de deux mondes bien différents. Lorsque les Toltèques envahirent le Yucatán, ils s'installèrent à Chichén Itzá. Cette cité devint alors leur centre régional et les Mayas furent obligés de reconstruire leurs édifices selon les principes de l'architecture toltèque. De plus, les dieux mayas durent céder la place aux divinités des conquérants. Non sans contrainte, les vaincus érigèrent des temples au sanguinaire Tezcatlipoca, dieu toltèque de la Guerre.

Le temple des Guerriers, avec ses mille colonnes, est la réplique exacte du temple de l'Étoile du Matin de Tula, à l'exception des atlantes, remplacés ici par des colonnes à serpents. Le monument le plus imposant de Chichén Itzá, le Castillo, appelé aussi pyramide de Kukulkán, est un édifice composé de neuf étages représentant les neuf ciels des Toltèques. Ce temple repose sur une base carrée dont chaque face compte un escalier de quatre-vingt-onze marches. Si on fait un bref calcul, soit quatre escaliers de quatre-vingt-onze marches, plus le sommet, on obtient un total de trois cent soixante-cinq, c'est-à-dire le nombre exact de jours dans une année. Cette correspondance assez frappante démontre bien l'importance du calendrier solaire chez ces peuples préoccupés par le temps.

Le Caracol, un des édifices les plus intéressants, semble avoir été un observatoire astronomique. Au

17. Cité dans *Cités maya*, Paul Rivet, Paris, Éditions Albert Guillot, « Les hauts lieux de l'histoire », 1962, p. 71.

sommet, se trouve une chambre rectangulaire avec sept orifices qui durent servir, si l'on en juge d'après leur position, à déterminer les équinoxes et les solstices.

On remarque, à Chichén Itzá, la présence de nombreux *chac-mool* qui témoignent du penchant pour la violence apporté par les conquérants toltèques. Le *chac-mool*, sculpture de pierre servant aux sacrifices humains, représente un homme à demi couché reposant sur ses coudes et tenant un plateau entre ses mains. Il semble que les sacrifices humains aient été plutôt exceptionnels chez les Mayas de la période classique et que cette coutume fût apportée plus tard par les Toltèques, dans le nord du Yucatán. Les archéologues ont trouvé peu d'indices dans les sites de l'époque classique témoignant d'une pratique courante de ce genre d'immolation.

Au XVI^e siècle, Diego de Landa recueillit auprès des Mayas du Yucatán des témoignages relatant la description du déroulement des sacrifices. Les prêtres mayas allongeaient leur victime sur le dos, arc-boutée et le thorax bombé par la pierre convexe du *chac-mool*. Quatre hommes maintenaient fermement le sacrifié sur cette pierre par les extrémités des membres tendus. Puis, un des prêtres s'approchait et frappait violemment sa victime avec un poignard de silex ou d'obsidienne. Il lui ouvrait la base gauche de la cage thoracique et lui arrachait le cœur pour le présenter aux divinités. La main du dieu pour lequel l'immolation était faite avait guidé son geste. Le prêtre tendait ensuite le cœur du sacrifié au-dessus de sa tête en direction du soleil couchant, là où l'astre meurt chaque jour. Puis, il le déposait sur le ventre ou le plateau du *chac-mool*, en guise d'offrande au dieu Chac. Le corps du sacrifié était ensuite précipité au

bas du temple où d'autres prêtres le découpaient en morceaux.

Les habitants de Chichén Itzá pratiquaient un autre type de sacrifice humain, celui de la noyade. Cette cité, dont le nom signifie « au bord du puits des Itzas », est construite aux abords de deux *cenotes*. Près de l'allée centrale, se trouve le *cenote* de Xtoloc qui servait de puits de ravitaillement. Un sentier, passant entre la pyramide de Kukulcán et le temple des Guerriers, mène à l'autre puits, le *cenote* des Sacrifices, dans lequel les victimes étaient précipitées en holocauste au dieu de la Pluie, Chac. Cet immense puits naturel aux parois abruptes atteint soixante mètres de largeur et environ quarante mètres de profondeur. Selon le manuscrit espagnol de Diego Sarmiento de Figueroa, les prêtres mayas y précipitaient leurs victimes à l'occasion de grandes cérémonies. Les sacrifiés devaient solliciter auprès du dieu Chac la cessation d'une pénible sécheresse ou d'une éprouvante disette. Ils étaient jetés dans le *cenote* au lever du jour et si, à midi, ils flottaient toujours, on les remontait. Lorsque les rescapés revenaient à eux, les prêtres les questionnaient afin de connaître le meilleur moment pour ensemençer les champs ou faire les récoltes. Ces élus des dieux étaient par la suite vénérés de tous, car ils annonçaient la bonne ou la mauvaise année.

Au début du siècle, le consul américain Edward Herbert Thompson acheta l'hacienda sur laquelle s'étendait Chichén Itzá. Il fouilla alors les ruines pendant trente ans sans que sa passion ne s'estompe. Puis, il dut quitter rapidement le Yucatán vers 1930 lorsque des troubles politiques bouleversèrent le pays. L'hacienda fut incendiée, réduisant à néant ses travaux et les trésors archéologiques qu'il avait accumu-

lés. Heureusement, plusieurs pièces qu'il avait déjà expédiées aux États-Unis, à Cambridge (Massachusetts), au musée d'archéologie Peabody et au musée d'ethnologie de l'université Harvard, furent sauvées.

En 1904, Thompson engagea deux plongeurs d'éponges grecs pour fouiller le fond du *cenote* des Sacrifices. Après plusieurs jours d'insuccès, ils remonterent une grande quantité de bijoux et de figurines, comprenant des bracelets, des perles gravées en jadéite et en émeraude, des colliers, des boucles d'oreilles, des pointes d'obsidienne et de silex, des lance-javelines, des grelots de cuivre, des coquillages, des couteaux cérémoniels... Émerveillés par leurs incroyables trouvailles, ils continuèrent à sonder ce puits naturel pendant trois ans pour finalement en remonter quantité d'ossements humains. L'étude de ces ossements révéla qu'ils appartenaient à vingt et un enfants, âgés de dix-huit mois à douze ans, à huit femmes et à treize hommes, soit une quarantaine d'individus.

Dernièrement, des chercheurs américains de la National Geographic Society, en collaboration avec des archéologues mexicains, reprirent les fouilles du *cenote* avec un matériel plus moderne. Ils se servirent d'un appareil injecteur et aspirateur à pression d'air qui leur permit de rapporter encore une fois un nombre considérable d'offrandes et de bijoux. Ils ont même trouvé des poupées modernes en caoutchouc, ce qui montre ironiquement que le *cenote* des Sacrifices n'a pas encore perdu tout son attrait !

On retrouve à Chichén Itzá six terrains de jeu de pelote. Les Mayas adoraient ce jeu à caractère religieux ; il occupait une place importante dans leurs divinations. L'aire du jeu, qui représentait le cosmos,

est souvent orientée du nord au sud. Sa dimension est comparable à celle d'un terrain de football. L'enceinte a la forme d'un *H* étiré et est dominée par de hauts gradins. Les bas-reliefs du jeu de pelote de Chichén Itzá illustrent les pratiques sanglantes qui avaient lieu lors des rencontres : un joueur paré de grandes plumes y est représenté, tenant dans une main la tête coupée d'un adversaire, probablement celle du malheureux capitaine de l'équipe perdante.

Le jeu consistait à faire passer une balle de caoutchouc au travers d'anneaux de pierre, ancrés dans les murs latéraux. Il y avait deux équipes qui défendaient leur zone, à chaque extrémité du terrain. Les joueurs ne touchaient la balle qu'avec les hanches, la jambe et le coude droit. Une des équipes symbolisait la lumière et l'autre, l'ombre. La balle de caoutchouc représentait l'astre solaire et les deux anneaux, le coucher et le lever du soleil. Lorsqu'un joueur réussissait à faire passer la balle au travers d'un anneau, il pouvait disposer de tous les biens des spectateurs, à condition, évidemment, qu'il parvienne à les rattraper dans leur fuite...

UNE ÉCRITURE ÉNIGMATIQUE

Parmi tous les peuples d'Amérique, seuls les Mayas ont inventé et utilisé une véritable écriture. Plus d'un millier de textes figurant sur les bas-reliefs des stèles et des temples, ainsi que sur des poteries, des pièces de jade et quelques linteaux de bois attestent cette écriture, sans compter trois manuscrits préservés miraculeusement jusqu'aujourd'hui. En effet, la majeure partie des livres mayas fut détruite au XVI^e siècle, sur l'ordre de Diego de Landa, évêque de Mérida. Arrivé au Yucatán en 1549, ce prêtre espagnol, animé par l'esprit de l'Inquisition, se lança dans une impitoyable persécution envers les Indiens afin d'anéantir toute trace du paganisme. Il proclama que tout Indien surpris à adorer les dieux païens serait battu et condamné à subir de durs châtiments destinés à le purifier de son crime. Le chroniqueur espagnol Domingo Rodriguez rapporte que Landa fit pendre et torturer des milliers d'Indiens, à Mani, brûla plus de cent personnes et fit réduire en cendres 5 000 idoles païennes, vingt stèles,

treize autels et plus de deux cents manuscrits hiéroglyphiques dont vingt-sept superbes rouleaux. Pour se justifier de cet absurde autodafé, Landa écrira par la suite : « Nous avons trouvé une grande quantité de livres et, ayant constaté qu'ils ne contenaient que des superstitions et des faussetés inspirées par le démon, nous avons cru bon de les brûler, ce qui affligea profondément les Indiens. »

Trois livres seulement échappèrent au massacre : les codex de Paris, de Madrid et de Dresde, dénommés ainsi d'après les lieux où ils sont aujourd'hui conservés. Le manuscrit de Paris, ou *codex Peresianus*, fut découvert en 1860, à la Bibliothèque nationale de Paris, dans une corbeille de vieux papiers. On l'appela *Peresianus* pour la simple raison qu'il était enveloppé dans un papier portant le nom de Perez !

Le manuscrit de Madrid, ou *codex Tro-Cortesianus*, fut trouvé en Espagne, entre 1860 et 1870. Il était séparé en deux tronçons : le *codex Troano*, découvert par le paléontologue espagnol, Don Juan Tro y Ortolano, et le *codex Cortesianus*, découvert à la bibliothèque du Palais de Madrid. Ces deux parties, qui à l'origine constituaient un tout, ont été de nouveau réunies au musée d'Archéologie et d'Histoire de Madrid.

Le manuscrit de Dresde, ou *codex Dresdensis*, le plus ancien des trois, fut découvert curieusement à Vienne, en 1739. Il est conservé, depuis, en Autriche, à la Bibliothèque royale de Dresde. D'après certains spécialistes, il pourrait être antérieur au X^e siècle de notre ère. La découverte de ces trois manuscrits mayas relève du mystère : on ne sait pas encore comment ces précieux ouvrages ont pu parvenir jusqu'en Europe ni de quels coins du pays maya ils proviennent.

De récentes études, de même que la traduction du système de calcul maya et d'autres éléments graphiques, ont permis aux chercheurs de déterminer que le *codex Peresianus* contient essentiellement des formules de rituel ; le *codex Tro-Cortesianus* représente un texte de divination permettant aux prêtres de prédire l'avenir, tandis que le *codex Dresdensis* est avant tout un traité consacré à l'astronomie. Les trois livres se présentent sous forme de longues bandes pliées verticalement en accordéon. Le *codex Dresdensis*, par exemple, se compose d'une grande feuille mesurant trois mètres et demi. Il compte soixante-dix-huit pages, soit trente-neuf feuillets de vingt centimètres sur neuf.

Les manuscrits mayas furent soumis à divers examens microscopiques et à des tests chimiques afin de déterminer la composition du papier. L'analyse des fibres a révélé qu'elles provenaient d'un arbre appelé copo (*Ficus cotinifolia*), une espèce de figuier poussant sur les terres chaudes, bien différent du figuier de Barbarie qui pousse sur les hauts plateaux mexicains. De plus, le papier était imprégné d'une gomme végétale naturelle et recouvert d'une fine couche de chaux blanche et d'amidon. Les Aztèques employaient un papier différent provenant d'un agave, mais tout laisse croire que les Mayas n'ont jamais utilisé ce type de papier.

Les hiéroglyphes mayas n'ont pu être que partiellement déchiffrés, confondant jusqu'ici les spécialistes les plus compétents. À première vue, cette écriture est une combinaison de signes phonétiques simples et de glyphes idéographiques. D'après George E. Stuart, du département d'archéologie de la National Geographic Society de Washington, il existe, à l'heure

actuelle, plus de huit cents éléments de glyphes¹⁸. Les autorités compétentes soutiennent que de cinq à trente pour cent de ces glyphes sont déchiffrés avec exactitude. Depuis les travaux remarquables de Morley, Gann et Thompson, les chercheurs n'ont pas tellement progressé dans le décryptage des hiéroglyphes mayas. La principale difficulté qu'ils rencontrent réside dans le nombre considérable de sens que peut prendre un glyphe lorsqu'il est accompagné de préfixes et de suffixes.

Si les archéologues ont réussi à traduire une partie des hiéroglyphes mayas, ils le doivent, fait étrange, au fanatique Diego de Landa. Accusé d'avoir abusé de son autorité envers les Indiens, Landa rédigea, dix ans après son impardonnable crime, une œuvre intitulée *Relation des choses du Yucatán*, dans le but de préparer sa défense et de se disculper auprès de la cour d'Espagne. Cette œuvre écrite au lendemain de la conquête et sauvée de la destruction par l'abbé Brasseur de Bourbourg, renferme des trésors d'informations sur l'histoire des Mayas, leurs coutumes, leurs croyances religieuses, leurs connaissances scientifiques, leur écriture et, particulièrement, leur calendrier sacré. Les études sur les Mayas n'auraient jamais atteint le niveau actuel, sans l'apport de cette source historique inestimable.

Aujourd'hui, à l'ère des ordinateurs, les chercheurs bénéficient d'un support appréciable pour leurs recherches. En effet, le professeur Leonardo Manrique, de l'Institut national d'anthropologie et d'histoire du Mexique, et le professeur Sobolev, d'une université soviétique de Sibérie, poursuivent respectivement

18. George E. Stuart, « Riddle of the Glyphs », *National Geographic*, vol. 148, n° 6, décembre 1975, p. 770.

leurs recherches dans le décryptage de l'écriture maya, avec le concours de calculatrices électroniques. Il semble qu'ils approchent de la solution. Si une telle prouesse se réalise, ils feront peut-être enfin la lumière sur cette étonnante civilisation.

UN GÉNIE INIMAGINABLE

Les Mayas sont reconnus pour avoir été de grands astronomes et de grands mathématiciens. Ils avaient une notion du temps inimaginable. Pour réunir la gigantesque documentation astronomique que contient le codex de Dresde, ils ont dû observer le ciel sans discontinuer pendant des siècles.

Sans disposer d'aucun instrument scientifique, ils créèrent le calendrier le plus précis qu'on ait conçu jusqu'aujourd'hui. Les corrections apportées à leur calendrier étaient plus précises que celles du calendrier grégorien. L'année sidérale — c'est-à-dire le temps exact que met la Terre pour faire le tour complet du Soleil — telle que déterminée par les instruments technologiques les plus modernes du XX^e siècle, est de 365,2422 jours. Or, l'année du calendrier grégorien, comprenant ses corrections bissextiles, est de 365,2425 jours, tandis que celle du calendrier maya est de 365,2420 jours : cette dernière est donc plus précise.

Les astronomes mayas connaissaient la révolution synodique de Vénus ; autrement dit, ils avaient calculé, avec une grande exactitude, le temps que met Vénus pour revenir en conjonction avec le Soleil. Aussi stupéfiant que cela puisse paraître, ils avaient dressé un tableau précis des mouvements de cette planète avec une marge d'erreur de deux heures à peine pour une période de cinq siècles. Toutes ces précisions nous sont révélées par les études du codex de Dresde qui contient un calendrier de Vénus correspondant à une durée moyenne de révolution de 584 jours. Or, les astronomes modernes calculent la révolution synodique de Vénus à exactement 583,92 jours. La différence est fort mince. Soulignons que l'étoile du berger retint tout particulièrement l'attention des Mayas qui lui consacrèrent plusieurs temples ; celui de Copán, au Honduras, semble le plus magnifique de tous. Quant à la stèle n° 1 du temple El Castillo de Santa Lucia Cotzumahualpa, au Guatemala, elle représente, d'après Cottie A. Burland, du British Museum, le passage de Vénus au-dessus du disque solaire en date du 25 novembre de l'an 416 de notre ère. Une telle précision nous paraît prodigieuse.

Les astronomes mayas surent aussi prévoir les éclipses du Soleil et celles de la Lune. C'est d'ailleurs à Copán qu'ils calculèrent avec le plus d'exactitude la périodicité des éclipses solaires. Le codex de Dresde, pour sa part, présente une table de soixante-neuf dates au cours desquelles les éclipses du Soleil peuvent se produire. On trouve également dans ce manuscrit un calendrier lunaire comprenant quatre cent cinq lunaisons, ce qui correspond à un total de 11 960 000 jours. L'exactitude de leur calcul est assez surprenante puisque les astronomes modernes fixent cette durée de quatre cent cinq lunaisons à 11 959 888

jours, ce qui donne un décalage de un jour pour trois cent quatre-vingts ans.

Leurs prodiges en astronomie sont d'autant plus exceptionnels qu'ils ignoraient totalement le verre et, de ce fait, ne disposaient d'aucun instrument optique de précision. Ils ne connaissaient ni la clepsydre, ni l'horloge, ni le sablier. Comment ont-ils pu calculer les heures et les minutes afin d'en arriver à des données astronomiques aussi précises ? La question demeure sans réponse, car on ignore toujours comment ils réussirent une telle prouesse sans le concours d'instruments optiques. Dans plusieurs temples, les archéologues ont découvert des tubes creux en jade, mesurant environ vingt centimètres de longueur, qui auraient pu servir pour la visée. Ils ressemblent d'ailleurs étrangement à des lunettes astronomiques chinoises, dépourvues elles aussi de verres optiques.

D'après Guy Annequin, les mesures des astronomes mayas reposèrent peut-être uniquement sur des visées, des calculs de triangulation et des mesures d'ombres portées. Dans *la Civilisation des Mayas*, il démontre bien comment les astronomes procédaient : « Ils observèrent que les astres, et le Soleil en particulier, se présentaient sous des angles changeants selon les diverses périodes de l'année. Ils observèrent également que la durée de la présence solaire diurne et quotidienne variait selon ces positions et ils s'efforcèrent de déterminer les solstices, c'est-à-dire les positions extrêmes se traduisant par le jour le plus long et le jour le plus court de l'année. Pour cela, sans doute utilisèrent-ils le gnomon, sorte de mire faite d'une simple perche verticale ; l'ombre portée sur le sol, le 21 juin à midi (solstice d'été), offre la projection la plus courte, tandis que celle qui s'étire le 21 décembre à midi (solstice d'hiver) est la plus

longue. Si l'on se place aux levers du soleil, les diverses visées, à partir d'un point fixe et précis, décriront un angle différent tout au long de l'année, car le Soleil se lève en hiver plus au sud, en été plus au nord, sur la ligne d'horizon, au levant¹⁹. »

À Chichén Itzá, le Caracol semble avoir été un observatoire astronomique. On lui a donné le nom de *caracol* (escargot), à cause de son escalier en colimaçon. Les murs de la tour de cet édifice sont percés d'ouvertures étroites qui semblent destinées à des visées. Ces meurtrières sont en effet orientées vers le sud et l'ouest, probablement pour étudier le coucher de la Lune aux solstices et aux équinoxes. La tour du Palais de Palenque a peut-être servi elle aussi à des observations astronomiques, car elle permettait de surplomber la forêt sans être gêné par l'épaisse végétation.

Sylvanus G. Morley a démontré qu'« un observateur placé au sommet de la pyramide dite E-VIII, à Uaxactún, voyait le Soleil apparaître dans l'angle sud-est de la plate-forme aux trois temples, face à lui, au lever du solstice d'hiver, et dans l'angle opposé, au nord-est du même podium, le matin du solstice d'été. À l'équinoxe, le Soleil se lève dans l'axe médian, juste derrière le Temple central²⁰ ». Il est certain que la disposition de plusieurs temples mayas a été calculée en fonction des observations astronomiques.

À la base du temple de Kukulcán, à Chichén Itzá, se trouvent des têtes de pierre représentant des serpents à plumes. Au solstice d'été, l'ombre des

19. Guy Annequin, *La Civilisation des Mayas*, Genève, Éditions Famot, 1977, p. 244.

20. Cité dans *La Civilisation des Mayas*, Guy Annequin, Genève, Éditions Famot, 1977, p. 245.

escaliers de cet édifice prend la forme d'un long serpent et se juxtapose à la tête du bas. Ce phénomène extraordinaire, qui ne se réalise qu'une fois l'an, démontre à quel point les Mayas avaient une connaissance précise des ombres portées.

L'acquisition de toutes ces connaissances en astronomie relève d'une longue tradition d'observation exigeant une patience infinie. De plus, l'ampleur de leurs découvertes permet de croire que des rapports étroits s'établirent entre les prêtres-astronomes des différentes cités de l'époque classique. À Copán, reconnue comme le centre astronomique le plus important, le bas-relief d'une table rituelle représente un congrès d'astronomes qui aurait eu lieu en l'an 545 de notre ère. Les prêtres se réunissaient vraisemblablement pour comparer et échanger leurs observations et, par cet apport réciproque, parvenir à des calculs de plus en plus précis.

D'après Thompson, les succès intellectuels des Mayas n'avaient aucun caractère pratique, mais résultaient plutôt d'un grand besoin spirituel : « L'astronome cherchait la connaissance non pas comme une fin en soi, mais comme un moyen de maîtriser le destin, comme une sorte d'astrologie. Dans le ciel, avait-il le sentiment, il existait un ordre auquel les dieux se conformaient ; celui-ci étant connu, il pouvait prédire l'avenir en sachant quels dieux exerçaient le pouvoir à un moment donné, et agir sur lui, en déterminant quand et à quel point il fallait faire des sacrifices²¹. »

Les Mayas ont aussi réalisé de grands prodiges en arithmétique. Ils connaissaient les nombres décimaux, les tables de logarithmes et les calculs abstraits. Ils

21. J. E. S. Thompson, *Grandeur et décadence de la civilisation maya*, Paris, Payot, 1958, p. 181.

furent d'ailleurs les premiers à utiliser le zéro. Aucun autre peuple de l'Antiquité, qu'il s'agisse des peuples de l'Asie Mineure, de la Mésopotamie, de la Grèce ou de Rome, n'avait découvert ce facteur indispensable à toute progression arithmétique. Les peuples européens doivent ce progrès aux Arabes, qui l'importèrent eux-mêmes de l'Inde.

Leur système de numération était vicésimal et non décimal comme le nôtre : les unités allaient en croissant ou en décroissant de vingt en vingt et non de dix en dix. Les Mayas avaient deux représentations bien distinctes de leurs chiffres. La première était faite de glyphes symbolisant différentes divinités sous forme de têtes vues de profil. Ces glyphes, au nombre de vingt, allaient de zéro à dix-neuf. Cependant, les Mayas ne les utilisaient pas pour leurs opérations courantes d'arithmétique. Ils employaient plutôt une numération beaucoup plus aisée, établie sur la base de trois signes : le point, le trait et une sorte de coquille. Dans ce système, à mi-chemin entre le code morse et le système romain, le point vaut un, le trait, cinq et la coquille égale zéro. Ils écrivaient leurs chiffres de bas en haut : le nombre sept, par exemple, était représenté par un trait surmonté de deux points.

Grâce à l'arithmétique et à l'astronomie, les Mayas ont pu évaluer le temps avec précision. Une de leurs préoccupations majeures était justement la computation du temps. Elle permettait aux grands prêtres d'élaborer des calendriers afin de régir la vie quotidienne du peuple et, surtout, le rythme des saisons. De cette façon, ils pouvaient prédire avec succès les moments propices aux labours, aux semences et aux récoltes. Comme ils vivaient principalement de l'agriculture, la détermination exacte du rythme des saisons devenait capitale pour eux. Conséquem-

ment, il n'est pas surprenant qu'ils aient été fascinés par cette entité au point de la diviniser.

Les Mayas possédaient deux principaux calendriers : le *tzolkin*, comptant deux cent soixante jours répartis en treize mois de vingt jours, et le calendrier solaire ou *haab*, comprenant l'année civile de trois cent soixante-cinq jours répartis en dix-huit mois de vingt jours, auxquels s'ajoutait une période de cinq jours. Le *tzolkin* n'était basé sur aucune observation astronomique. C'était un calendrier sacré qui déterminait les fêtes religieuses et toutes les activités cérémonielles ou privées du peuple. Il imposait une véritable dictature sur la vie quotidienne. Quant au calendrier solaire, son rôle principal était de déterminer les moments les plus propices aux semailles et aux récoltes. La période de cinq jours qui le complétait était considérée comme néfaste ou maléfique. Pendant ces jours critiques, les Mayas ne travaillaient pas et ils jeûnaient.

Ces deux calendriers, indissociables l'un de l'autre, se déroulaient parallèlement, simultanément et de façon continue. Ils ne revenaient au même point que tous les cinquante-deux ans, c'est-à-dire tous les 18 980 jours. Pour expliquer ce système, Sylvanus G. Morley imagina deux roues dentées, engrenées l'une dans l'autre, la première munie de deux cent soixante dents et la deuxième, de trois cent soixante-cinq dents. Si on fait tourner ces deux roues en sens contraire, en prenant soin de repérer le point de départ, on constate qu'elles reviennent au même point après cinquante-deux tours²².

22. Cf. Hans Helfritz, *Mexican Cities of the Gods*, New York, Praeger Publishers, 1970, p. 82.

Il existait aussi un autre calendrier, celui de Vénus, impliquant une triple concordance. Étant donné que cette planète n'opère que cinq révolutions dans l'espace de huit années solaires, l'année vénusienne est plus longue. De ce fait, la rencontre des trois calendriers, solaire, *tzolkin* et vénusien, ne se faisait que tous les cent quatre ans.

L'unité de temps était le jour, appelé *kin*. Le mois, appelé *uinal*, comptait vingt jours ou vingt *kin*. En plus de ces deux unités de temps, les Mayas avaient déterminé d'autres périodes progressant par multiples de vingt, à l'exception de la première, le *tun*, qui correspondait à leur année de trois cent soixante jours. C'étaient :

Le *tun*, qui valait dix-huit *uinal*, soit 360 jours ;

Le *katun*, qui valait vingt *tun*, soit 7 200 jours ;

Le *baktun*, qui valait vingt *katun*, soit 144 000 jours ;

Le *piktun*, qui valait vingt *baktun*, soit 2 880 000 jours ;

Le *kalabtun*, qui valait vingt *piktun*, soit 57 600 000 jours ;

Le *kinchiltun*, qui valait vingt *kalabtun*, soit 1 152 000 000 jours ;

L'*alautun*, qui valait vingt *kinchiltun*, soit 23 040 000 000 jours.

La dernière période se terminait donc par le chiffre astronomique de vingt-trois milliards quarante millions de jours ! On ne sait pas exactement à quoi correspondaient ces bornes de temps, mais il est certain que les Mayas avaient un goût marqué pour les grands nombres. Le temps les a tellement fascinés que leurs recherches se sont transformées en une véritable obsession. Les archéologues ont découvert des stèles dont les inscriptions portent sur des millions d'années.

Une stèle de Quiriguá, au Guatemala, porte la date d'un événement astronomique qui doit avoir lieu dans quatre cents millions d'années ! Il semble bien que les grands prêtres mayas se délectaient de leurs savants calculs qui les entraînaient dans un monde vertigineux.

Une des plus grandes découvertes concernant l'étude des Mayas est, sans nul doute, la méthode de transcription de leurs chiffres et de leurs dates. La clé du système a été trouvée dans le livre de Chilam Balam où étaient inscrits des exemples de dates et de chiffres représentés à la fois par des signes mayas et par des signes européens. Ce précieux ouvrage, composé de dix-huit manuscrits, a été rédigé en caractères latins peu après l'arrivée des Espagnols, mais son origine remonte au temps précédant la conquête. Chilam Balam était un prêtre maya de l'ancienne Mani qui eut beaucoup d'influence sur son peuple à l'époque précolombienne. Après l'arrivée des Espagnols, les Indiens ont transcrit en cachette ces textes dont ils avaient la garde. Le livre de Chilam Balam est aujourd'hui le document le plus authentique que l'on possède sur ce peuple.

Cette découverte inespérée a permis aux archéologues d'établir avec précision la chronologie du monde maya. D'après les études de Thompson, les Mayas fixèrent le début de leur chronologie à l'an 3113 av. J.-C. On se perd en conjectures à propos de cette date mythique. Correspondait-elle à un événement particulier, tel un phénomène astronomique oublié ? Ou bien, se référait-elle au début de la création du quatrième monde maya ? Cette année zéro d'origine précède de 3 405 ans le plus ancien document daté, découvert à Tikal, soit la stèle n° 29 qui remonte à l'an 292 de notre ère.

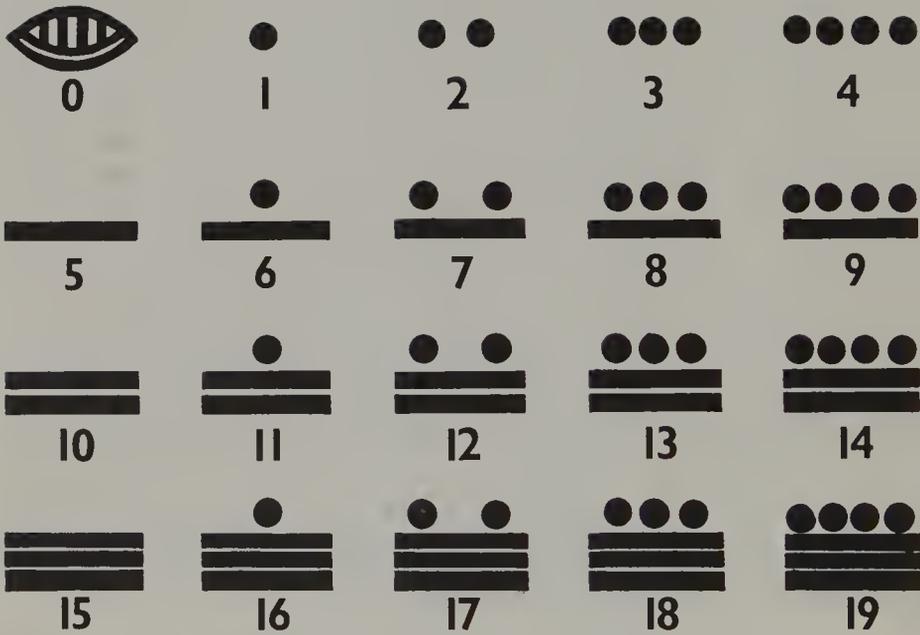


Figure C. — Système de numération de l'écriture maya de 0 à 19.

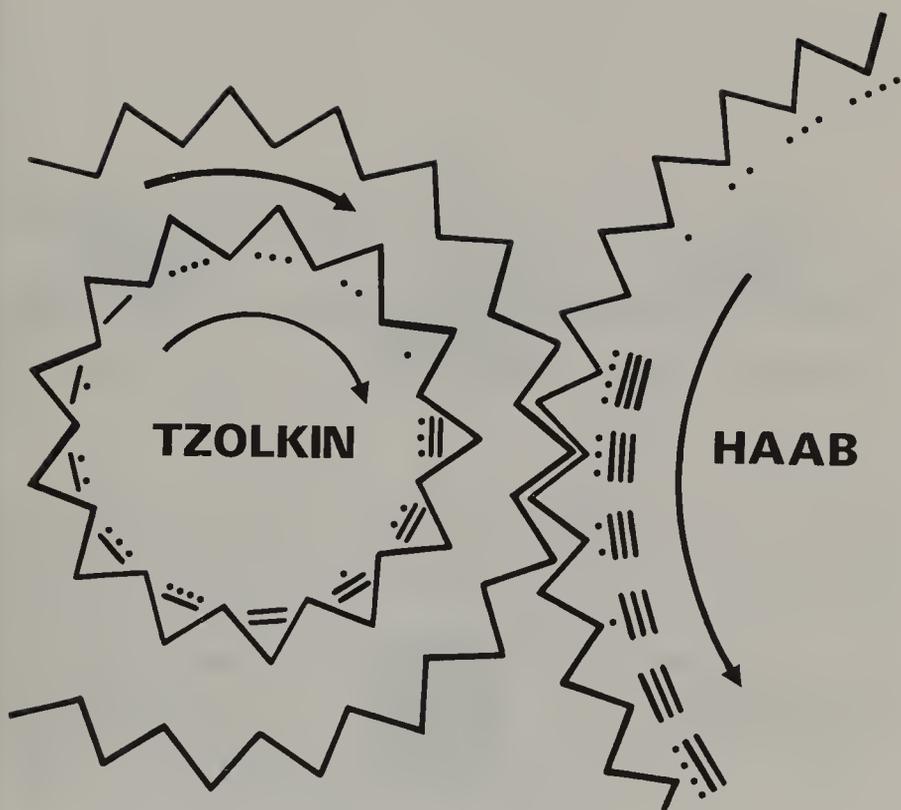


Figure D. — Représentation schématique montrant la correspondance des jours de l'année du calendrier tzolkin (260 jours) et du calendrier solaire (365 jours), d'après Sylvanus Morley.

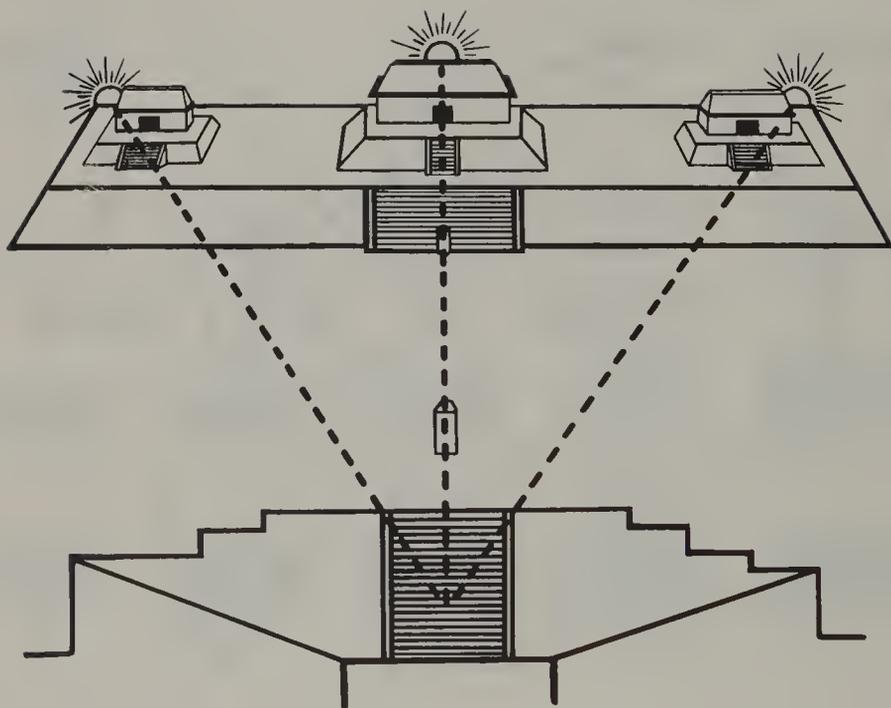


Figure E. — Plan de l'observatoire d'Uaxactún démontrant que les édifices ont été construits en fonction des solstices d'été et d'hiver, ainsi que de l'équinoxe, d'après Sylvanus Morley.

DES BORNES

DE TEMPS INCOMPRÉHENSIBLES

Vers la fin de l'époque classique, les Mayas prirent l'habitude d'ériger des stèles pour commémorer des événements bien précis. Ils les dressaient sur la place centrale des cités, avec beaucoup de faste probablement, lors de grandes cérémonies. Ces monuments commémoratifs étaient des monolithes sculptés sur deux ou quatre faces, atteignant ordinairement une hauteur de trois mètres.

Près d'un millier de ces fameuses stèles ont été retrouvées dans plus de cent sites archéologiques. C'est à Calakmul que l'on en a découvert le plus grand nombre, soit cent trois. À Tikal, on en a dénombré quatre-vingt-six, dont soixante-cinq ne portent aucune inscription ; elles ont sans doute été effacées par le temps. Ces monolithes ont été d'un grand secours pour les archéologues puisqu'ils portent des dates. Au début, les Mayas en érigèrent à tous les *katun* (vingt ans), puis à tous les dix ans ; finalement, ils doublèrent leur périodicité et en élevèrent à tous les cinq ans.

Dans dix-neuf sites, les archéologues ont retrouvé des stèles portant la même date, soit l'an 790. Cette date commémorait vraisemblablement un événement très important puisqu'elle a été relevée aussi souvent.

En 1959, lors des fouilles de Tikal, on a mis au jour, près de la Grande Place, la stèle qui porte la plus ancienne inscription connue : elle est datée du 6 juillet de l'an 292 de notre ère. Elle a supplanté celle d'Uaxactún, considérée jusqu'alors comme la stèle portant la date la plus ancienne, soit l'an 328 de notre ère.

C'est à Quiriguá, au Guatemala, que se dressent les plus impressionnantes : l'une d'elles pèse soixante-cinq tonnes et mesure onze mètres de hauteur. Ce gigantesque monolithe est daté de l'an 771 de notre ère. Par contre, c'est à Copán, au Honduras, que l'on peut admirer les plus magnifiques. Les sculpteurs de Copán ont laissé un témoignage convaincant de leur adresse : trente-huit stèles d'andésite, finement sculptées sur leurs quatre faces. Certaines d'entre elles représentent en haut-relief un personnage en pied, probablement un grand prêtre, revêtu d'un somptueux costume et chargé de magnifiques bijoux. Ces œuvres incomparables sont certainement les plus belles réalisations sculpturales du monde maya.

À quoi servaient donc ces étranges monolithes ? À l'arrivée des Espagnols, les Mayas avaient abandonné cette coutume depuis longtemps et ils en avaient complètement oublié la signification et le rôle exact. De plus, la plupart des glyphes représentés sur les stèles n'ayant pas encore été déchiffrés, il est difficile de cerner la raison profonde qui poussa les Mayas à ériger régulièrement ces mystérieux monuments. Tout au plus pouvons-nous supposer, à la lueur

des connaissances actuelles, que ces stèles étaient des bornes de temps. Elles étaient, pour les Mayas, une façon de fixer à jamais le temps qui s'écoule indéfiniment, le temps qu'on ne peut arrêter.

Pendant six siècles, de l'an 292 à l'an 909 de notre ère — de la première à la dernière stèle érigée — les Mayas ont voué une constante vénération à l'écoulement du temps divin, devenu, semble-t-il, une véritable obsession. Et soudainement, tout s'arrêta ; plus aucune stèle ne fut érigée. La dernière fut dressée à Muneca, en l'an 909 de notre ère. À Tikal, ce fut en l'an 869, à Uaxactún, en l'an 889, à Copán, en l'an 800, puis à Quiriguá, en l'an 810 de notre ère. L'abandon de cette coutume coïncide donc avec la disparition des grands centres cérémoniels de l'époque classique.

Dès que l'on s'intéresse de près aux Mayas, on s'aperçoit très vite que leur civilisation offre un monde de contradictions. Ainsi, bien qu'ils aient été, avec les Égyptiens, les plus grands bâtisseurs de l'humanité, ils ne dépassèrent jamais l'âge de la pierre. Ils connurent la métallurgie de l'or et du cuivre, mais ne l'appliquèrent qu'à la fabrication d'objets ornementaux. Ce fut donc uniquement à l'aide d'outils de pierre, de bois et d'ossements qu'ils taillèrent leurs monolithes pesant parfois jusqu'à trente tonnes.

Autre paradoxe, ils effectuaient des calculs d'arithmétique compliqués, mais ignoraient totalement la balance. De plus, ils connaissaient le système de la roue bien qu'ils ne l'aient jamais employé. Lors de fouilles archéologiques au Mexique, on a découvert avec surprise des poteries ayant des roues : c'étaient peut-être des jouets. Toutefois, dans ce domaine, la découverte la plus sensationnelle eut lieu à Cobá. On y a découvert un véritable rouleau compresseur en

calcaire pesant cinq tonnes. Il fallut quinze hommes pour l'actionner. La cité de Cobá, située au Mexique dans le Quintana Roo, est le centre d'un réseau routier extraordinaire. Plus de cinquante routes pavées, appelées *sachbes*, partent de Cobá dans toutes les directions vers d'autres cités mayas. La plus longue, qui mesure cent kilomètres, traverse la forêt en ligne droite, sans courbe, avec seulement dix tournants. Une section de cinquante et un kilomètres ne présente aucun changement de direction. Large de dix mètres, cette route extrêmement plate est construite de pierres recouvertes de calcaire. Des murailles de pierre la bordent des deux côtés.

La construction de telles routes exigeait à la fois une main-d'œuvre considérable et des connaissances techniques avancées. Les Mayas ont dû déployer beaucoup d'ingéniosité pour réussir à tracer des routes en ligne droite, à travers les marécages et les lacs d'une jungle épaisse. Ils ne contournaient même pas les marécages. Maîtrisant à fond leur technique, ils s'assuraient que leurs fondations fussent suffisamment profondes et sûres.

Aucune autre route précolombienne du Mexique et de l'Amérique Centrale n'est comparable à celles des Mayas. Pourtant, ils n'utilisaient aucun véhicule muni de roues et ne disposaient d'aucune bête de somme. Pourquoi alors construisaient-ils de si larges voies ? À quels usages les destinaient-ils ? Servaient-elles à des processions religieuses ? Peut-être, mais dans ce monde de contradictions, on ne peut guère qu'émettre des hypothèses.



Tres Zapotes — Tête colossale olmèque, aujourd'hui
à Santiago Tuxtla, Mexique.



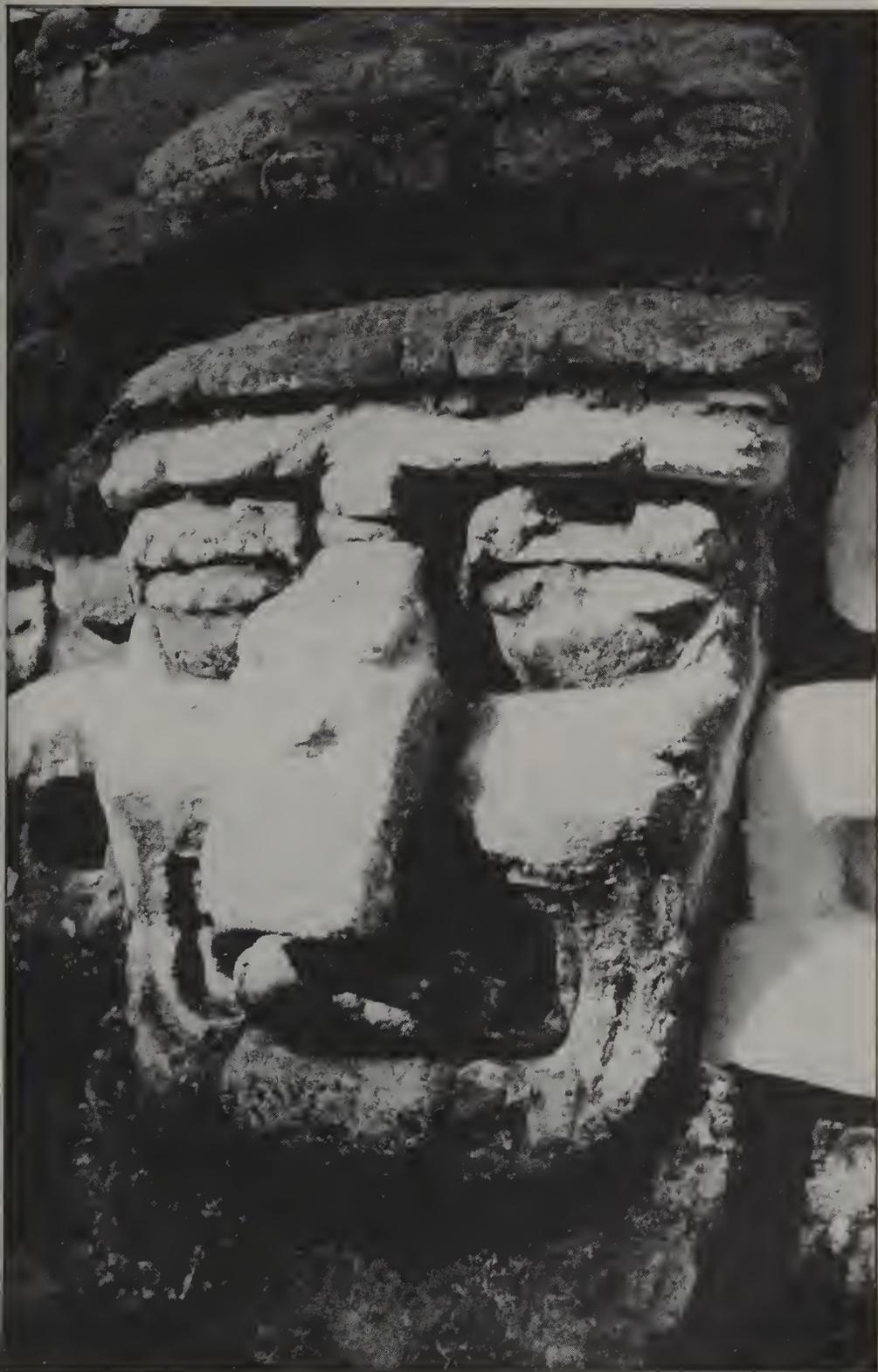
La Venta — Tête olmèque, aujourd'hui à Villahermosa.



Tikal — Vue aérienne du centre principal comprenant l'Acropole nord, la Grande Place, le temple I et le temple II.



Tikal — Le temple I.



Tikal — Grosse tête associée au dieu de la Pluie formant la décoration de la structure d'un temple.



Palenque — Le temple des Inscriptions.



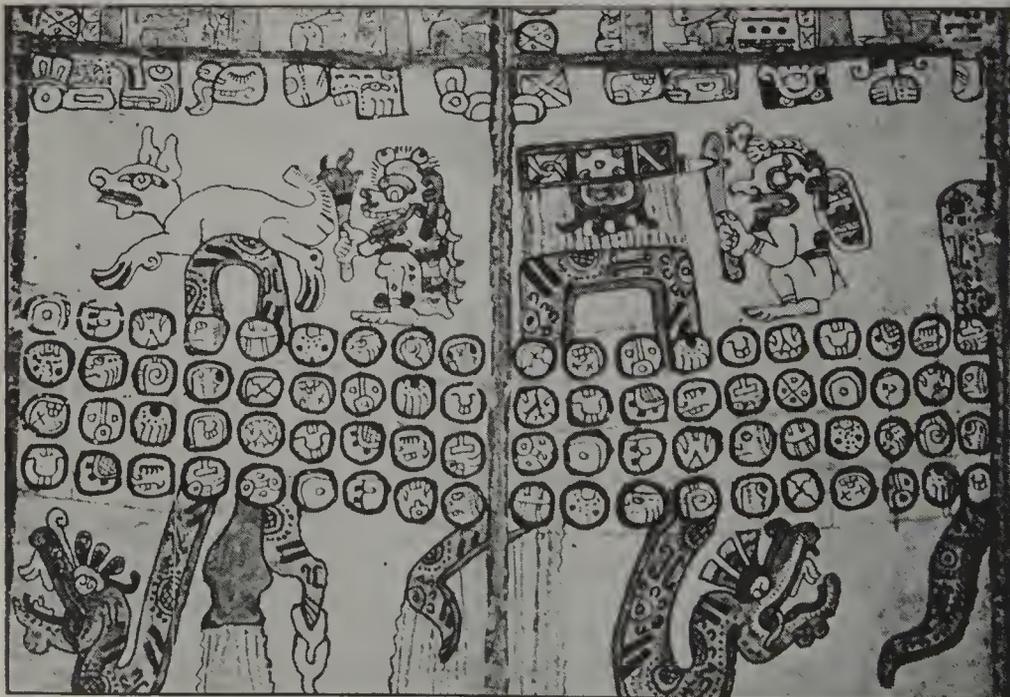
Palenque — Dalle recouvrant le sarcophage découvert à l'intérieur du temple des Inscriptions.



Yaxchilán — Détail d'une stèle maya recouverte d'hiéroglyphes stylisés.



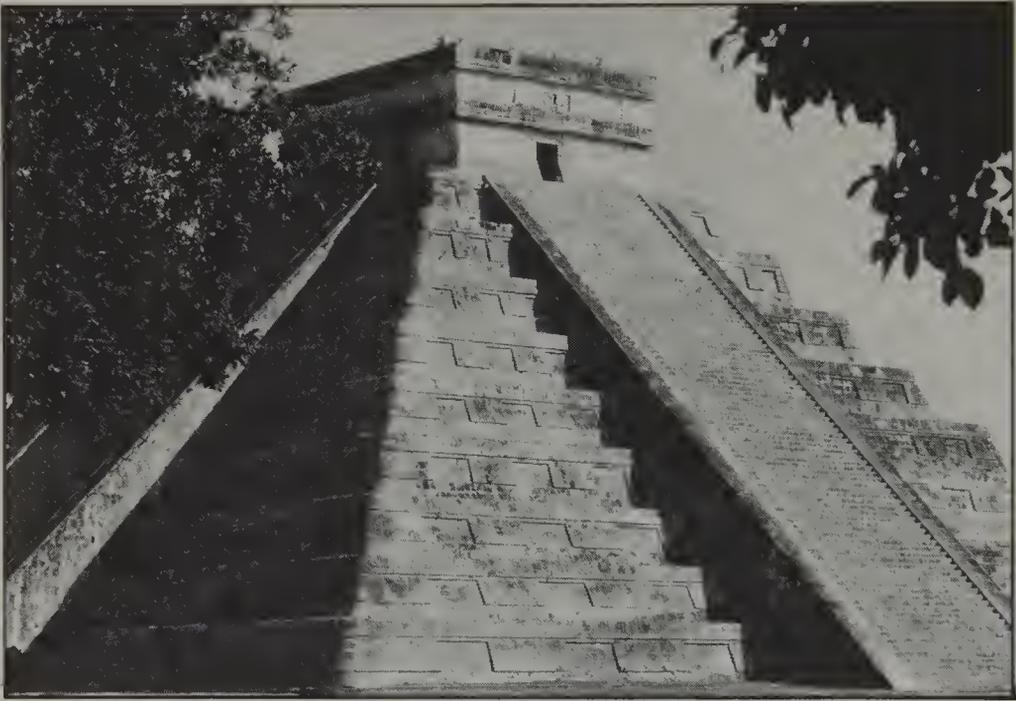
La Venta — Détail d'un autel de pierre où un personnage assis dans une niche tient dans ses bras un enfant, probablement le dieu-jaguar, aujourd'hui à Villahermosa.



Partie du *codex Tro-Cortesianus* ou manuscrit de Madrid.



Quiriguá — Stèle maya
d'une hauteur de 10,67 mètres.



Chichén Itzá — La pyramide de Kukulcán ou El Castillo.



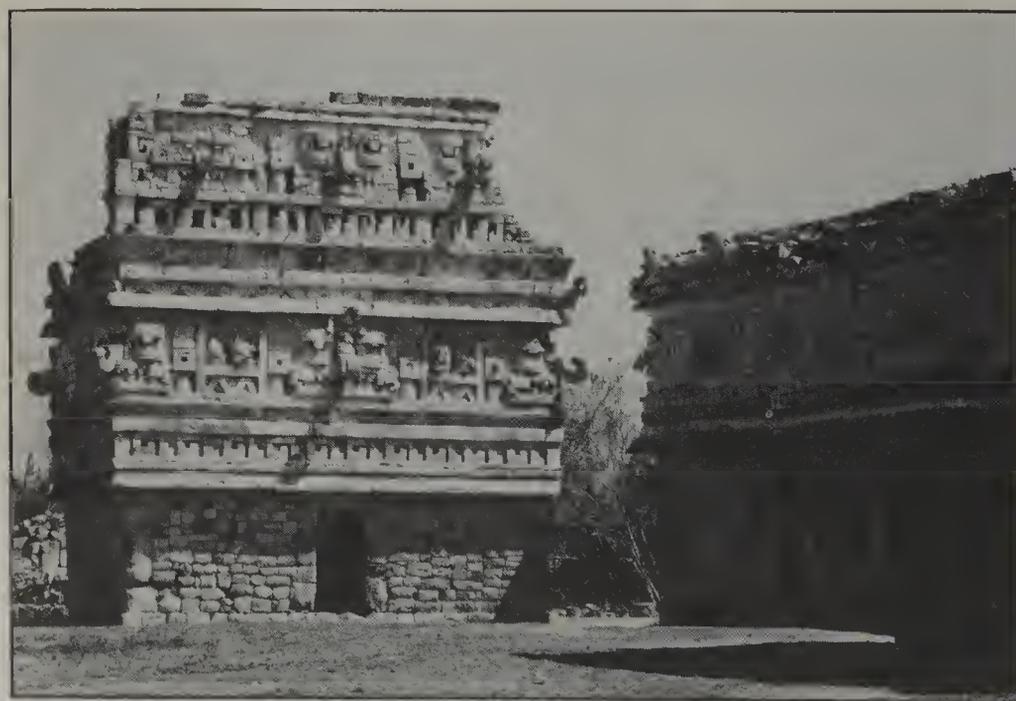
Chichén Itzá — Tête de serpent au bas de la rampe d'escalier de la pyramide de Kukulcán.



Chichén Itzá — Le Caracol, observatoire astronomique.



Chichén Itzá — Têtes de pierre représentant Kukulcán, au sommet du temple des Guerriers.



Chichén Itzá — L'édifice La Iglesia.



Comalcalco (État de Tabasco) — Fine tête moulée en stuc
représentant peut-être Kukulcán.



Etzná — Le temple principal, territoire septentrional.



Uxmal — Ensemble des édifices du quadrilatère des Nonnes.



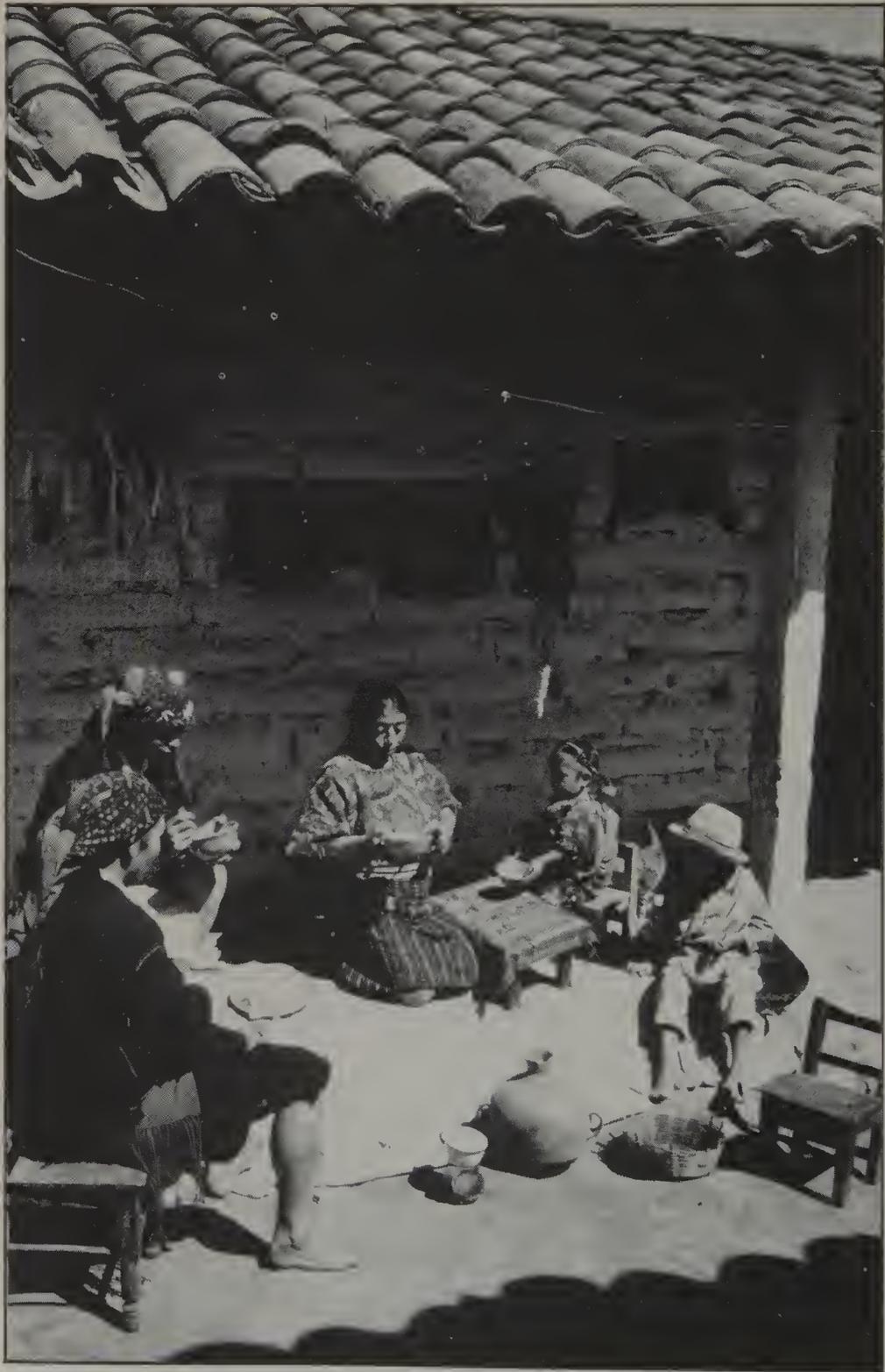
Zaculéu — Temple maya du territoire méridional,
Huehuetenango, Guatemala.



Chichicastenango — Maria écrasant le maïs
au moyen de son *metate*.



Chichicastenango — Collaborant aux travaux ménagers, comme tous les enfants, Julio aide son père à l'écosage des haricots.



Chichicastenango — Repas en famille.



Chichicastenango — Place du marché devant l'église
de Saint-Thomas.



Chichicastenango — Maria habillant sa petite fille Magdalena.



Chichicastenango — Miguel partant pour le marché
avec sa charge de bois.



Chichicastenango — Au marché, vendeurs d'arachides au bas des marches de l'église de Saint-Thomas.



Chichicastenango — Au marché, vendeur de poteries, le support en bois « cacaxte » sert au transport.



Lac Atitlán — Porteuses d'eau.



Nahualà — Petites filles dans un champ de maïs.



Lac Atitlán — Vue d'ensemble du lac.



Santiago, lac Atitlán — Femme tissant sur son métier primitif.



Santiago, lac Atitlán — Femme filant le coton.



Solola — Réunion des membres d'une confrérie de Solola à l'occasion de la Semaine Sainte.



Solola — Marchand de poteries.



Volcan Pacaya — Équipe de tournage au sommet du Pacaya.



Chichicastenango — Deux voltigeurs descendant du mât.



Chichicastenango — Joueur de marimba.



Chichicastenango — Acteur de la danse de la conquête
portant un masque de bois.



Chichicastenango — Rassemblement sur le parvis de l'église de
Saint-Thomas après la procession de Tz'ijolay's.



Chichicastenango — Statues de saints à l'expression bizarre et enfantine, reposant sur une plate-forme portée par des enfants.

UNE MYSTÉRIEUSE DISPARITION

L'énigme la plus troublante de la civilisation maya demeure sans aucun doute son inexplicable disparition au X^e siècle de notre ère. Toutes les cités mayas de l'époque classique furent abandonnées par leurs habitants à la forêt envahissante du Petén et du Chiapas (territoire central). Sans raison apparente, ils auraient tous quitté leurs grandes cités de pierre, ne laissant aucune trace qui justifierait leur départ.

Certains pensent qu'ils auraient émigré vers le nord, au Yucatán (territoire septentrional), ou vers le sud-ouest, sur les hauts plateaux du Guatemala (territoire méridional), mais cela reste à prouver, car de récentes découvertes archéologiques démontrent que ces thèses ne sont pas entièrement fondées. En effet, ces deux territoires furent habités par les Mayas et jouirent d'une culture florissante pendant toute la période classique, c'est-à-dire parallèlement à la période d'épanouissement du Petén et du Chiapas. Il est donc probable que les Mayas du Yucatán et des hauts

plateaux du Guatemala ne soient pas les descendants de ceux qui ont abandonné la forêt tropicale du Mexique et de l'Amérique Centrale. Tout ce que l'on peut affirmer sans risque de se tromper, c'est qu'il y eut certainement des rapports entre ces territoires.

L'aspect le plus troublant de cette disparition apparemment soudaine, c'est qu'elle concerne des milliers d'individus. Durant son occupation, le territoire central aurait été le plus peuplé de la Mésoamérique. Et bien que la région du Petén fût habitée vers le VIII^e siècle de notre ère par environ un million de Mayas, on n'y retrouve aujourd'hui que les descendants du groupe maya-itza ne comprenant que quelques centaines d'individus.

Pourquoi des milliers d'hommes ont-ils brusquement quitté ce territoire ? Pour essayer de résoudre cette énigme déconcertante, les archéologues ont avancé une centaine d'hypothèses, mais jusqu'ici aucune n'a pu être vérifiée. Ils ont songé à des épidémies, des tremblements de terre, des guerres ou des invasions, des changements climatiques ou encore des sécheresses. Ces diverses suppositions, parmi tant d'autres, ne sont pas retenues pour plusieurs raisons que nous résumons fort brièvement ici :

Épidémie de paludisme ou de fièvre jaune. — Les recherches scientifiques prouvent que ces deux maladies ont été importées par les Espagnols, donc, beaucoup plus tard. De plus, l'histoire démontre qu'aucune maladie contagieuse, même la peste, n'a provoqué la chute d'une civilisation.

Tremblement de terre. — Il est vrai que le Guatemala est fréquemment secoué par des tremblements de terre. Cependant, la jungle du Petén et du Chiapas se trouve absolument à l'écart de la région affectée par

les séismes. Il n'existe actuellement aucune preuve géologique, ni aucune trace dans les ruines des cités mayas, d'un désastre de ce genre. Par ailleurs, au Guatemala, la région la plus densément peuplée est justement celle des hauts plateaux qui a été sans cesse bouleversée à travers l'histoire par des tremblements de terre. Si la majorité de la population y est concentrée, c'est que le sol, très riche, en fait la région la plus fertile du pays.

Guerre ou invasion étrangère. — Une invasion entraîne bien sûr une occupation, si minime soit-elle. Mais généralement il se déclenche, par la suite, une véritable renaissance de la civilisation asservie, comme ce fut le cas, notamment au Yucatán, après l'arrivée des tribus toltèques. De plus, en ce qui concerne le Petén et le Chiapas, on n'a encore relevé aucune trace archéologique d'une occupation étrangère.

Changement climatique. — La dendrologie, l'étude des cercles de croissance au cœur des arbres, nous apprend qu'à cette époque, il n'y aurait eu aucun changement important dans le climat de ces régions tropicales.

De l'avis de plusieurs spécialistes, deux facteurs déterminants auraient provoqué leur disparition. L'économie des peuples mayas reposait essentiellement sur la culture du maïs. D'après Alberto Ruz Lhuillier, cette céréale représentait au moins soixante-quinze pour cent de leur alimentation²³. Or, les Mayas pratiquaient la culture dite « des essarts » ou défrichement par brûlage : chaque année, ils abat-

23. Alberto Ruz Lhuillier, *La Civilisation des anciens Mayas*, Mexico, Institut national d'anthropologie et d'histoire, 1970, p. 57.

taient des arbres et les brûlaient pour amender le sol avant de semer le grain de maïs si précieux.

Cependant, l'utilisation répétée de cette technique appauvrit peu à peu le sol et, par conséquent, le rendement agricole diminue sensiblement d'une année à l'autre. Un effondrement de la production agricole aurait résulté de la diminution de la superficie cultivable, conjuguée à l'augmentation de la population.

Cet effondrement aurait coïncidé avec une révolte paysanne contre la théocratie, d'après l'archéologue Eric Thompson. « Avec le temps, écrit-il, le fossé entre l'aristocratie et la paysannerie ne cessait de s'élargir²⁴. » La construction toujours croissante des centres cérémoniels, la complexité des rituels et l'augmentation du nombre des guerriers et des prêtres rendaient de plus en plus difficile la pratique de l'agriculture et ainsi nuisaient à la tâche la plus importante, celle de subvenir aux besoins primaires de la population. Cette oppression devint insupportable ; les exigences toujours grandissantes de l'élite poussèrent les paysans à la révolte. Ils se rebellèrent et tuèrent de leurs propres mains la plupart des grands prêtres mayas avant d'abandonner à jamais leurs centres religieux.

En l'espace de deux cents ans, du VIII^e au X^e siècle apr. J.-C., ce bouleversement interne se répandit à la grandeur du territoire maya. À l'arrivée des Espagnols, sept cents ans plus tard, il ne restait plus que le pâle reflet de la culture la plus brillante qu'ait connue le Nouveau Monde.

24. Cité dans « The Maya, Children of Time », Howard La Fay, *National Geographic*, vol. 148, n° 6, décembre 1975, p. 729.

Cette hypothèse fort valable est peut-être celle qui s'approche le plus de la vérité. Comme toutes les autres cependant, elle n'a pu être vérifiée, ce qui amène l'historien Michael Coe à tirer la conclusion suivante : « En ce qui concerne la disparition de la civilisation classique maya, notre seule certitude est qu'elle s'est effectivement produite. Tout le reste n'est que pure conjecture²⁵. »

En vérité, cette disparition des Mayas de l'époque classique n'est qu'un des nombreux problèmes auxquels les archéologues se butent encore aujourd'hui. L'écrivain guatémaltèque Miguel Angel Asturias, prix Nobel de littérature en 1967, écrit justement : « Nul n'est jamais retourné du monde vert où, parmi daims et paons bleus, se dressaient des villes de cérémonie, des villes cosmiques et gelées, défi de peuples bâtisseurs, d'hommes appartenant à d'autres horizons, d'hommes qui vivent comme si les siècles n'avaient pas passé ; race qui comptait ses jours comme des diamants et qui avait foi en ses dieux, ses rites de fumée et de rêves, ses pierres de calendrier, dans la musique et la sagesse des mots, dans tout ce que cinq siècles de dévastation, d'exploitation et d'oubli ne sont pas parvenus à anéantir complètement. Que reste-t-il de ces cultures, de leur système de temps, de leurs divinités, de leur musique, de leurs chansons et de leurs danses, de leur façon de labourer la terre²⁶ ? »

Cette interrogation du grand poète Asturias fut pour moi comme une invitation à mieux comprendre les Mayas. C'est pourquoi j'ai cherché à analyser leur mode de vie actuel, tout en le comparant à celui de

25. Cité dans « La cité perdue des anciens Mayas », David Reed, *Sélection du Reader's Digest*, avril 1976, p. 88.

26. Miguel Angel Asturias, *Hommes de maïs*, Paris, Albin Michel, 1974.

leurs ancêtres. De 1971 à 1976, je me suis rendu à trois reprises sur les hauts plateaux du Guatemala. Dans ce pays d'Amérique Centrale, fortement marqué par la culture maya, près de soixante pour cent de la population appartient à la race maya, constituant ainsi le plus fort pourcentage d'Indiens purs de toute l'Amérique.

DEUXIÈME PARTIE

VOYAGE
CHEZ LES MAYAS

UN MONDE

SI DIFFÉRENT DU NÔTRE

Lors de mon premier séjour au Guatemala, je me suis installé dans la région du Chuquila, près du village de Chichicastenango. Ce nom, à la fois étrange et mystérieux, évoque pour moi l'un des plus beaux souvenirs de ma vie. La région du Chuquila est bien différente de celle du Petén. Une végétation subtropicale luxuriante remplace ici la jungle impénétrable. Chichicastenango se trouve au cœur des hautes terres du Guatemala. On y compte une trentaine de volcans dont le Tajumulco, le plus élevé, avec ses quatre mille mètres d'altitude. Recouvert d'une lave fertile, le sol de cette région est très riche. L'excellent café guatémaltèque y est cultivé en abondance sous des bananiers ou des orchidées en fleur. La majorité de la population du Guatemala est d'ailleurs concentrée sur ces hautes terres qui atteignent une altitude moyenne de 2 500 à 2 800 mètres.

Je me suis intéressé tout particulièrement à cette région parce que les Mayas qui y vivent ont vérita-

blement conservé leur authenticité. Avant mon départ pour l'Amérique Centrale, on m'avait affirmé que les habitants de Chichicastenango avaient maintenu intactes leurs coutumes et leurs traditions. J'ai donc choisi, tout spécialement comme centre d'intérêt, ce petit village des hautes terres du Guatemala, car en plus d'être la tour de garde des traditions et de l'identité maya, Chichicastenango est le centre religieux le plus important du pays. « Nulle part ailleurs, m'avait-on dit, l'Indien ne s'acquitte avec autant de foi et de conviction de ses devoirs religieux. »

Après plusieurs mois de préparation, ayant traversé les États-Unis, de l'est à l'ouest, et le Mexique, du nord au sud, je réalise enfin le rêve de ma vie. Je me retrouve à Chichicastenango, au cœur de cette Amérique des Mayas, à plus de 2 000 mètres d'altitude. Ma première impression en fut une d'émerveillement total, mais je ressentis aussi un profond dépaysement. À plus de 5 000 kilomètres de chez moi, je me sentais seul. Comment créer un lien, comment entrer véritablement en communication avec des hommes aussi différents, que ce soit au niveau de la langue, de la pensée ou du rythme de vie ? Le peuple maya, nous l'avons souligné précédemment, compte en millénaires le temps qui le sépare de ses origines. La conquête espagnole et, aujourd'hui, celle de notre monde du XX^e siècle ont modifié superficiellement son visage. Derrière ce nouvel aspect aux traits artificiels, je sentais qu'il s'en cachait un autre, plus difficile à saisir peut-être, mais combien plus passionnant ! Pour le découvrir, il me fallait vivre avec eux, participer à leur vie quotidienne. Et c'est ce que je fis pendant près d'un an et demi, ce qui me permit d'étudier tout particulièrement les tribus mayas-quichés de la région du Chuquila.

Chichicastenango compte environ 3 000 habitants. Situé à cent quarante-cinq kilomètres de la capitale, au pied du mont Pocohil, ce petit village indien jouit d'un décor féérique. La plupart des maisons de Chichicastenango sont blanchies à la chaux. Quelques-unes sont peintes de couleurs vives : rose kitsch, turquoise ou bleu clair. De petites rues aux pavés inégaux convergent vers la place où se dressent l'église de Saint-Thomas et l'église du Calvaire. Habituellement, les rues et la place centrale sont presque désertes, mais le jeudi et le dimanche, jours de marché, Chichicastenango s'anime.

C'est d'ailleurs au marché que j'ai eu la chance de rencontrer Rigo, un vendeur fort sympathique. Dans un espagnol hésitant, je lui expliquai, un jour, que j'étais à la recherche d'une famille qui accepterait de m'héberger durant quelques semaines. Ne comprenant pas mon insistance à vouloir habiter chez une famille indigène, il me répétait sans cesse que je serais beaucoup mieux logé à l'hôtel. Finalement, après que j'eus expliqué les motifs de ma présence parmi eux et, aussi, après que j'eus proposé de payer une pension, il me donna rendez-vous à la fermeture du marché, m'affirmant qu'il connaissait une famille qui accepterait peut-être de me loger.

J'appris, par la suite, qu'il s'agissait de sa propre famille. Rigo avait préféré consulter ses parents et ses amis avant d'acquiescer à ma demande. S'ils acceptaient ma présence, c'était surtout, je le savais, parce que j'avais offert de payer une pension. Elle augmenterait leur revenu de façon non négligeable. Heureux d'avoir établi un premier contact, je m'installai chez eux deux jours plus tard, caressant l'espoir de dépasser ce type de relation.

Au début, l'adaptation fut difficile, pour eux comme pour moi. Dès notre première rencontre, je m'aperçus que Miguel, le père de Rigo, était d'un tempérament très renfermé. Pour lui, j'étais l'intrus, l'homme qui ne fait que passer. Je sentais une certaine réticence. Il avait accepté ma présence, mais ne faisait aucun effort pour faciliter mon séjour parmi eux. De plus, la barrière de la langue rendait la communication difficile. Seuls Rigo et son père parlaient espagnol ; les autres membres de la famille parlaient quiché, langue que je ne connaissais pas. C'est donc dire que les échanges étaient plutôt limités.

Cependant, si la langue et la méfiance nous séparaient, il y avait aussi un écart de cinq cents ans, peut-être même de 2 000 ans. Depuis la conquête espagnole, le mode de vie n'a pas tellement évolué chez les Mayas-Quichés, réputés pour être très conservateurs de nature. Au cours des siècles, ils ont conservé les mêmes standards sociaux, religieux et civils que leurs ancêtres. Ils se livrent encore aujourd'hui aux mêmes industries : la céramique, la vannerie, le tissage, le tressage de la corde. L'influence espagnole et maintenant celle de la technologie moderne ont peut-être modifié la vie dans les grands centres comme Guatemala, la capitale du pays, mais ici, dans le Chuquila, on continue de prier, de parler, de se vêtir, de se nourrir comme autrefois.

Miguel est un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux noirs et à la peau cuivrée. Il représente exactement le portrait type de l'homme maya, tel qu'on se l'imagine : petit, trapu, doté d'une robuste musculature. Miguel porte le costume traditionnel du village qui lui donne une allure de corsaire : pantalon de lainage noir serré aux genoux et poncho jusqu'aux reins, de même couleur, brodé de motifs rouge orangé.

Il est coiffé d'un *tzutes* très coloré duquel pendent quatre glands de fil de soie. Le *tzutes* est fait d'une pièce de coton carrée que l'on enroule autour de la tête.

Maria, la femme de Miguel, a de longs cheveux noirs ; avec ses pommettes saillantes et ses yeux légèrement bridés, elle est très jolie. Elle est vêtue d'une large jupe bleu foncé et d'un corsage écarlate, appelé *huipil*. Maria a beaucoup d'influence et d'autorité au sein de la famille et elle participe à toutes les décisions concernant leur vie commune. D'ailleurs, si Miguel a accepté que je demeure avec eux pendant quelque temps, je pense que c'est à elle que je le dois.

Rigo, le fils aîné, est marié depuis peu avec Theresa. Ils vivent encore chez Miguel, en attendant de pouvoir construire leur propre maison. Sa jeune épouse appartient à la tribu des Cakchiqueles et sa famille est originaire de Solola. Il est rare qu'une jeune fille et un jeune homme de deux tribus différentes se marient, car malgré les échanges commerciaux, chacun vit dans son propre village et ne se mêle pas aux autres. Ce jeune couple a osé briser la tradition. Marchand de textiles, Rigo a la chance de voyager. Il se rend dans d'autres villages et localités de la région pour vendre ses tissus. C'est ainsi qu'il a fait la connaissance de Theresa, au marché de Solola, village situé près du magnifique lac Atitlán.

Helena, la deuxième de la famille, a dix-sept ans. Elle va se marier dans trois semaines. Je ne l'ai pas encore rencontrée, car elle vit en ce moment chez ses beaux-parents. Selon la coutume, la jeune fille doit habiter quelque temps dans la famille de son futur époux, afin qu'on puisse juger de ses qualités de maîtresse de maison. Les deux derniers enfants sont

Julio, six ans, et Magdalena, une jolie petite fille de quatre ans. La mère de Miguel, Soledad, habite aussi avec eux.

Si l'on en juge d'après les premiers récits espagnols, la vie des Mayas d'aujourd'hui ne diffère pas beaucoup de celle des Mayas d'hier sur les hautes terres du Guatemala. Dès mon arrivée, je pus constater cette pérennité de la façon de vivre des anciens Mayas. Presque toute la population du Guatemala se livre à l'agriculture ; cependant, chaque Indien exerce en plus un second métier. Nombreux sont les potiers, les tisserands, les marchands, les bûcherons et les charpentiers. Ces métiers variés exigent un apprentissage habituellement transmis de père en fils. L'agriculture constitue donc l'activité principale de Miguel et la coupe du bois, sa seconde occupation.

À première vue, Miguel est un homme très indépendant. Tout ce qu'il possède lui provient de la terre. Il n'a besoin que de quelques outils venant de l'extérieur : une hache, une machette, un couteau... Miguel ne s'est pas encore créé de besoins, il consomme ce qu'il produit lui-même.

Chaque famille indigène de la région des hauts plateaux possède habituellement son propre lopin de terre. C'est d'ailleurs le seul endroit au Guatemala où la terre fertile appartient au peuple. Ailleurs, comme dans tous les pays d'Amérique latine, les meilleures terres appartiennent à l'État ou à de riches propriétaires. Cependant, ce morcellement en petites parcelles familiales ne permet que la culture du maïs et des haricots noirs. Dans bien des cas, c'est à peine suffisant pour nourrir la famille. Certains réussissent à cultiver des légumes, mais ils les destinent aux populations urbaines afin d'accroître le revenu fami-

lial. Le travail est dur pour ces paysans : la culture en montagne n'est pas facile sur les flancs abrupts des volcans. Heureusement, la cendre volcanique constitue un véritable engrais naturel et rend le sol très fertile.

Miguel possède donc son propre lopin de terre. Il cultive du maïs et des haricots sur presque la totalité de son sol, réservant le reste à la culture de denrées telles que les pommes de terre, les oignons, les piments, les tomates, l'ail, les arachides et à celle des fleurs. Il a aussi la chance de posséder trois cochons, des poules et des dindons.

Sa maison comprend trois pièces. L'une d'elles sert à la cuisine et aux réunions familiales, tandis que les deux autres sont des chambres, ce qui est très rare au Guatemala, car plus de quatre-vingts pour cent des maisons ne possèdent qu'une seule chambre. Au total, huit personnes vivent dans cette maison où il n'y a ni eau courante (environ soixante-dix pour cent des maisons guatémaltèques en sont dépourvues), ni électricité. L'intérieur de la maison est très simple et me paraît vide. Il n'y a aucun ameublement à l'exception d'un grand coffre de bois et d'une petite étagère. On couche à même le sol sur une natte de feuilles de maïs entrelacées que l'on appelle *petate*. Le toit est recouvert de tuiles et les murs sont faits de briques de terre argileuse. La terre est comprimée sur place et on y ajoute des brindilles de pin pour solidifier le tout. Chaque famille construit elle-même sa propre maison. Rigo a d'ailleurs commencé la sienne.

La maison de l'Indien des basses terres du Guatemala et du Yucatán rappelle exactement celles que l'on voit sculptées sur la façade des temples d'Uxmal. Elle est fabriquée de troncs de maïs et

recouverte d'un toit de feuilles de maïs ou de palmes. Si la maison de Miguel en diffère, c'est que l'altitude des hautes terres rafraîchit le climat, occasionnant souvent des nuits froides.

Les Mayas sont réputés pour être un des peuples les plus hygiéniques du monde. On les compare souvent aux Asiatiques. On prétend que les Mayas prennent un bain matin et soir comme le font les Japonais. Chaque famille maya des hautes terres du Guatemala possède un *temaxcal*, le bain de vapeur indien. La famille de Rigo n'échappe pas à la règle et possède le sien, à l'arrière de la maison.

Le *temaxcal* est chauffé au bois. Lorsque Rigo prend un bain de vapeur, il disperse dans la petite pièce deux ou trois seaux d'eau qui ne tardera pas à s'évaporer sous l'action de la chaleur. Après s'être aspergé d'eau, il se fouette légèrement le corps avec la *chilca* ou avec des branches de saule, tout comme le font les Finlandais pour activer la circulation et préparer une nouvelle sudation. La *chilca* est une herbe très fine qui pousse à l'état sauvage et que l'on récolte pour le *temaxcal*.

On dit que le sauna est originaire de Finlande, mais je pense que les Mayas avaient inventé cet ingénieux système d'ablution longtemps avant les Finlandais. Lors de fouilles archéologiques, à Tikal entre autres, on a mis au jour de tels bains de vapeur. Bien que le climat des hautes terres soit très sain, le *temaxcal* offre un excellent moyen d'hygiène et de prévention contre certaines maladies. Le bain de vapeur est aussi utilisé lors de la naissance. Après l'accouchement, la mère et l'enfant y sont baignés régulièrement.

Je constatai donc avec étonnement que les membres de la famille utilisaient le *temaxcal* presque tous les jours, bien que la maison fût dépourvue d'eau courante. On raconte que, dans l'antiquité, une bonne épouse devait préparer un bain de vapeur quotidien pour son mari, sans quoi ce dernier pouvait demander le divorce.

Comme tous les peuples respectueux de leurs traditions, les Mayas ont un sens très développé de la famille. Leur structure sociale repose sur une morale familiale très stricte. La fonction essentielle de la femme maya est de procréer. Les enfants sont d'ailleurs innombrables et la mère leur apporte beaucoup d'attention. Aucune femme ne songerait à laisser ses enfants seuls à la maison ou même dans une garderie s'il en existait. Ils accompagnent leur mère en tous lieux, juchés sur son dos et enveloppés dans son *rebozo*, non pas résignés à cette existence encore viscérale, mais sages, sans un cri. Les Mayas ont souvent les jambes cagneuses pour avoir été portés au cours de leur enfance sur le dos ou les hanches de leur mère. Les enfants vivent nus jusqu'à l'âge de six ans et ne sont sevrés qu'à l'âge de deux ou trois ans.

Aujourd'hui, l'éducation est obligatoire au Guatemala jusqu'à l'âge de quatorze ans. Toutefois, beaucoup de parents de familles indiennes ne se conforment pas à cette décision gouvernementale assez récente, à cause du manque d'école ou encore par tradition. En 1971, le taux d'analphabétisme dans les régions rurales du pays atteignait soixante-dix-huit pour cent de la population âgée de plus de sept ans.

De toute évidence, le paysan guatémaltèque compte sur ses fils pour l'aider dans son travail

puisque le labeur des champs requiert beaucoup de main-d'œuvre. De plus, c'est lui qui leur apprendra un métier. Quant aux jeunes filles, elles sont indispensables pour aider leur mère dans ses tâches quotidiennes.

La langue maya ne s'apparente à aucun autre idiome du Mexique et de l'Amérique Centrale. Le peuple maya se répartit en cinq groupes linguistiques : le groupe maya proprement dit, le chol, le tzeltal, le quiché et le mame. Je me suis penché sur le groupe des Quichés qui nous ont laissé des annales assez volumineuses, comparativement aux autres groupes. La langue quiché est toujours très vivante et ne semble pas menacée d'extinction, bien qu'elle ait subi une certaine influence de la langue espagnole ; certains spécialistes prétendent même qu'elle n'est pas près de s'éteindre. Le quiché se divise à son tour en plusieurs sous-groupes linguistiques dont les principaux sont le cakchiquel (parlé par 350 000 individus), le tzutuhil (10 000), le cekchis (250 000) et le quiché proprement dit (plus de 400 000). C'est le groupe maya le plus important. Cette langue est celle qui est la plus parlée dans la région des hautes terres du Guatemala. Bien que la langue officielle du pays soit l'espagnol, les Mayas parlent encore vingt-trois langues différentes, toutes d'origine amérindienne. À cela, s'ajoutent les nombreux dialectes locaux ou régionaux qui en découlent.

Les Mayas, en tous points, sont très différents des autres groupes ethniques qui ont peuplé l'Amérique précolombienne. On les classe parmi les individus les plus brachycéphales du monde : ils ont un crâne presque aussi large que long. De plus, la fréquence de leurs pulsations cardiaques est de cinquante-deux à la minute, et non de soixante-douze comme la nôtre. La

cause de ce phénomène demeure encore inexplicquée, l'altitude n'étant pas un facteur à considérer, car les Mayas du Yucatán qui vivent à basse altitude ont un rythme cardiaque identique à celui des Mayas des hauts plateaux. On ne peut s'empêcher de penser alors que les Mayas n'ont peut-être pas les mêmes origines que les autres peuples précolombiens.

LE MARCHÉ, UNE FÉERIE DE COULEURS

La communauté maya regroupe des villages repliés sur eux-mêmes, réduisant au minimum leurs contacts avec l'extérieur. C'est une structure sociale héritée de la tradition. Les villages n'ont entre eux que des relations primaires, chacun s'étant développé indépendamment des autres. Les coutumes, les croyances, l'artisanat et même la langue parfois diffèrent d'un village à l'autre. Le seul lien qui existe entre eux, c'est le marché.

Les Mayas n'ont jamais utilisé de bêtes de somme. Ils ignorent le mulet et le chariot, et sont eux-mêmes les deux à la fois. Ils vont, depuis le commencement des temps, par des sentiers sinueux, courbés sous d'énormes charges. Chaque dimanche, Miguel part à l'aube pour Chichicastenango avec sa charge de bois. Il peut marcher pendant des kilomètres, écrasé sous son fardeau, impassible. Son bois et son travail lui rapporteront de cinquante à soixante-

quinze sous. C'est très peu, mais pour Miguel ce montant représente une source importante de revenu.

De tous les villages voisins, les habitants affluent vers Chichicastenango. Les marchands de Solola, Totonicapán, San Cristobal, Quiché, Santa Maria Chiquimula, Nebaj, Sacapulas, s'y sont tous donné rendez-vous. Ils descendent des montagnes à vive allure, pressés d'arriver au marché afin d'y obtenir les meilleures places. Du haut du mont Pocohil, je les vois, minuscules formes colorées, trotinant, soufflant, zigzaguant dans les sentiers de terre rouge qui mènent à Chichicastenango.

Les habitants de la région se réunissaient autrefois sur la place du marché pour le *tiangi*, c'est-à-dire l'échange direct d'un produit contre un autre. Le *tiangi* est aujourd'hui pratiquement disparu et tous les villageois se servent maintenant de monnaie. La disparition du troc dans les villages indiens du Guatemala a été causée en grande partie, je crois, par l'imposition d'une taxe aux entrées des marchés, obligeant chaque paysan à posséder sur lui une certaine somme d'argent. Une taxe très légère certes, mais qui a totalement modifié en peu de temps le procédé d'échange des marchands indiens.

Le marché revêt une importance essentielle pour cette petite communauté maya. Les Indiens s'y rendent autant par besoin de communion sociale que pour vendre leurs produits et en acheter. Le marché est avant tout un lieu de rencontre où l'on peut discuter des problèmes concernant toute la communauté, par exemple l'agriculture. De plus, c'est ici que l'on accomplit ses rituels religieux en se rendant à l'intérieur de l'église de Saint-Thomas.

Le marché de Chichicastenango, le plus important de la région, se tient en plein air sur la place centrale, devant l'église dominicaine de Saint-Thomas. Vers dix heures, des milliers de villageois s'affairent autour des étals. Aujourd'hui, il y a foule comme c'est le cas tous les dimanches et j'observe attentivement cette masse de couleurs grouillante, occupée à ses transactions. Miguel discute avec des hommes sur la place rectangulaire en terre battue, devant l'église du Calvaire. Maria et Soledad en profitent pour faire leurs achats de la semaine. Quant à moi, je me promène dans les dédales du marché. On peut y acheter de tout, des contenants de plastique aux poteries précolombiennes, des souliers européens de similicuir lustré aux sandales traditionnelles.

Sous ce méli-mélo apparent, règne une extraordinaire organisation. Comme dans nos supermarchés, tout est ordonné, chaque produit occupe une place déterminée à l'avance. Les vendeurs d'arachides et de fruits exotiques s'installent devant l'église de Saint-Thomas, les marchands de poteries, de meubles et de bois, devant l'église du Calvaire. La foire aux animaux se trouve à l'entrée du marché, tandis que le centre est réservé aux textiles, aux articles ménagers et aux légumes.

Il y aussi l'avenue des photographes où l'Indien venu de son lointain village peut se faire photographe avec sa famille, devant un décor de carton-pâte représentant la cathédrale de Guatemala ou celle de Mexico. La famille prend alors un air solennel, tous se tenant bien droits, fixant l'œil de la vieille caméra des années 20. Comme certains croient encore que leur âme peut être enlevée par une photographie, on peut imaginer la réticence qu'ils éprouvent et la crainte

qu'ils doivent surmonter pour accepter d'être photographiés. En regardant la photo, leur réaction première est toujours la même : un grand étonnement, suivi d'un éclat de rire. Ensuite, ils s'empressent de quitter les lieux, se demandant s'ils ont eu raison de braver l'inconnu. Ils garderont cette précieuse photo cachée dans leur coffret intime, ne la montrant qu'en de rares occasions. Cela restera pour eux le souvenir d'un dimanche excitant, au marché de Chichicastenango.

Les fruits s'amoncellent en pyramide sur le sol et les comptoirs de légumes, abondants et très colorés, offrent une variété incroyable d'espèces qui sont pour la plupart originaires d'Amérique. On y retrouve, entre autres, pommes de terre, tomates, piments, poivrons, maïs, courges, potirons... Les hautes terres du Guatemala sont réputées pour être un jardin perpétuel, puisque l'action fertilisante des cendres volcaniques permet d'y cultiver légumes et fruits en abondance tout au long de l'année.

L'avenue principale du marché est bordée d'étales de tissus multicolores, de couvertures de laine, de lingerie finement brodée, de nappes magnifiques, de ceintures bariolées... C'est une féerie de couleurs qui s'offre à la vue. Au bout de l'avenue, sous la tente d'un marchand, j'aperçois Maria et Soledad. Je m'approche, mais ne voulant pas interrompre leurs transactions, je reste légèrement à l'écart. L'Indien qui côtoie un Blanc étant considéré comme plus fortuné, ma venue serait sûrement importune et pourrait faire grimper les prix.

Les négociations ont commencé depuis un bon moment ; l'enjeu, un grand châle de couleur pourpre. Les deux femmes, le visage flegmatique, feignent de

ne pas être intéressées. Elles changent de boutique à trois ou quatre reprises et finalement reviennent à la première. Ce manège dure une bonne demi-heure, les deux parties s'étudiant mutuellement. Parfois, on peut négocier ainsi durant toute une journée. Soudainement, le visage de Maria s'éclaire d'un large sourire. Le marchand a certainement baissé son prix, l'affaire est conclue.

Je vais à leur rencontre. Maria s'empresse de me montrer avec fierté sa dernière acquisition qu'elle portera pour le mariage d'Helena. Outre ce magnifique châle, elles rapportent des légumes, des œufs, et une brassée d'iris qui servira d'odorant. Les Indiens obtiennent cette poudre de senteur à partir du rhizome de la fleur. Maria et Soledad ont aussi une poignée de grains de maïs et un peu de chaux éteinte pour amollir le maïs séché. Nous partons ensemble vers l'église de Saint-Thomas où Miguel nous attend. En cours de route, elles achètent de l'encens de copal, des chandelles et des roses qui serviront à leurs rituels religieux de la journée.

Nous retrouvons Miguel, assis sur les marches, devant l'église de Saint-Thomas. Il tient une cassolette d'encens. C'est une simple boîte de conserve percée de toutes parts qu'il peut balancer à l'aide d'une corde. Après avoir discuté des achats de la matinée, Miguel m'invite à les accompagner dans leurs rituels. Sa proposition me surprend, car normalement les étrangers ne sont pas tolérés sur les marches de l'église et encore moins à l'intérieur. Le visiteur ne peut profaner ce lieu sacré où reposent les esprits des ancêtres. À l'occasion, on peut y jeter un coup d'œil par une petite porte latérale, mais il est strictement interdit d'y pénétrer. Celui qui s'y risquerait pour

prendre une photo pourrait encourir la colère des Indiens.

Sur le parvis de l'église qui domine le marché, des femmes et des hommes brûlent de l'encens de copal. Des feux de pommes de pin et de charbon de bois montent dans une lente ascension jusqu'au portail du temple. Tout en agitant leurs cassolettes, les pèlerins gravissent lentement les marches de l'église. Le murmure de leurs prières couvre la rumeur du marché. Le décor, l'ambiance, les rites, tout semble mystérieux.

Sur les premières marches de l'escalier s'élève un autel de pierre brute d'où s'échappent des nuages de fumée noire : c'est le *quemador*. Miguel agite l'encens de copal et marmonne des prières, tandis que sa famille s'agenouille près de lui. Il est convaincu que la fumée aromatique va transporter ses demandes vers les esprits flottants de ses ancêtres, qui intercéderont pour lui auprès des divinités. Il supplie Santiago (Saint Jacques) de calmer les vents afin que la fumée qui enveloppe ses prières puisse s'élever lentement vers le ciel. Si le vent parvenait à dissiper la fumée, ses prières, croit-il, risqueraient de se perdre dans le néant.

Ils gravissent les marches de l'église, puis s'agenouillent au pied de la porte d'entrée. Même si, selon la tradition maya, seuls les hommes peuvent parler aux dieux, Soledad essaie elle aussi de réciter les prières qu'on ne lui a jamais enseignées. Maintenant que son mari l'a quittée pour un autre monde, elle doit prier pour sa famille et pour le repos de son mari. Pendant tout ce temps, Miguel la regarde d'un air sceptique, se demandant si les prières d'une femme

peuvent plaire aux divinités. Agenouillée, les yeux fermés, Soledad agite son encensoir en psalmodiant.

L'encens de copal a toujours été important dans la vie religieuse des Mayas. On dit que les Indiens de Chichicastenango dépensent environ quatre-vingts pour cent de leur revenu à l'achat de cet encens qu'ils appellent *joc-pom* ; chaque année, il s'en vend des tonnes au marché. Même si l'arbre qui fournit le copal pousse sur les hauts plateaux, la majeure partie de cet encens provient de la jungle. Le copal est transporté par camion ou à dos d'homme depuis les lointaines basses terres du Petén. On obtient le copal en pratiquant une incision dans l'écorce de l'arbre, ce qui permet de recueillir la résine.

Comme c'est la période des semences, Miguel demande aux dieux de lui accorder une récolte abondante. Avant de pénétrer dans l'église, Miguel regarde vers l'est, car, pour les Mayas, le lever du soleil symbolise la naissance.

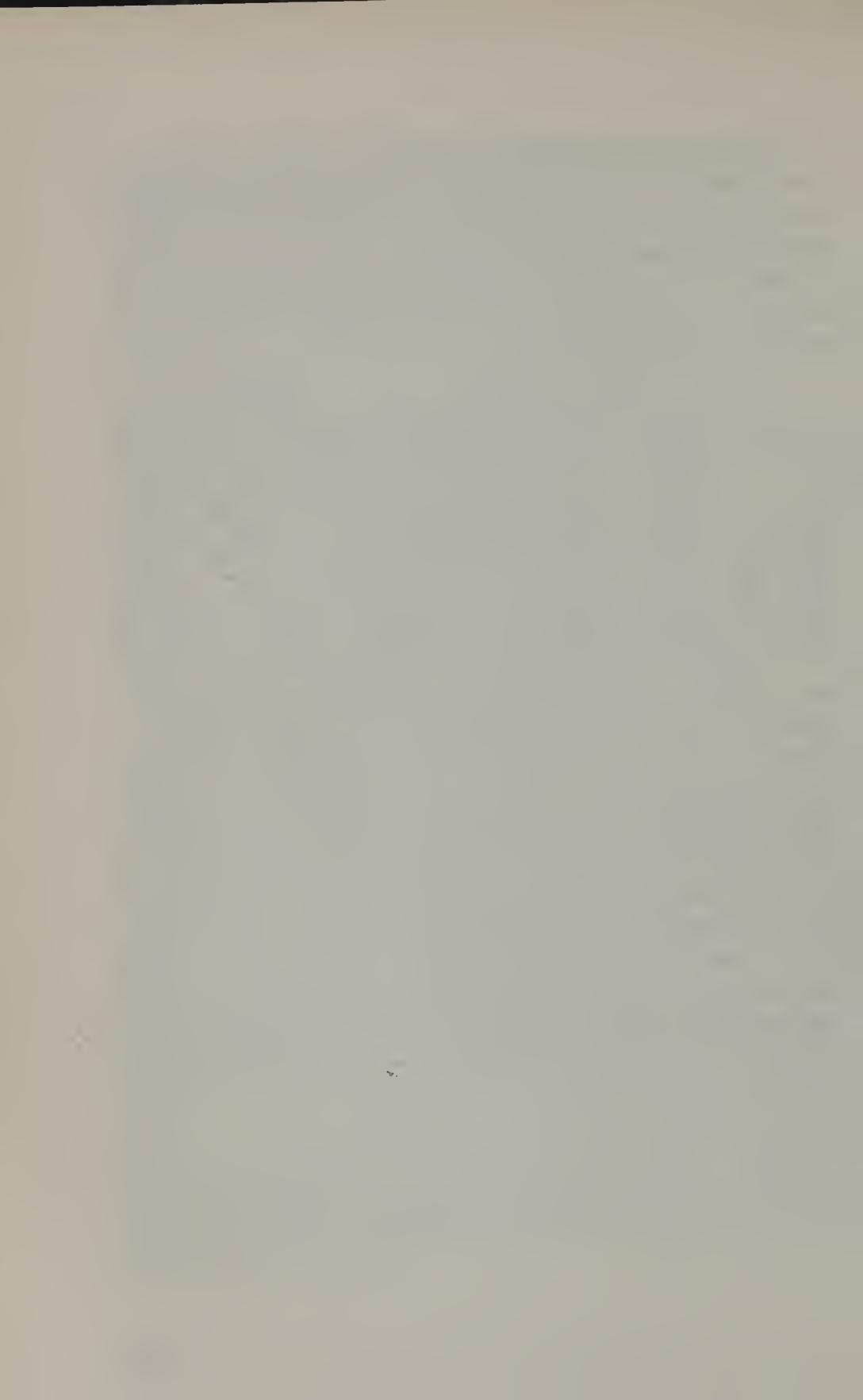
La famille se dirige maintenant à l'intérieur de l'église pour continuer ses dévotions. L'intérieur est typiquement indien, sobre et sans artifice. On n'y retrouve pas l'exubérance du style baroque des églises de la ville. Il y a si peu d'ornements qu'à première vue l'église paraît immense. Cependant, on y retrouve plusieurs autels dédiés à des saints. Il y a l'autel des mariages, celui des naissances, des récoltes ou des semences. Même si les Mayas ont embrassé la religion catholique, ils ont néanmoins conservé les croyances de leurs ancêtres. Leur religion est en fait un amalgame de catholicisme et de paganisme. Ainsi Santiago est le dieu du Vent, saint Thomas, le dieu de la Pluie... Chaque saint ou chaque divinité remplit un rôle particulier.

Des centaines de cierges posés à même le sol, au milieu d'un odorant tapis d'aiguilles de pin, illuminent l'église. Les poutres et le plafond sont complètement noircis par la suie de chandelles des générations passées. Des hommes et des femmes agenouillés répandent en offrande, sur les dalles de pierre, des pétales de rose, des grains de maïs, des haricots noirs et des aiguilles de pin. Une cinquantaine d'Indiens, agenouillés ou debout, prient dans un quiché à peine audible. Malgré tout, je parviens à comprendre : « *Señor Jesucristo* », « *Tata Dios* », « *Maria Santísima* ». Les prières qu'ils font à leurs ancêtres et à leurs dieux ne sont pas toujours aussi silencieuses ni aussi orthodoxes. Parfois, un Indien adresse des reproches aux dieux, à voix haute, parce qu'un mouton est mort malgré ses prières et ses offrandes ou parce qu'un ennemi détesté est encore en bonne santé.

Maria et Soledad dénouent leur *pizbal-cotzij* qui contient le nécessaire pour le rituel. Miguel prend quelques chandelles, les allume et fait offrande de pétales de rose à ses ancêtres, car il doit se souvenir de ceux qui ne sont plus de ce monde et les honorer. Jadis, son père lui avait dit que l'esprit de ses ancêtres est toujours présent à l'intérieur de l'église. Ensuite, Miguel parsème la nef de pétales de rose pour amadouer les dieux, ceux de ses ancêtres mayas et ceux que les Espagnols ont apportés. Pour Miguel, les dieux sont des êtres supérieurs, qui voient et entendent tout. Leur odorat est sûrement très développé. Il croit donc que les dieux seront mieux disposés à son égard s'il accompagne ses prières de fleurs. Chaque couleur possède une signification particulière : le blanc pour les vivants, l'orangé pour les morts et le vert pour la vie éternelle.

Suivi des deux femmes, Miguel dépose entre les deux rangées de chandelles, par-dessus les pétales de rose, sa contribution monétaire à l'église. Cet argent est destiné au *padre* qui offrira une prière pour les morts, un *requiescat in pace*. Les deux femmes et Miguel se lèvent, mais avant de partir, ils doivent saluer tous les saints.

L'église de Saint-Thomas est aujourd'hui un centre religieux très fréquenté par les Indiens des hautes terres et, pour bien comprendre son importance, il faut connaître l'historique de Chichicaste-nango. Ce petit village fut fondé vers 1540 par des réfugiés de la capitale Uxatlán qui venait d'être détruite par les Espagnols. C'étaient des survivants de la noblesse quiché qui s'étaient cachés dans les montagnes. Les Espagnols vinrent alors construire une église à cet endroit qu'ils délaissèrent par la suite. Les Mayas-Quichés s'emparèrent de l'église pour en faire leur centre cérémoniel. Le clergé peu nombreux leur abandonna l'église pendant plusieurs années jusqu'à ce qu'un prêtre espagnol s'y installe. Celui-ci, plus conciliant que ses confrères, permit aux indigènes de continuer à prier à leur façon à l'église de Saint-Thomas. C'est ainsi qu'à l'époque de l'Inquisition, Chichicaste-nango devint le seul endroit où les Mayas-Quichés pouvaient perpétuer en toute liberté les rituels de leurs ancêtres. Il en est résulté, avec les années, un amalgame étrange de rites catholiques et païens.



RELIGION ACTUELLE

En gravissant la montagne Démocratia, avec Miguel, je regarde s'éloigner le petit village de Chichicastenango. Au sommet, nous nous trouvons en présence d'une enceinte de pierre volcanique, au centre de laquelle j'aperçois un masque noir et barbu, posé au ras du sol, curieusement accompagné d'une croix de même matière. Un vieillard tourne en rond, agitant un encensoir de copal et murmurant des incantations en langue quiché. C'est Imux, un des sorciers du village. Derrière lui, à travers une nuée d'encens de copal je vois les débris d'un sacrifice, un tas de plumes de volaille. Plusieurs fidèles pieusement agenouillés suivent le déroulement de la cérémonie.

Chaque semaine, la famille de Miguel vient rendre hommage à ses ancêtres et à la divinité de la montagne Démocratia, le dieu Turka, plus communément appelé Pascual Abaj. Aujourd'hui, c'est le jour *kiéj*, le dix-septième jour du calendrier sacré. Et puisque cette journée, d'après le *tzolkin*, est la

meilleure pour l'offrande de conifères, les villageois offrent des plantes vertes au dieu Turka pour le bonheur éternel de leurs ancêtres. Ils lui offrent aussi du *joc-pom* (l'encens de copal), de l'*aguardiente* (un alcool à base de canne à sucre) et des chandelles. Tous ces rituels sont dictés à l'avance par le calendrier sacré. De plus, toujours d'après le *tzolkin*, les sorciers doivent faire l'offrande de volaille pour obtenir de bonnes récoltes.

Le calendrier sacré, on le constate, est encore très populaire chez les Mayas-Quichés de la région de Chichicastenango. Toute la société en dépend, mais sa signification n'est connue que des sorciers. Eux seuls connaissent l'art d'interpréter les événements de la vie, les affaires domestiques, les problèmes agricoles, les actes religieux, la naissance et la mort. Les sorciers utilisent aussi le *tzolkin* à des fins divinatoires. De plus, il peut être l'instrument qui permet d'indiquer aux malades le moyen d'obtenir une guérison rapide de leurs maux.

Le calendrier sacré est divisé en treize mois de vingt jours chacun. Les vingt jours portent des noms d'animaux, de plantes ou d'éléments divers et ils ont tous un caractère bien déterminé dont les aspects sont bons ou mauvais, chanceux ou malchanceux. En plus du prénom choisi par leurs parents, les enfants reçoivent le nom du jour qui correspond à celui de leur naissance. Ainsi, Rigo est né le jour *tzikin*, qui signifie « oiseau ». Ce cinquième jour est considéré comme une bonne journée et symbolise la chance dans les affaires. Tout au long de sa vie, Rigo, né sous ce signe, sera encouragé par sa famille et par la société à devenir commerçant. Il réussira d'ailleurs fort bien dans cette profession, puisque ses interlocuteurs, en apprenant son nom, sauront qu'il est né pour cela et

qu'il en a toutes les dispositions. Miguel, lui, est né le neuvième jour, le jour *toj*, qui signifie « châtement ». Pour Miguel, c'est une bonne journée, car les garçons nés ce jour-là seront de bons pères de famille ; cependant, c'est une mauvaise journée pour les filles, car elles seront stériles.

Le jour *tzi* (chien), vingtième jour, symbolise le péché et particulièrement l'impureté sexuelle. Un enfant né ce jour-là portera le nom Tzi et se verra automatiquement attribuer les caractères de cette journée magique. Même si en grandissant il se révèle chaste et pudique, son entourage aura toujours tendance, en le nommant, à le considérer à travers les caractéristiques de son nom. Insensiblement, il sera ainsi orienté sur un chemin qui ne correspond pas à sa nature, mais à celle que la société attend de lui à cause de ce nom. Connaître tous les caractères des jours du calendrier sacré, c'est posséder un répertoire psychologique complet de la société dans laquelle ils fonctionnent.

Les sorciers de la région de Chichicastenango sont appelés *chuch-cajaus*. Ils remplissent diverses fonctions et occupent une place très importante dans leur communauté. Médecins lorsqu'ils traitent les malades au moyen d'herbes médicinales ou d'incantations, magiciens lorsqu'ils provoquent des maladies ou jettent des sorts aux hommes et aux animaux, ils sont aussi devins parfois et ont droit au titre de prêtres lorsqu'ils président les cérémonies indiennes ou agissent comme intermédiaires entre les divinités et l'homme. Reconnu comme judicieux et appréhendé à la fois, leur avis est sollicité à chaque occasion, que ce soit pour des questions personnelles ou pour des problèmes intéressant toute la communauté.

Certains sorciers n'ont qu'une fonction particulière, mais d'autres, comme Imux, pratiquent leur art dans toutes sortes de domaines. On les appelle alors *personas de confianza*, hommes à qui les secrets de la race, le sens des symboles, des cérémonies et des rites ont été confiés. Imux fut initié par son père dans l'art d'interpréter le *tzolkin*. Généralement, les sorciers se nomment eux-mêmes, mais quelquefois la fonction est transmise de père en fils. La plupart du temps, ce sont des hommes, bien que l'on rencontre parfois des sorcières.

La légende populaire veut que les sorciers souffrent de difformités, soit qu'ils louchent, boitent ou soient très laids. Cependant, Imux n'en a aucune. Il y a des sorciers qui contrôlent les forces du mal ; on les appelle *brujos*. On dit qu'ils ont le mauvais œil, car ils peuvent jeter de mauvais sorts aux hommes. De plus, ils sont capables de se changer en animal. Certains cherchent naturellement à maintenir l'Indien dans une crainte superstitieuse. Par contre, les *chuch-cajau*s sont généralement de bons sorciers qui, fort heureusement, peuvent enlever les mauvais sorts jetés par les *brujos* et contrôler les forces du bien.

D'innombrables récits perpétuent cette croyance dans chaque village des hautes terres du Guatemala. Quand un homme désire se venger d'un rival, il s'adresse au *brujo*. Ce dernier s'arroge le droit de perpétrer la vengeance la plus répugnante qui soit : faire pénétrer un crapaud dans l'estomac de l'ennemi. Dans les montagnes, le *brujo* fabrique une statuette de cire ou de boue, à l'effigie de la victime, et la place ensuite la tête en bas, près d'une bougie allumée. Naturellement, la victime peut tenter d'utiliser les services d'un *chuch-cajau* afin d'annihiler le mauvais sort. Cependant, si le *brujo* a réussi à saupoudrer de

sel la statuette et la bougie, la victime n'a aucune chance d'échapper à son sort.

À Jacaltenango, il existe un type particulier de sorciers, connus sous le nom d'*ilum-k'inal*. Ceux-ci possèdent, paraît-il, un tel pouvoir magnétique qu'ils sont capables de protéger un homme ou un objet uniquement par le regard. C'est à ce pouvoir qu'on attribue, là-bas, le nombre minime de victimes parmi les Indiens de Jacaltenango lors de la construction meurtrière du chemin de fer de Quetzaltenango.

Imux se distingue des autres villageois par les particularités de son costume. Ordinairement, à Chichicastenango, les hommes se coiffent d'un *tzutes* à fond noir ; les *chuch-cajaus*, eux, portent un *tzutes* à fond blanc. De plus, seuls les sorciers ont le droit d'orner leur manteau noir d'un soleil brodé de soie orange et rouge, au centre duquel se trouve une pièce d'argent. Certains portent aussi un *pui*, chapeau fait de feuilles de palmier teintées en noir. Ce chapeau est garni d'un ruban de même couleur, brodé de fleurs colorées. Imux porte toujours en bandoulière un petit sac de lainage blanc dans lequel il transporte divers objets d'oracle : des *tzites* (haricots rouges), des débris de miroir, des morceaux de poterie cassée, un flacon d'*aguardiente*, du jade, etc.

Les Mayas ont toujours attaché une grande importance à certains chiffres, comme le treize et le vingt dans leur calendrier sacré. Aujourd'hui, le chiffre sept tient aussi une place prépondérante dans leurs rites et leur religion. Un jour, Miguel m'a expliqué que le dieu Soleil et la déesse de la Pluie leur ont apporté bonheur et protection. « Ils ont formé l'arc-en-ciel, les sept couleurs de l'arc-en-ciel. C'est grâce à l'association du dieu Soleil et de la déesse de la

Pluie que notre maïs peut pousser. » Pour la femme, il est toujours préférable d'avoir sept enfants ; cela porte chance. Il est mieux de réciter sept prières, de faire brûler sept chandelles ou d'offrir sept fleurs aux dieux. Autrefois, les riches divisaient leur terre et leur maison en sept parties.

En 1524, les Mayas-Quichés étaient vaincus par les Espagnols. Cette défaite allait bouleverser leur destin. Au temps de l'Inquisition, les Indiens furent l'objet de persécutions inhumaines. De plus, leurs temples et leurs idoles de pierre furent détruits. La conquête espagnole signifiait l'abandon de leur foi religieuse et l'adhésion à la religion catholique. Sans autre choix, les Mayas ont dû adapter leurs croyances religieuses à celles des Espagnols. Les églises qu'ils furent obligés de construire avec les pierres de leurs anciens temples traduisent bien cette fusion des deux religions. Ils acceptèrent difficilement les nouvelles images que les Espagnols avaient apportées pour remplacer leurs idoles de pierre. C'est pourquoi, à cette époque, ils se réfugiaient à l'intérieur des cavernes ou au sommet des montagnes pour continuer à prier en toute quiétude leurs dieux mayas. C'est ainsi qu'au sommet de la montagne Democrata, se perpétue encore de nos jours cette tradition.

Trois siècles d'esclavage et de mauvais traitements les ont amenés à se résigner au joug et à accepter la défaite sans toutefois leur faire oublier la religion et la tradition de leurs ancêtres. Ils ne se souviennent plus du sens des hiéroglyphes mayas et des chiffres astronomiques gravés dans la pierre quelque 1 500 ans auparavant, ni de la signification des calendriers solaire et lunaire. Cependant, les Indiens de Chichicastenango ont gardé une connais-

sance assez large du *tzolkin*, ce calendrier sacré qui les guide dans leur vie quotidienne.

Les Indiens de Chichicastenango pratiquent encore avec ferveur la foi que leur ont enseignée les grands prêtres mayas, il y a plus de quatre cents ans. En réalité, ils n'ont pas accepté la religion catholique, mais plutôt ses rituels scintillants. Ils ont d'ailleurs tendance à s'appuyer davantage sur les croyances païennes de leurs ancêtres dans la mesure où ils peuvent s'en souvenir. Pour le profane, il est parfois difficile de percevoir aujourd'hui la frontière entre le Christ et Chac. Malgré tout, il peut encore réussir à discerner, dans certains rituels religieux, ce qui est d'origine païenne ou chrétienne.

LA GRANDE AVENTURE DU MAÏS

Des champs de maïs s'étendent autour de la maison de Miguel. Cette plante, originaire d'Amérique, constitue, comme nous l'avons déjà mentionné, la base de l'alimentation des Mayas. En plus d'être une céréale aussi importante que le blé pour nous, le maïs représente un rite sacré. Autrefois, le maïs faisait l'objet d'une vénération particulière dans les grands centres religieux. Chaque année, les Mayas faisaient un pèlerinage à Tikal, pour rendre hommage à Ixmi, le dieu du Maïs. Aujourd'hui, de nombreuses coutumes se rattachent encore à cette plante. Deux fois par année, au moment des semailles et des récoltes, Miguel et sa famille se rendent à Chichicastenango pour célébrer de grandes fêtes. À chacune de ces occasions, Maria et Miguel cessent toutes relations sexuelles, pour une période de deux semaines. C'est ainsi qu'ils purifient leurs âmes, pour mieux se préparer aux festivités. De plus, Miguel demande toujours conseil aux sorciers du village. Ces derniers se réfèrent à la croix du sud et à la lune pour

déterminer le moment le plus propice aux semailles comme aux récoltes.

L'Indien maya est souvent surnommé « homme de maïs ». C'est l'écrivain guatémaltèque Miguel Angel Asturias qui popularisa cette expression en intitulant un de ses livres *Hommes de maïs*. Pour comprendre le sens réel de cette appellation, il faut avoir vécu longtemps auprès d'eux. Chez les Mayas, la légende de la création raconte qu'un jour « Dieu prit un épi de maïs, en écrasa les grains, mélangea la farine à l'eau, donna à la pâte la forme d'un homme, souffla dessus et lui donna la vie. C'est de cette façon que naquirent les Mayas, les seigneurs de la terre. »

Chez Miguel, plusieurs épis de maïs sont suspendus au-dessus de la porte de la maison. Ce sont les semences pour l'an prochain. Ixmi, le dieu du Maïs, protège ainsi leur maison. Au mois d'avril, sous l'influence de la lune, Miguel et Rigo ensemencent leur champ à l'aide d'un pieu, comme le faisaient leurs ancêtres, des milliers d'années auparavant. Ce « grain » si précieux représente la vie, car il est à la fois un aliment, une boisson, une couchette et, dans certaines régions, un habitat.

La *tortilla* est l'aliment le plus important chez les Mayas ; cette galette de maïs leur tient lieu de pain. La préparation de la pâte et la confection de la *tortilla* relèvent d'un art que Maria maîtrise avec beaucoup de dextérité. Elle plonge d'abord les épis dans une eau de chaux bouillante, légèrement corrosive. Une fois les épis ramollis, Maria décortique les grains et obtient ainsi le *nixtamal*. Puis, elle broie cette substance à l'aide d'un mortier, appelé *metate*. Accroupie devant cette pierre plate, Maria y répand une poignée de *nixtamal* qu'elle broie au moyen d'un pilon poli par

l'usage quotidien. Ce mortier est utilisé depuis des générations par la famille de Miguel. Pour Maria, c'est presque un geste sacré que de moudre le maïs, geste que ses ancêtres ont fait et refait pendant des siècles.

Après avoir broyé le *nixtamal*, Maria pétrit la pâte ainsi obtenue, la *masa*, qu'elle conserve dans des feuilles de maïs. Puis, elle façonne de ses mains agiles les fameuses *tortillas*. Elle les fait cuire sur une plaque chauffante qu'elle aura pris soin de saupoudrer de talc afin d'éviter qu'elles ne collent. En plus de la *tortilla*, Maria utilise aussi le maïs dans d'autres préparations. Le *tamal* est certainement une de ses recettes favorites. C'est une pâte de maïs farcie de poisson, de viande ou de légumes, fortement assaisonnés de poivre rouge, qu'elle enveloppe ensuite dans une feuille de maïs et fait cuire sur la braise. La première bouchée est toujours surprenante, car la cuisine de Maria est très épicée. Le maïs est consommé en bouillies, en grillades, en épis et de bien d'autres façons. Maria prépare aussi une très bonne boisson de maïs, appelée *atole*, en délayant les épis, puis en les laissant mijoter dans des vases de terre. Cette délicieuse boisson à laquelle Maria ajoute du piment et de la farine de cacao est fort appréciée de toute la famille. On la boit dans unealebasse qui fournit un gobelet naturel. On boit aussi le *pozole*, bouillie de maïs claire et très nourrissante, que Rigo apporte toujours avec lui au champ.

Les haricots jouent aussi un rôle important dans l'alimentation des Mayas. En effet, le maïs n'est pas une denrée complète en soi, car c'est une céréale pauvre en vitamines, protéines et autres éléments nutritifs essentiels. Grâce à l'apport protéique des haricots, les Mayas réussissent à équilibrer leur diète. Nous retrouvons donc, à la base de leur alimentation,

la combinaison maïs-haricot. Presque tous les plats sont accompagnés de *frijoles* ou haricots en purée. Les paysans en cultivent plusieurs variétés dont les grains sont de couleurs et de grosseurs différentes. Il y en a des noirs, des rouges, des blancs et des roses... On en dénombre plus d'une quarantaine de variétés en Amérique Centrale.

La plupart des anciennes recettes culinaires des Mayas ne nous sont pas parvenues. Faute de documents, leurs secrets se sont perdus à jamais. Cependant, on peut croire que la gastronomie maya était sensiblement la même que la gastronomie aztèque. Selon les témoignages espagnols du début de la conquête, chaque festin, à la cour de l'empereur aztèque Moctézuma, était accompagné de mille plats différents. Sans aucun doute, leurs mets étaient dignes de nos plus somptueux repas.

Un des chroniqueurs de la conquête, Bernardino de Sahagún, a dressé une longue liste de mets servis lors d'un banquet donné par Moctézuma. On y relève, entre autres, une variété incroyable de *tortillas*, des *tamales* rouges aux haricots, des dindes et des cailles rôties, du poisson aux piments rouges, des langoustes aux prunes, un pâté de dinde cuit à la cocotte, du gibier à plume accompagné de grains de maïs grillés, des iguanes aux piments jaunes, des grenouilles aux piments verts, des ananas, des sapotilles, de petits fruits de cactus aux œufs de poisson, des poires d'avocat, des papayes, des figues de Barbarie, des fleurs de courge...

Sylvanus G. Morley, de la fondation Carnegie, a étudié durant plusieurs années la vie et les mœurs des Mayas d'aujourd'hui. D'après lui, soixante-quinze pour cent de leurs pensées gravitent autour du maïs.

Cette plante alimentaire est donc toujours très importante pour ce peuple. On pourrait parler de « civilisation du maïs », comme on parle de « civilisation de l'or noir ». Pour eux, le maïs a autant de valeur, sinon plus, que le pétrole pour nous. Et, pour mieux en saisir l'importance, retournons à l'époque de la découverte de l'Amérique, il y a environ 30 000 ans.

Les récentes découvertes anthropologiques nous apprennent que les premiers hommes sont arrivés en Amérique entre 40 000 et 25 000 ans av. J.-C. L'un des plus anciens témoignages est la découverte d'os de mammoths vieux de 29 000 ans. Ces ossements, découverts dans l'île de Santa Rosa, près de la Californie, avaient été fendus et brûlés dans des foyers faits de main d'homme. Nous pouvons aussi citer la découverte au Yukon, en 1972, d'un grattoir fabriqué dans un os de caribou. Son âge serait d'environ 27 000 ans.

Le peuplement s'est réalisé avec l'arrivée de petits groupes ethniques qui, cheminant depuis l'Asie centrale, ont traversé le détroit de Béring. Ces hommes pénétrèrent en Amérique du Nord en foulant un ancien fond marin car, à l'époque glaciaire, l'isthme de Béringie était accessible. Ces nomades suivaient les déplacements des troupeaux de caribous, de bisons, de mammoths, de chevaux et autres herbivores. Lorsque les troupeaux traversèrent en Alaska, les chasseurs préhistoriques les suivirent, découvrant ainsi l'Amérique, par pur hasard.

C'est alors que quelques-uns quittèrent l'Alaska en suivant la piste d'un caribou qui les mena vers l'est. Puis, certains d'entre eux continuèrent vers le sud, suivant les troupeaux de bisons dans les grandes prairies d'Amérique du Nord : ce sont les ancêtres des

Apaches, des Sioux et des Comanches. Certains nous ont laissé des monuments rudimentaires, tels les *pueblos* de Mesa Verde construits dans les parois rocheuses du Colorado. D'autres sont descendus plus au sud, vers le plateau mexicain, le golfe du Mexique, les jungles du Petén, du Chiapas et du Yucatán. Certains s'y fixèrent et d'autres continuèrent leur lente migration jusqu'en Amérique du Sud, dans les Andes et la Terre de Feu. L'Amérique était donc découverte et peuplée du nord au sud, mais une autre découverte manquait à cette grande épopée de l'homme américain : celle de la culture du maïs.

La découverte de l'agriculture, à l'âge de la pierre polie, il y a huit ou dix mille ans, a été l'une des plus importantes pour l'humanité. Auparavant, la subsistance de l'homme n'était assurée que par la chasse, la pêche, la cueillette de fruits ou la récolte de racines sauvages. Grâce à l'agriculture, l'homme a pu abandonner son existence nomade et sa quête perpétuelle de nourriture. Les premiers établissements humains permanents apparurent vers l'an 5 000 av. J.-C. C'est alors que les civilisations naquirent et se développèrent là où les ressources de l'agriculture permettaient de nourrir les habitants. Le blé a ainsi donné naissance aux civilisations égyptienne, grecque et romaine ; le riz, aux civilisations asiatiques ; et le maïs, aux grandes civilisations d'Amérique telle celle des Mayas.

En analysant le mode de vie des premières civilisations, leurs religions et leurs buts, on se rend compte finalement de l'importance d'un élément essentiel à la vie : la nourriture. Chaque effort, chaque action, chaque minute de la vie de ces peuples primitifs étaient orientés vers cette seule fin. Dès l'origine des temps, dans sa lutte perpétuelle pour la vie, l'homme trouva dans le règne végétal un secours

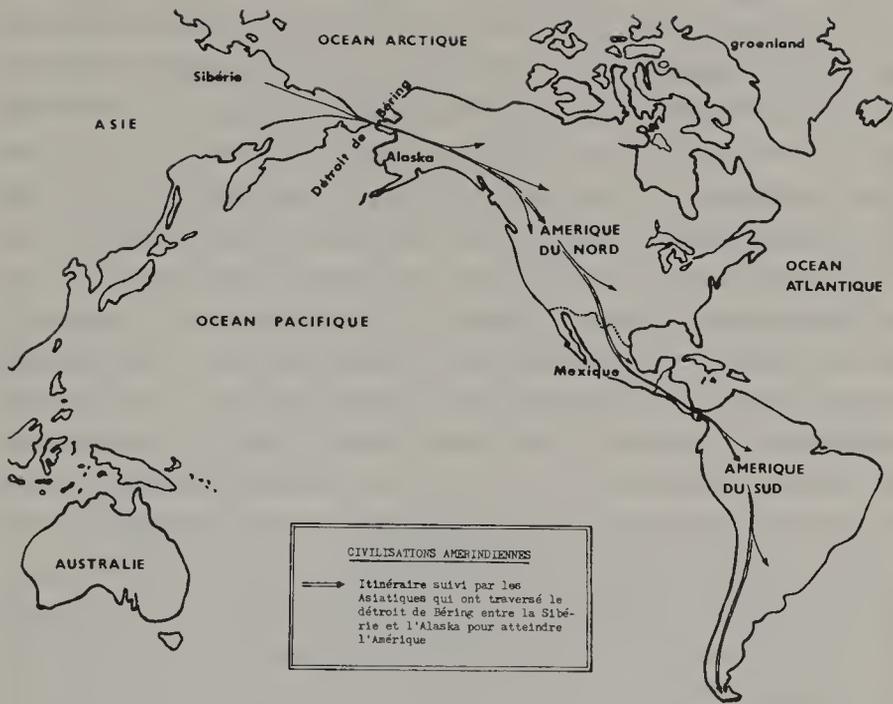


Figure F. — Carte représentant l’itinéraire suivi par les Asiatiques qui ont traversé le détroit de Béring entre la Sibérie et l’Alaska pour atteindre l’Amérique.

non négligeable. Certes, nous pourrions vivre sans maison, sans art, mais non sans cette nourriture que nous tirons des plantes. Notre société d’abondance nous fait oublier que la nourriture est un besoin primaire. Nous n’avons plus qu’à tendre la main et à ouvrir une boîte de conserve. Lorsque nous parlons de telle ou telle civilisation, nous décrivons ses grandes réalisations architecturales, son art, sa religion ou ses coutumes, mais nous oublions toujours l’essentiel. Si l’homme a pu prendre le temps de s’arrêter, de créer des chefs-d’œuvre, de progresser dans la science ou de philosopher sur lui-même et la vie, c’est qu’il n’était plus préoccupé par la quête de nourriture.

L'origine du maïs, contrairement à celle des autres graminées, est entourée d'un mystère envoûtant. Par exemple, on sait que le blé poussait à l'état sauvage en plusieurs endroits, au temps de la préhistoire. Les recherches les plus récentes portent à croire que les blés tendres proviendraient des vastes régions du sud-ouest de l'Asie et les blés durs, des bords de la Méditerranée ou de l'Éthiopie. Dans le cas du maïs, on est beaucoup moins précis. On sait que cette céréale est originaire d'Amérique, mais on ignore de quelle région exacte elle provient. En effet, on n'a jamais trouvé de maïs à l'état sauvage. D'après les maïs primitifs découverts lors des fouilles archéologiques, les grains étaient déjà cultivés, ce qui signifie que cette plante avait été domestiquée. Les généticiens peuvent donc affirmer que l'on cultivait le maïs en Amérique, il y a 4 000 ou 5 000 ans, mais ils ne peuvent en fixer le lieu exact. Ils prétendent cependant que ce sont les Mayas qui, les premiers, le cultivèrent.

Tout au long de leur histoire, les Mayas ont cultivé de nombreuses plantes sauvages et ils ont amélioré les espèces. Excellents observateurs de la nature, ils ont étudié attentivement les végétaux, pendant des millénaires, sélectionnant les graines et les protégeant contre les animaux. Ainsi se créa un nouveau lien : en échange de la nourriture, les Mayas entouraient les plantes nutritives de soins constants et ils les vénéraient. La culture du maïs, qui possède l'avantage important d'arriver à maturité en quatre-vingt-dix jours, a joui d'une évolution extraordinaire au cours de son histoire. L'épi de maïs primitif était de la grosseur d'une fraise et ne portait que quelques dizaines de grains. À partir de cette modeste céréale, les Mayas ont créé peu à peu des variétés multiples.

Certaines furent adaptées au climat tropical des basses terres, d'autres, au climat rigoureux des hautes terres. Il existe donc plusieurs variétés se présentant sous diverses couleurs : le maïs blanc, le maïs noir, le maïs jaune, le maïs rouge... Il existe aussi une variété dont la tige est gorgée d'une sève sucrée, semblable à celle de la canne à sucre. Dernièrement, on a réussi à faire pousser du maïs dont l'épi, de la grosseur d'un ballon de football, peut contenir plus d'un millier de grains. On a même réussi à faire pousser du maïs produisant deux épis. Le maïs est sûrement le don le plus précieux que les Mayas aient fait à l'humanité.

Les premiers explorateurs débarqués en Amérique ont découvert non seulement un nouveau continent peuplé de civilisations inconnues, mais aussi une alimentation toute différente. La découverte de l'Amérique eut pour conséquence de faire bénéficier le reste du monde d'aliments précieux, qui aujourd'hui encore tiennent une place importante sur nos tables. Ces aliments, rappelons-le, étaient autrefois réservés exclusivement aux Amérindiens. Au XV^e siècle, l'Europe ne connaissait pas encore le maïs, la pomme de terre, l'arachide, le piment, le poivron, la tomate, l'ananas, le haricot, la papaye, l'avocat, le manioc, la vanille, le cacao, ni bien d'autres denrées aussi importantes. Lorsque l'on pense que toutes ces plantes alimentaires sont originaires d'Amérique, on ne peut s'empêcher de plaindre les pauvres Européens d'alors privés d'une telle richesse des fruits de la terre. À ce propos, Eric Thompson écrit : « Aucune race n'a jamais égalé les Indiens d'Amérique dans le nombre et la variété des plantes sauvages adoptées pour la culture²⁷. »

27. Eric Thompson, *Grandeur et décadence de la civilisation maya*, Paris, Payot, 1958, p. 176.

Lorsque Christophe Colomb se présente à la cour du roi Ferdinand, il prétend pouvoir se rendre aux Indes en se dirigeant vers l'ouest au lieu de suivre la route habituelle en direction de l'Orient. Colomb affirme que la voie la plus brève pour aller aux Indes n'est pas celle que suivent les navires portugais en contournant l'Afrique par le sud, mais une autre route qui traverserait l'Atlantique, vers le Couchant. Le roi Ferdinand et la reine Isabelle de Castille lui font confiance et, le 3 août 1492, Christophe Colomb part à la recherche de cette nouvelle route vers les Indes. Il obtient la vice-royauté sur toutes les terres qu'il découvrira, ainsi que le dixième de l'or et des épices qu'il ramènera.

À cette époque, le commerce étant interrompu entre l'Orient et l'Occident, les Européens ne pouvaient pas s'approvisionner en sucre et en épices. On disait, pour qualifier un produit hors de prix, « cher comme le poivre ».

Après soixante-dix jours de navigation, Christophe Colomb atteint enfin une île qu'il baptise San Salvador. Devant quelques autochtones sidérés, Colomb prend possession de l'île au nom du roi d'Espagne. Pour lui, ce n'est qu'un avant-poste de l'Asie, dont il faut rechercher les plus riches royaumes. Tout comme il y a 30 000 ans, on venait de découvrir pour une deuxième fois, par hasard, l'Amérique.

Les premiers explorateurs ont cru pendant longtemps qu'ils étaient aux Indes. Personne ne songeait alors que Christophe Colomb avait découvert un nouveau monde. Plusieurs erreurs ont découlé de cette mauvaise interprétation : tout d'abord, on appela les aborigènes « Indiens ». Par la suite, les explorateurs se rendirent compte que les habitants

des régions tropicales d'Amérique utilisaient une épice inconnue. Croyant alors que le fruit rouge qui en fournissait la substance était une sorte de poivre, ils le nommèrent poivron, poivre de Cayenne et piment. On s'aperçut plus tard que les diverses variétés de « poivre » n'avaient aucun rapport avec le poivre noir de l'Inde. Ils découvrirent aussi le maïs qu'ils appelèrent « blé de l'Inde ». Les Indiens de Cuba nommaient cette plante *ma-ïs*. Vers 1520, elle fut importée d'Amérique en Espagne, mais ses débuts furent modestes. Les grands de ce monde dédaignaient cette nouvelle plante. Les premiers explorateurs, obnubilés par la découverte de l'or, ne se doutaient pas qu'ils venaient de découvrir un des biens des plus précieux de l'humanité, car ce « blé de l'Inde » sera le grand nourricier de l'Europe centrale pendant deux cent cinquante ans et sauvera plusieurs pays de la famine. Depuis des centaines d'années et encore aujourd'hui, le maïs sert de soutien à la vie de plusieurs peuples.

L'histoire du maïs nous révèle des choses surprenantes et nous amène à mieux apprécier cette plante sacrée des Mayas. Aujourd'hui, on retrouve le maïs sous toutes les formes imaginables, car son utilisation est illimitée. On le consomme sous forme d'épi complet, de céréale, de conserve, d'huile à friture ou à salade, de soupe, de mayonnaise, de margarine, de sirop, sans oublier le maïs soufflé ou *pop corn*. Sa fécule donne contenance à la poudre à pâte et aux « mélanges à gâteaux ». Le maïs nous réchauffe sous forme de *chicha*, de bourbon ou de bière, et nous rafraîchit sous forme de crème glacée. On s'en sert pour adoucir les gommages à mâcher. On le retrouve aussi dans la nourriture pour chien, dans le tourteau du bétail et dans les grains de provende. Il se cache dans les aspirines, dans certains sérums et dans

plusieurs capsules pharmaceutiques. Les épis desséchés donnent des tisanes diététiques efficaces. On retrouve des composantes du maïs dans les pneus des voitures et dans les cuirs artificiels des chaussures. Les chimistes le transforment en furfurool, en plastique, en carburant pour fusée, en textile et en résine synthétique.

Comme nous pouvons le constater, cette plante qui, par le passé, fut d'un grand secours pour les Mayas, est toujours très utile. La production mondiale du maïs se chiffre à deux milliards et demi de quintaux, les États-Unis fournissant à eux seuls la moitié de cette quantité.

En plus de découvrir le maïs, les Mayas ont aussi découvert le cacao. Le cacaoyer poussait abondamment en Amérique Centrale, sur le versant du Pacifique. Les Aztèques importaient le cacao des terres chaudes du Guatemala, plus propices à la culture de cet arbre délicat que les plateaux de l'Anahuac. Les mots « cacao » et « chocolat » sont d'origine aztèque, mais ils dérivent du maya *chacau haa*. Les Mayas d'aujourd'hui consomment encore cette fameuse boisson des dieux qui fut tant appréciée par les premiers conquistadores. On l'obtient en mélangeant la pâte de cacao à une bouillie claire de farine de maïs, à laquelle on ajoute du miel, du piment et parfois de la vanille. Cette boisson que l'on consomme fraîche est nourrissante, fortifiante et considérée comme aphrodisiaque. C'est le chocolat de l'Indien.

Cette boisson chocolatée couronnait les grands festins gastronomiques donnés en l'honneur de Mochtésuma. Servie dans des coupes en or, elle pouvait être parfumée à la vanille ou au miel et colorée en vert,

orange, blanc ou noir. Ek-chuah était le dieu maya du Cacao. On disait qu'un esclave valait cent grains de cacao ou que les faveurs d'une fille de joie revenaient à dix grains, soit l'équivalent de deux tasses de chocolat. Thomas Binder écrit : « Les gens honnêtes allaient dans l'un des treize ciels pour y couler des jours heureux assis sous un arbre et buvant du chocolat toute la journée²⁸. »

Autrefois, les Mayas appréciaient tellement le cacao qu'ils l'utilisaient pour faire des offrandes aux dieux et rendre hommage aux souverains. De plus, dans toute la Mésoamérique, les fèves de cacao servaient de monnaie d'échange dans les transactions commerciales. L'archéologue Eric Thompson croit que les Mayas ont pris l'habitude des grands nombres en comptant les fèves de cacao²⁹. Les percepteurs de l'empire maya prélevaient l'impôt avec cette monnaie. Certains d'entre nous seraient heureux de s'en tirer à si bon compte aujourd'hui ! Le commerce du cacao chez les Mayas était très spécialisé. Il y avait différentes qualités selon la couleur des fèves. Évidemment, certains commerçants allaient jusqu'à altérer la couleur des fèves pour en obtenir un meilleur prix. On pourrait peut-être les considérer comme les premiers faux-monnayeurs !

Nous pouvons attribuer aux Mayas d'autres connaissances importantes en botanique. Le tabac est probablement une autre de leurs découvertes. Fumer relève d'une vieille coutume chez eux ; d'ailleurs, le mot « cigare » vient du maya *si-kar*, qui signifie

28. Thomas Binder, *Mexique et Amérique Centrale*, Fribourg (Suisse), Office du livre, 1976, p. 116.

29. Eric Thompson, *Grandeur et décadence de la civilisation maya*, Paris, Payot, 1958, p. 176.

« fumer ». Les Mayas cultivaient également le coton avant l'arrivée des Espagnols. Ils furent aussi les premiers à tirer parti de l'application des fibres de sisal tirées des feuilles d'agaves à des fins domestiques. On retrouve au Mexique environ quatre cents espèces d'agaves dont certaines fournissent plusieurs boissons nationales comme le pulque, le mezcal et la fameuse *tequila*. Une variété d'agave qui pousse sur les terres chaudes du Yucatán fournit, entre autres, une fibre très résistante que l'on appelle *hennequen* ou sisal. Les Mayas se servaient de ces fibres naturelles pour faire de la corde, des filets, des sacs, des tapis, des ceintures et même des vêtements, car la fibre peut être très douce selon la façon dont elle est traitée. Le dieu Mayahuel, que l'on retrouve dans le *codex Borbonico*, était le dieu du Sisal. Cette divinité tenait une place prépondérante dans la mythologie maya, car l'agave était une autre plante sacrée.

Aujourd'hui, l'utilisation du *hennequen* est illimitée. La fibre de sisal représente d'ailleurs la plus grosse industrie de l'État de Yucatán. (La compagnie Cordemex exporte cette fibre naturelle à travers le monde.) Longtemps, elle a servi à la fabrication des cordages de bateaux et on dit même que les meilleurs lassos des cow-boys américains ne sont faits que de cette fibre.

LA MORT ET LA NAISSANCE

Revenons maintenant à Chichicastenango où mon séjour prolongé dans la famille de Miguel m'a permis d'assister aux rituels entourant la mort de son parrain, Goyo. Dans la petite pièce où nous sommes, des femmes accroupies, cachées sous leur grand châle, pleurent le disparu. Elles poussent de longs gémissements en récitant des prières d'une voix monotone. Seule la lueur des chandelles éclaire la pièce sombre. L'ambiance est macabre. À mes côtés, Miguel récite lui aussi des prières d'une voix plaintive. Une cinquantaine de personnes assistent à l'enterrement de son parrain.

Je me sens lourd. Il fait chaud dans cette pièce où nous sommes entassés les uns contre les autres. L'encens de copal me brûle les yeux et me donne la nausée. À certains moments, je voudrais partir. Malheureusement, je suis trop éloigné de la porte, il me faudrait bousculer tous ces gens. Malgré tout, j'observe attentivement, les yeux mi-clos, les moindres détails des rituels de cette cérémonie funèbre.

Imux est présent. Il se tient debout, près du cadavre, l'aspergeant d'*aguardiente* pour faciliter l'ascension de son âme vers l'infini. Goyo était un homme d'une soixantaine d'années. Je me rappelle très bien l'avoir rencontré au marché, il y a quelques semaines. Selon la coutume, on a placé la porte de la maison du défunt sur une table afin d'y déposer le corps. Cette porte symbolise le lien qui l'unit à sa vie quotidienne. Mes yeux sont attirés par ces femmes gesticulant telles des ombres fantomatiques. Elles répandent sur le sol des pétales de fleur orangée, la fleur de la mort. Je ne peux discerner Maria parmi ce groupe de femmes uniformes, le visage et le corps enroulés dans leur châle de lainage noir. Maria aimait bien le parrain de Miguel. « C'est un homme bon et simple », me disait-elle souvent. La croyance voulant que les larmes purifient l'âme du défunt, elle a veillé le corps de Goyo en pleurant toute la nuit.

Les Mayas ont conçu, bien avant l'imposition de la religion catholique, l'idée d'un paradis et d'un enfer. Hun Ahau est le dieu des Morts. Son royaume, le *metnal*, est un endroit obscur et ignoble, où les malheureuses victimes, coupables d'on ne sait quelle inexpiable faute, errent éternellement. Elles souffriront perpétuellement de la faim, du froid, de la fatigue et de bien d'autres maux. Le paradis, au contraire, est l'endroit où l'on peut profiter de tous les plaisirs imaginables. À l'ombre d'un grand ceiba, l'arbre sacré maya, les heureux élus jouissent de musique céleste, de parfums divins et d'éternels festins tout en contemplant une beauté impérissable.

Dans la pièce, il ne reste maintenant que deux chandelles allumées. J'anticipe le moment où elles se seront consumées, car cela signifiera qu'il est temps de partir. Peu après, Miguel se tourne vers moi et me

demande de le suivre. Enfin, de l'air ! Après plus de deux heures d'attente, debout, immobile, j'ai peine à croire que j'ai quitté cette pièce suffocante. À l'extérieur, le temps est à l'orage et il fait sombre, ce qui rend l'ambiance encore plus dramatique. Il me semble qu'en cet instant, je vis un moment très particulier de ma vie. Bien que je n'aie jamais été ému par ce genre de cérémonie, le fait d'être avec Miguel et sa famille, dans ces circonstances tragiques, me rapproche d'eux énormément. Je comprends mieux aujourd'hui le grand dévouement, l'attachement qu'ils portent à leurs croyances. On ne peut rester insensible à la ferveur qui les anime.

La procession est maintenant formée. Imux la précède avec deux autres sorciers. La tête haute, l'air solennel, il tient bien droit un grand crucifix d'argent. À son signal, nous nous mettons en marche vers le cimetière. Le corps du défunt repose dans un cercueil de bois, très simple, sans ornement. Quatre hommes le portent : Miguel et des parents ou des amis intimes. Derrière les porteurs, suivent les femmes parmi lesquelles j'aperçois Maria. Elle passe devant moi, tête baissée, les mains enroulées dans son châle. Son visage, à demi voilé, exprime une grande tristesse. Tout au long du parcours, les porteurs s'arrêtent pour se reposer et aussi pour éviter toute fatigue au défunt. Imux lui parle et le réconforte, tout comme s'il s'adressait à un vivant. Il lui offre de l'eau citronnée pour le désaltérer afin qu'il puisse continuer ce fatigant voyage jusqu'à sa dernière demeure.

Après avoir parcouru un sentier sinueux et traversé le village de Chichicastenango, nous arrivons au cimetière. Le contour de la fosse est parsemé de brindilles de pin et de fleurs orangées. Tour à tour, chaque membre de la famille vient déposer des

présents qui permettront à Goyo d'entreprendre son dernier voyage. On lui offre des *tortillas*, des calebasses remplies d'eau ou d'*aguardiente*, du fil et des aiguilles, de même que quelques pièces de monnaie. Ces présents sont importants, car ils vont faciliter le départ de son âme pour l'au-delà. Une fois ces rituels terminés, les quatre porteurs soulèvent le cercueil à bout de bras et le font pivoter sept fois sur lui-même, trois fois à droite et quatre fois à gauche, afin que l'âme du défunt ne puisse retrouver son chemin sur la terre. Avant d'ensevelir le défunt, on ouvre le cercueil une dernière fois. Imux place la tête de Goyo dans la direction de l'ouest, direction vers laquelle doit cheminer son âme. Les funérailles terminées, chacun rentre chez soi. Ce n'est qu'à la prochaine fête des Morts que la famille tout entière reviendra se recueillir sur la tombe de Goyo. On lui apportera de nouveau des présents, car à cette occasion, croit-on, les morts reviennent chaque année sur la terre.

Les Mayas croient à la réincarnation. L'homme qui n'a pas atteint un certain niveau de moralité dans sa vie peut se réincarner dans une autre vie. Il peut se réincarner dans un animal, une plante ou encore — le sort le plus répugnant qui soit — dans une pierre. Un jour, m'attardant à l'intérieur de l'église, j'observai Soledad qui allumait des chandelles. Je m'approchai d'elle et lui demandai à voix basse : « Pour qui allumes-tu ces chandelles, Soledad ? » Me regardant droit dans les yeux, elle murmura : « Les deux plus grosses sont pour mon esprit et celui de mon défunt mari, les autres sont pour l'esprit de mes enfants et de mes petits-enfants. » « Et la plus petite ? » lui demandai-je. « C'est pour l'esprit de notre chien, Kim », me répondit-elle pieusement. Les Mayas ont une grande dévotion pour les animaux car, d'après eux, ils

ont aussi un esprit. Tout comme les Orientaux, ils croient qu'un homme peut se réincarner dans un animal. C'est pourquoi ils vont prier San Lazaro pour les chiens, San Juan pour les moutons et San Antonio pour les porcs. Il est intéressant de noter que le chien a joué un rôle important dans la mythologie mexicaine. Cet animal servait de guide pour le défunt dans l'autre monde.

Dans la région du lac Atitlán, une croyance assez répandue veut que l'âme du défunt puisse se transformer en animal que l'on nomme *nagual*. Les *naguales* sont connus comme étant l'esprit et l'animal en même temps. Ils peuvent prendre la forme de leur choix. Les Indiens croient que chaque enfant a un *nagual* qui les protège dans la montagne et que, lorsque l'animal meurt, l'enfant meurt aussitôt. Autrefois, le quetzal, l'oiseau sacré, était le *nagual* des chefs mayas. C'était l'esprit protecteur qui les accompagnait dans leurs batailles et les aidait à vaincre l'ennemi. On raconte qu'à l'arrivée des conquistadores, à l'endroit que l'on nomme aujourd'hui Quetzaltenango, Don Pedro de Alvarado et le chef maya Tecun-Uman se livrèrent un combat acharné. Selon la légende, un quetzal volait au-dessus de la tête du chef maya, attaquant le conquistador à coups de bec. Quand Alvarado, du haut de son cheval, transperça de sa lance la poitrine de son vaillant adversaire, le quetzal mourut. L'oiseau étant le *nagual* du chef, la mort de Tecun-Uman le condamnait à mourir lui aussi.

La naissance tout comme la mort est un événement entouré de nombreuses cérémonies. Le sorcier et la sage-femme y jouent chacun un rôle très important. D'ailleurs, lorsque l'enfant de Theresa fut sur le point de naître, on s'empessa d'aller les chercher. Pendant qu'Imux priait avec ferveur, de-

mandant aux dieux de protéger l'enfant, la sage-femme aidait Theresa à se préparer à l'accouchement. Imux m'a raconté que lorsqu'une jeune femme est en danger, il doit inonder sa tête et sa poitrine de sang de poulet noir fraîchement tué. Heureusement pour Theresa, tout s'est déroulé parfaitement. Dès le moment où le nouveau-né a poussé son premier cri, Imux l'a pris sous sa protection. Après l'accouchement, la sage-femme a suspendu le cordon ombilical de l'enfant devant la maison et ce, pour une période de deux semaines. Durant ce temps, Theresa et le bébé seront baignés régulièrement dans le *temaxcal*. Presque chaque jour, Imux est venu voir l'enfant. Il priait, en faisant, avec des cierges allumés, des signes de croix au-dessus de sa tête. Il implorait les dieux de lui accorder longue vie, bonne santé et protection contre le mauvais œil.

Après deux semaines, le cordon ombilical, quelques cheveux du nouveau-né et des fleurs de géranium ont été portés en procession vers des ruines précolombiennes, situées non loin du village. Ces reliques ont été enterrées en ce lieu pendant qu'Imux prononçait les paroles rituelles, puis, on les a recouvertes d'une pierre. Si quelqu'un vient toucher à cette pierre intentionnellement, l'enfant sera victime d'un mauvais sort. L'enfant de Theresa fut baptisé deux jours après sa naissance. D'après l'enseignement des prêtres catholiques et des sorciers, il est important que le baptême ait lieu le plus rapidement possible. Si l'enfant meurt sans avoir reçu officiellement son nom, son âme ne pourra retrouver ses ancêtres. À Chichicastenango, les noms des enfants sont choisis d'après le calendrier sacré. Le bébé porte également d'autres noms, parmi lesquels ceux de ses ancêtres ou celui du saint patron de la communauté. Dans les villages

éloignés, les enfants nés durant l'année sont amenés à l'église et baptisés tous ensemble sous le même nom, soit celui du saint dont c'est le jour anniversaire. On donna comme noms à l'enfant de Theresa : Iek, Thomas et Miguel.

Les coutumes entourant la naissance chez les anciens Mayas paraissent parfois surprenantes. Le strabisme était l'élément esthétique le plus recherché. Les parents laissaient pendre, entre les sourcils de leurs bébés, une boule de résine attachée à une mèche de cheveux pour les obliger à loucher. Le summum de l'élégance de l'aristocratie maya était une tête pointue ou en forme d'obus. Dans les grandes familles, les parents déformaient le crâne des nouveau-nés en le coinçant entre deux planchettes en forme de V jusqu'à la solidification des os. Les femmes se limaient les dents en courtes pointes ou les incrustaient de jadéite. Les hommes se peignaient le corps en bleu, en rouge ou en noir, selon le rang qu'ils occupaient. Ils se perçaient aussi les oreilles et le nez pour se parer de bijoux. Bien que la plupart des Amérindiens soient imberbes, le port de la barbe, chez les Mayas, était réservé à l'aristocratie. Pour s'assurer de cette distinction, on brûlait le visage des enfants avec des linges très chauds afin qu'ils soient imberbes plus tard.

Les Mayas-Quichés, nous l'avons déjà souligné, ont un sens très développé de la famille. Les enfants, garçons ou filles, sont toujours les bienvenus. Les parents sont très respectés ainsi que les parrains et les marraines. Un enfant bien élevé doit se mettre à genoux pour baiser la main de son parrain ou de sa marraine et il ne doit se lever que lorsqu'il en a reçu la permission. De plus, il ne doit jamais marcher sur l'ombre de son parrain. De leur côté, parrains et

marraines remplissent diverses fonctions. Par exemple, à Chichicastenango, le parrain mâche le premier aliment solide de l'enfant pour montrer qu'il désire l'aider sur les chemins difficiles de l'existence.

Lorsque l'enfant devient adulte, il doit démontrer un dévouement total à son parrain. S'il refuse de se soumettre, les rigueurs des lois du village s'abattront sur lui et sur sa famille. Les cadeaux de baptême devront être rendus, le père de l'enfant pourra même être obligé de vendre sa maison et ses terres, et aller recommencer sa vie ailleurs. Lorsque j'ai compris le rôle du parrain sur le plan familial, je me suis rendu compte que je venais de partager un moment très important de leur vie.

LES COUTUMES DU MARIAGE

La demande en mariage est très originale chez les Mayas-Quichés. Eric Thompson rapporte une coutume qu'il a observée sur les rives du lac Atitlán. Le garçon suit la jeune fille quand elle va chercher de l'eau au lac. Puis, il s'offre de l'aider à porter sa cruche. Si elle veut répondre à ses avances, elle ne lui parle pas et lui permet de s'approcher. Lorsqu'il la prend par le bras pour l'aider, elle laisse tomber la cruche sur lui volontairement, le mouillant et cassant sa cruche. Comme la jeune fille revient chez elle sans la cruche, ses parents comprennent qu'elle a donné son consentement.

À Chichicastenango, le jeune homme suit généralement la jeune fille au marché pour la courtiser. En revenant à la maison, il tente de lui parler seul à seule, pour lui faire part de sa demande en mariage. Si elle est prête à donner son consentement, elle demeure silencieuse. Il prend alors le bout de son *rebozo* et l'enrobe autour de son bras droit. Ils se tiennent les

mains et scellent ainsi leur engagement. La famille de la jeune fille devra donc se préparer à recevoir le prétendant et son ambassadeur.

La famille du futur marié se prépare aussi pour la demande en mariage officielle. Le jeune homme doit d'abord consulter ses parents et les notables du village pour choisir un ambassadeur. De plus, la famille du futur marié doit se préparer à dépenser un montant d'argent assez élevé. Si la famille n'a pas assez d'argent, elle aura peut-être à hypothéquer tout ce qu'elle possède pour remplir son obligation sociale. Après avoir rempli toutes les conditions, une délégation part, à la tombée de la nuit, pour la maison de la mariée. L'ambassadeur est en tête, suivi du jeune prétendant, du *chuch-cajau*, des parents et des amis. Ils marchent en procession, transportant avec eux les présents pour la jeune mariée : du chocolat, des *tortillas*, des cigarettes, de la boisson, de l'argent... À leur arrivée, la maison est obscure et silencieuse. L'ambassadeur frappe à la porte à deux reprises sans obtenir de réponse. Au troisième coup, une voix plaintive répond, leur disant d'arrêter de les déranger en pleine nuit et de s'en aller. Les pourparlers commencent alors entre le père de la jeune fille et l'ambassadeur au sujet de la dot. Finalement, après une longue discussion, la porte s'ouvre à la grande joie de tous. On passera toute la nuit à danser et à boire.

Le dimanche suivant, le couple et la famille iront voir un *chuch-cajau* à l'église de Saint-Thomas, afin d'obtenir son consentement et d'être uni par les liens du mariage. Le sorcier allume alors deux chandelles blanches et les dépose sur le sol, côte à côte. Si les chandelles se croisent en se consumant, le mariage est accepté ; par contre, si les chandelles s'écartent l'une de l'autre, le mariage ne peut se faire. Ensuite, le

chuch-cajau noue la tête des époux avec une bande de coton représentant le lien qui les unira pour la vie. Puis, les parents imposent les mains sur la tête de leur enfant respectif, apportant ainsi au couple une protection et un soutien. Le sorcier asperge alors la tête et la poitrine des époux à l'aide d'une feuille de maïs préalablement trempée dans le bénitier, afin qu'ils commencent leur vie commune sains de corps et d'esprit. Il les asperge aussi d'encens de copal pour que la promesse de leur lien monte vers le ciel, avec la fumée de *joc-pom*. Toute la famille part ensuite fêter le nouveau couple.

On dit que, dans la société maya, où les signes monétaires sont très rares, aucune valeur n'est accordée à la richesse. La jeune fille riche cherche à épouser le jeune homme pauvre qui travaillera pour élever la famille, car l'époux trop fortuné traînerait de marché en marché et dépenserait vite la très modeste dot de la mariée et la sienne. À l'instar des Orientaux, les Mayas acceptent la polygamie : tout dépend de l'habileté de l'homme à faire vivre plus d'une femme à la fois. Mais aujourd'hui, étant donné leur pauvre situation économique, la polygamie ne se pratique plus. Par contre, l'adultère est une chose très grave chez eux et la personne qui s'en rend coupable est sévèrement punie. Près du village de Chichicastenango, sur la montagne Démocratia, se trouve un oratoire où sont amenées les personnes coupables d'adultère. Déshabillées et flagellées publiquement, elles doivent aussi demander pardon au parti offensé.

LES TEXTILES

ET LES TEINTURES NATURELLES

Depuis que je vis chez Miguel, j'ai pu constater que Soledad passe ses journées entières à tisser. C'est incroyable tout ce qu'elle peut accomplir avec son métier primitif. Elle réussit des tissages de toutes sortes : serrés, larges, croisés, etc. Très habile à tisser le coton et la laine, elle est aussi experte en broderie. Elle tisse presque tous les vêtements nécessaires à la famille : blouses, châles, ceintures... Cependant, certains vêtements, tels la jupe et le poncho, sont achetés au marché. Ils sont fabriqués par des tisserands professionnels sur des métiers de type européen. Soledad s'occupe parfois des enfants et de la cuisine, mais le tissage demeure sa tâche première. En ce moment, elle termine une magnifique blouse pour Maria. Cela représente plus d'un mois de travail patient. Chaque jour, accroupie sur la terre battue devant son métier, elle tisse inlassablement. Malgré son âge, elle peut rester ainsi pendant des heures sans montrer le moindre signe de fatigue. Ses mains agiles travaillent avec l'aisance et la précision que donne une

longue pratique. Elle refait les gestes que ses ancêtres lui ont appris. Depuis son adolescence, elle a respecté et conservé rigoureusement les motifs de tissage propres à son village, tels que sa mère les lui a enseignés. Aujourd'hui, c'est à Soledad que revient la tâche de transmettre la tradition.

La mode vestimentaire des Mayas-Quichés suit des règles immuables. Depuis des siècles, chaque *pueblo* utilise ses symboles et ses couleurs. On prétend qu'il existe encore au Guatemala quatre-vingt-quinze façons de tisser. C'est d'ailleurs grâce aux particularités de la tenue vestimentaire qu'il est possible de déceler l'appartenance d'un Indien à son village. Dans certains villages, on a adopté la mode paysanne espagnole du temps de la colonie, alors qu'ailleurs on a conservé le costume traditionnel maya. Parfois, seules diffèrent la manière de porter certains éléments du costume, la couleur des broderies, la longueur de la jupe, de la chemise ou de la ceinture.

À Chichicastenango, le costume traditionnel de l'homme est non seulement l'un des plus colorés, mais aussi l'un des plus symboliques de tout le pays. Miguel le porte d'ailleurs avec beaucoup de fierté. La coupe de son costume est d'inspiration espagnole, mais les symboles qui l'ornent sont d'origine maya. Les quatre glands de sa coiffe représentent les points cosmiques du monde maya. Le soleil radiant, brodé sur la veste, est le symbole religieux des Mayas-Quichés. Il représente aussi l'adolescence, la maturité et la vieillesse de l'homme qui le porte. Les couleurs, les dessins et les motifs utilisés dans les vêtements sont tous symboliques.

Les Indiens du Guatemala, comme leurs ancêtres mayas, sont réputés pour leurs textiles uniques aux

couleurs vives. Bien que leur adresse et leurs méthodes de tissage soient incomparables, leur renommée est due, en grande partie, aux colorants naturels qu'ils utilisaient. En effet, c'est grâce aux Mayas que l'on connaît aujourd'hui plusieurs colorants et peintures dont un rouge foncé, genre de pourpre à base de mollusques, le bleu maya, obtenu à partir d'une espèce d'argile, et le bleu indigo, extrait des feuilles d'une plante. Il est intéressant d'étudier l'histoire de leurs teintures, car chaque couleur a une signification précise et symbolique. Les couleurs de l'arc-en-ciel symbolisent la protection du ciel. Le rouge, le noir, le blanc et le jaune sont considérés comme sacrés, car ce sont les couleurs du maïs. De nos jours, la plupart des colorants naturels ont été remplacés par les colorants chimiques modernes. Cependant, dans certains villages du Guatemala, tels Nebaj et San Juan Chamelco, on utilise encore ces teintures d'autrefois.

Le rouge était la couleur que les anciens Mayas appréciaient le plus. Ils possédaient d'ailleurs une grande variété de colorants rouges. Le rouge foncé provenait de l'oxyde de fer. Cette substance servait aussi à la fabrication d'une peinture rouge très employée par les Mayas. La couleur pourpre était extraite du bois de mora ou d'un escargot. Les Mayas trouvaient ce mollusque sur les côtes de la région actuelle de Panama. Ils obtenaient aussi un colorant rose, le *rocou*, extrait des graines et de la pulpe d'un arbre originaire d'Amérique Centrale, le *rocouyer*. Ce colorant est toujours utilisé dans certaines préparations alimentaires.

Le carmin, couleur d'un rouge intense, fut probablement le colorant le plus apprécié. Ce magnifique rouge écarlate provient de la cochenille, un insecte originaire du Mexique, qui vit sur les raquettes du

nopal. On obtient le carmin en desséchant, puis en écrasant le corps de l'insecte femelle. Les Mayas importaient ce précieux colorant de la région de Huehuetenango. Le nopal, sorte d'opuntia appartenant à la famille des cactus, est plus connu sous le nom de figuier de Barbarie. Au temps de la colonie, la culture du figuier de Barbarie pour l'élevage de la cochenille était très importante, mais ce cactus eut, au cours de son histoire, d'autres utilités. Le figuier était, en effet, un des aliments de base des Aztèques, qui extrayaient de ses figues, du fromage, de la confiture pour les *tortillas*, une sorte de miel appelé *tunas* et une boisson très alcoolisée, la *colonche*.

Pour le jaune, on employait le bois camotillo ou le bois amarillo. Le bleu foncé et le noir étaient obtenus de l'aubier d'un grand arbre, le bois de campêche. Cet arbre, originaire du Mexique, produit un des rares colorants naturels encore fréquemment utilisés dans notre monde moderne. On s'en sert surtout pour la fabrication de l'encre.

L'histoire de l'indigo est sûrement la plus intéressante. C'est un des plus anciens colorants, peut-être même le plus vieux. L'indigotier, plante légumineuse de grande taille, existait à la fois en Amérique Centrale, en Chine et en Inde d'où nous vient son nom. Ce sont les Chinois qui l'ont découvert, trois mille ans av. J.-C. Cependant, malgré les voyages de Marco Polo en Extrême-Orient, l'utilisation de l'indigo ne s'était pas répandue en Occident. Lorsque l'on découvrit cette plante en Amérique Centrale, l'indigo fut massivement importé en Europe. Le commerce du colorant pastel, florissant à l'époque, fut supplanté rapidement par celui de l'indigo. Au temps de la colonie, l'indigo ainsi que la cochenille constituaient une part importante de l'économie guatémaltèque.

Vers 1860, l'invention des colorants chimiques vint ruiner ce précieux commerce. C'est à la suite de cette catastrophe économique que le Guatemala instaura la culture intensive du café et des bananes.

Malgré la baisse de popularité de l'indigo, un homme du nom de Levi Strauss sut apprécier les grandes qualités de ce colorant avec lequel il teignit le denim des jeans. Grâce à l'indigo, le jean a révolutionné le marché du vêtement. Les fibres qui servent à tisser le denim sont plongées jusqu'à quatorze fois dans des bains d'indigo. Elles sont séchées entre chaque bain : l'air et la lumière les oxydent et l'indigo se fixe. On obtient ainsi ce bleu tant recherché qui ne se délave pas. Les vrais jeans, traités à l'indigo, ne déteignent pas malgré plusieurs lavages successifs. Ils pâlissent parce qu'ils s'usent. De plus, le tissu traité à l'indigo a l'avantage de ne pas être transparent. Aujourd'hui, les véritables jeans de denim teints à l'indigo ne sont fabriqués qu'aux États-Unis et, malheureusement, ils se font de plus en plus rares.

LE LAC ATITLÁN, SPLendeur DES HAUTS PLATEAUX

Le Guatemala possède de nombreux lacs renommés pour leur beauté et leur splendeur. En passant par l'ancienne route interaméricaine de Solola, nous découvrons l'un des plus beaux du monde, le lac Atitlán. Son approche offre une vue spectaculaire et inoubliable. La route en corniche zigzague dans les montagnes pendant dix-huit kilomètres et descend de six cents mètres pour nous mener sur ses rives idylliques.

Autour du lac, sur cent kilomètres de circonférence, existent douze petits villages portant chacun le nom de l'un des douzes apôtres. Ils sont habités par les descendants des Mayas-Quichés venus s'installer dans cette région il y a environ mille ans. À l'intérieur du groupe, on parle trois langues distinctes : le quiché, le cakchiquel et le tzutuhil. On dit que chaque village utilisait autrefois son propre dialecte.

À cause de leur éloignement du reste du Guatemala et à cause de la complète désunion qui régna

entre eux, dans le passé, chaque village s'est développé indépendamment des autres. Les habitudes quotidiennes et les coutumes diffèrent d'un village à l'autre. Celles des Tzutuhiles se distinguent de celles des Cakchiqueles. À Panajachel, où vivent les Cakchiqueles, les femmes travaillent aux champs avec leur mari et transportent souvent sur leur tête une charge de vingt kilos durant des kilomètres, sans oublier le bébé sur le dos. En revanche, les femmes tzutuhiles de San Pedro La Laguna, de l'autre côté du lac, ne font pas ces rudes travaux. Elles s'occupent essentiellement des enfants, de la cuisine, du lavage et du tissage. Le fait que les coutumes varient énormément malgré le peu de distance qui sépare certains villages m'a incité à passer plusieurs mois au lac Atitlán. Une analyse attentive de leurs traditions et coutumes donne l'impression de découvrir un nouveau pays dans chaque village.

Le manque de communication entre tous ces villages, dans le passé, a permis réellement l'éclosion d'une identité propre à chaque *pueblo*. D'ailleurs, encore aujourd'hui, malgré les échanges commerciaux, chacun vit dans son propre village et ne se mêle pas aux autres. Une jeune fille et un jeune homme de deux tribus différentes se marient rarement. À San Antonio Palopo, on raconte l'histoire d'une princesse tzutuhil qui tomba amoureuse d'un prince cakchiquel : leur mariage causa une querelle entre les deux villages. En réalité, le seul rapport que tous ces villageois entretiennent entre eux, c'est le marché, qui constitue vraiment l'exception à la règle.

Le lac Atitlán prend différents aspects pour ceux qui vivent près de ses rives. Pour les uns, le lac correspond au décor naturel dans lequel ils évoluent ; pour les autres, il représente la source d'approvision-

nement en nourriture. La pêche y est très bonne, entre autres celle des crabes d'eau douce, ce qui est très rare, paraît-il. L'homme d'Atitlán fabrique de grands canots creusés dans un tronc d'arbre, que l'on nomme *cayucos*. Ces embarcations ressemblent à des cercueils flottants. On s'en sert pour aller à la pêche et pour voyager d'un village à l'autre. C'est le moyen de transport le plus rapide, d'autant plus que, par le passé, aucune route ne reliait les villages entre eux. Les dimensions du lac sont d'ailleurs impressionnantes : seize kilomètres de largeur, trente-deux kilomètres de longueur et, à certains endroits, quatre cent soixante mètres de profondeur.

Parfois, des vents violents déchaînent la fureur du lac. Dès leur enfance, les Indiens apprennent à respecter sa force et ses humeurs changeantes. Bien qu'ils soient toujours en contact étroit avec le lac, il est étonnant de constater que peu de villageois savent nager. Pourtant, ils s'y baignent, y lavent leur linge, pêchent et voyagent de village en village au moyen de leurs *cayucos*.

Au lever du jour, le lac Atitlán, situé à 1 600 mètres d'altitude, offre un panorama extraordinaire, le bleu clair de l'eau contrastant fortement avec la noirceur des volcans qui l'entourent : en effet, trois majestueux volcans surplombent le lac, comme les tours d'un château fort. Le volcan San Pedro, d'une hauteur de 3 052 mètres, est le plus petit des trois. Ses versants sont complètement recouverts de végétation jusqu'au sommet. Le volcan Atitlán, le plus magnifique de toute la région, atteint une hauteur de 3 558 mètres. Sa dernière éruption remonte au 3 juin 1853. L'ascension est assez difficile (il faut compter douze heures environ), mais l'effort est récompensé par la vue grandiose, le panorama inoubliable qui

s'offre au sommet. Son cratère impressionnant mesure quarante-cinq mètres de profondeur et deux cent quarante-cinq mètres de diamètre. Le troisième volcan, le Tolimán, d'une hauteur de 3 160 mètres, possède la particularité d'avoir deux sommets, ce qui porte à confusion car, à première vue, on peut imaginer qu'il y a deux volcans.

D'après les volcanologues, seul le volcan Atitlán est susceptible d'entrer de nouveau en activité. Au pied du Tolimán, se dresse un quatrième volcan, le Cerro de Oro. Malgré sa petitesse, ce n'est certes pas le moins dangereux puisqu'il est en activité.

En Amérique Centrale, du Guatemala à Panama, sur une longueur de 1 500 kilomètres, existent plus de soixante volcans dont quarante-deux sont en activité. Au Guatemala seulement, on en dénombre trente-deux, c'est-à-dire plus de la moitié. Quatre d'entre eux s'élèvent au-delà de quatre mille mètres et huit sont toujours en activité, dont deux ou trois peuvent se déchaîner à tous moments. Plusieurs de ces volcans ont causé de nombreuses catastrophes à travers le pays. Malgré tout, leurs violentes éruptions n'ont pu déloger les habitants des hauts plateaux qui tiennent à profiter de l'incalculable engrais naturel que composent les cendres volcaniques. On craint et on respecte tout à la fois la fureur des volcans : certes, elle manifeste la colère de Dieu, mais elle est également la source d'une culture très abondante. J'ai déjà vu des paysans cultiver leurs champs tandis que la lave d'un volcan coulait quinze cents mètres plus loin.

Le volcan Pacaya, qui atteint une hauteur de 2 500 mètres, se trouve à quarante kilomètres au sud de la capitale, Ciudad Guatemala, soit dans la région la plus peuplée du pays. Le Pacaya est un des volcans les

plus actifs de toute l'Amérique Centrale. Heureusement, lors de ses éruptions, il sème rarement la mort. Il ne détruit que les récoltes des paysans, son activité se limitant à de petites coulées de lave, des vapeurs et quelques bombes.

La présence des volcans a influencé énormément les coutumes et les légendes des Mayas-Quichés du lac Atitlán. Ainsi, les Indiens tiennent pour certaine l'existence d'un trésor fabuleux enterré dans le Cerro de Oro, la montagne d'or. La légende raconte qu'après la prise de la forteresse des Tzutuhiles par Don Pedro de Alvarado, les chefs indiens décidèrent de cacher leurs biens et leurs trésors au pied du volcan Atitlán. Voulant cacher leurs richesses, l'« aïeule de l'eau » (*atitlán*) vomit un autre volcan, le Cerro de Oro.

Les croyances, les superstitions et les légendes ont été transmises de génération en génération, autour du lac, avec un mélange d'idéologie chrétienne et païenne. Un de leurs récits folkloriques raconte qu'une énorme cloche d'or repose au fond du lac. Elle aurait été placée là, il y a quelques siècles, par les premiers habitants. Durant leur sommeil, les esprits des Indiens descendent au fond du lac. Ils s'approchent de la cloche brillante pour la toucher : leurs âmes sont ainsi purifiées et leur vie, remplie de bonheur éternel.

Le village de Santiago, situé dans une baie au sud du lac, à 1 625 mètres d'altitude, sur les versants du volcan Atitlán, est sûrement le plus pittoresque. Ancienne capitale, centre religieux et place forte des tribus tzutuhiles des hautes terres, Santiago est aujourd'hui le village le plus peuplé du lac Atitlán, comptant 16 650 habitants. Les huttes, faites de troncs de maïs et recouvertes de toits de chaume, sont

entourées de murs de roches volcaniques. Santiago se dresse sur une masse énorme de fragments de lave.

En traversant le village, nous arrivons au marché, à proximité de la place centrale. Devant nous, s'élève une vieille église franciscaine, bâtie en 1568. Le marché de Santiago, le plus fascinant de tous les marchés indiens du lac, se tient chaque jour, entre onze heures et quatorze heures. Toutefois, le samedi demeure le jour le plus important. Ce marché, tenu exclusivement par des femmes, offre un vaste assortiment de produits : *huipiles* et pantalons, légumes, fruits, poterie et étain... On y retrouve les Indiens de Solola, de San Pedro La Laguna et de San Pablo La Laguna venus y vendre leurs produits ou les échanger.

Santiago est réputé pour ses textiles : les femmes de cette localité, dit-on, créent les plus beaux tissages et les plus belles broderies de tout le pays. La femme porte un *huipil* de coton blanc à rayures verticales, orange et mauves. La partie supérieure est brodée de fils de soie représentant de magnifiques oiseaux multicolores. La garniture de tête est unique en son genre. La femme entoure sa tête d'une bande de tissu rouge vif de trois centimètres de largeur et de dix mètres de longueur, dont chaque extrémité est richement tissée de couleurs vives sur une longueur de un mètre. Elle est d'ailleurs très fière de porter cette coiffure exceptionnelle en forme d'auréole. Si le voyageur parvient un jour à oublier sa visite au Guatemala, la seule image des femmes indiennes de Santiago, coiffées de leur auréole et vêtues de leur *huipil* très riche en couleurs, demeurera à jamais dans ses pensées.

LA FÊTE PATRONALE DE CHICHICASTENANGO

Au mois de décembre, plus de 15 000 Indiens venus de toutes les régions du Guatemala se rassemblent sur la place du marché, devant l'église, pour célébrer la fête de saint Thomas, le patron du village. De toutes les festivités religieuses de l'année, la fête patronale est la plus brillamment célébrée. Un mélémélo indescriptible, une confusion complète règne pendant toute une semaine. Des processions ont lieu à tous moments et dans toutes les rues du village. L'église de Saint-Thomas est somptueusement décorée en l'honneur du saint patron. Des guirlandes de papier et des bannières multicolores suspendues au plafond donnent un air de fête à l'intérieur austère de l'église. De plus, des aiguilles de pin fraîches sont répandues sur le plancher et sur les autels de tous les saints.

Jour et nuit, éclate continuellement le bruit percutant des *bombas* et des *cohetes*. Les Indiens font exploser les *bombas*, des mortiers chargés de dyna-

mite, pour être entendus des dieux. Ils lancent les *cohetes* pour communiquer avec les ancêtres et, parfois, pour appeler la pluie ou demander sa cessation. C'est de cette façon, à coups de dynamite et avec conviction, que l'Indien attire l'attention des dieux et celle de ses ancêtres afin de les inciter à venir participer à la fête. Chaque année, hélas ! les autorités du village déplorent plusieurs blessures et parfois des morts causées accidentellement par les mortiers chargés de dynamite.

Pour les Indiens des hautes terres du Guatemala, Chichicastenango est vraiment le cœur de la société. C'est l'organe qui distribue à tous l'oxygène vital, c'est l'endroit où se fortifie leur sentiment d'appartenance au groupe maya. C'est ici, seulement, dans ce centre religieux, qu'ils peuvent s'enorgueillir de fêtes fastueuses auxquelles ils participent tous avec ferveur. De plus, cette fête représente pour eux la seule occasion de l'année où ils peuvent se libérer de leurs problèmes et s'évader dans un autre monde, ce dont ils ont besoin, comme toutes les autres sociétés. À certains moments, c'est le défoulement général dans tout le village. Durant cette semaine, plusieurs s'enivreront d'*aguardiente* et de mauvais alcools afin d'oublier leurs soucis et, aussi, afin de mieux se rapprocher des dieux.

Depuis un an, le paysan indien a travaillé sans répit sur sa terre. Il a réussi, malgré tout, à économiser une somme d'argent à peine suffisante pour participer à la fête. Il achètera de l'encens pour les dieux, des *cohetes* pour ses ancêtres et de l'alcool pour lui-même. Les derniers jours, on le devine, prennent parfois une tournure dramatique pour certains qui tombent de fatigue, d'épuisement ou

d'ivresse. Malheureusement, quelques-uns ne se relèvent plus. Une semaine de festivités, c'est très long...

Les processions de Chichicastenango, en particulier celle des *Tz'ijolaj's*, occasionnent un fantastique déploiement de couleurs. Elles sont la conjonction de rites païens et catholiques qui résulte en un bizarre amalgame multicolore. Les joueurs de tambour et les *ajpatanes*, les chefs des quatorze confréries de Chichicastenango, accompagnés de leurs femmes, ouvrent la procession. Viennent ensuite plusieurs statues de saints à l'expression bizarre et enfantine, dressées sur des plates-formes richement décorées. Les Indiens les transportent sur leurs épaules dans les rues du village. Chacun des soixante-quatre cantons du comté de Chichicastenango envoie un représentant avec une douzaine de *cohetes*. Les soixante-quatre représentants forment la garde officielle durant la procession des *Tz'ijolaj's*. Les délégations provenant des villages du Nord, costumées à la mexicaine, témoignent de l'influence que leur confèrent leurs proches voisins.

L'organisation des festivités est rendue possible grâce à une quête nocturne : le *moloj*. Cette quête se fait au cours des dernières heures précédant la fête de saint Thomas. La confrérie de *Tz'ijolaj* se promène dans les rues du village, précédée d'un joueur de tambour, pour recueillir de maison en maison les petites contributions monétaires qui permettront d'acheter les *bombas*, les *cohetes* et la boisson. Par la suite, tous les habitants du village partageront ensemble le *moloj* au cours de ces longues festivités.

LA DANSE DE LA CONQUÊTE

Vers 1520, Don Pedro de Alvarado, premier lieutenant de Cortez, pénètre au Guatemala. Plusieurs tribus des hautes terres, désirant se soustraire au joug des Mayas-Quichés, lui demandent assistance pour se rebeller contre leurs ennemis de toujours. En effet, à cette époque, les tribus quichés guidées par leur chef, Tecun-Uman, imposaient leur suprématie et leur despotisme sur l'ensemble du territoire maya.

Cette venue d'Alvarado est commémorée par une danse exécutée à l'occasion de la fête patronale de Chichicastenango. C'est la *Baile de la conquista*, la danse de la conquête, une chorégraphie imaginée par deux moines dominicains et interprétée par les Indiens pour la première fois en 1558, devant l'évêque Francisco Marroquin, à San Juan El Obispo. Depuis lors, les Indiens miment leur propre défaite dans cette longue reconstitution de la conquête. La *Baile de la conquista* est la danse suprême de tous les villages indiens : elle leur rappelle la défaite sanglante de leurs

propres ancêtres, les Mayas-Quichés. Cette tradition, qui se perpétue depuis des centaines d'années, démontre le fatalisme de l'Indien et son esprit conservateur.

La danse commémorative est exécutée sur le parvis de l'église du Calvaire par une vingtaine de figurants, dont les uns représentent les conquistadores et les autres, les Quichés. Les danseurs sont très attrayants avec leurs costumes mauve, or et argent ainsi qu'avec leurs magnifiques masques de bois, sculptés par les artisans locaux.

Les figurants dansent au son d'une flûte, d'un petit tambour et de la *marimba de tecomates*. La *marimba* est un instrument de musique originaire du Guatemala. Comme aujourd'hui dans la vie artistique du pays, elle jouait autrefois un rôle important dans la mythologie maya. C'est l'un des ancêtres du xylophone. Aucun métal n'entre dans la fabrication de cet instrument. Les caisses de résonance sont des courges de différentes grosseurs et l'ensemble de l'instrument est fabriqué de quatre bois précieux : le quincewood, le cèdre espagnol, l'acajou et surtout l'hormigo, surnommé par les Mayas, « l'arbre qui chante ».

La danse de la conquête se termine par le duel historique entre Alvarado et Tecun-Uman. L'histoire raconte qu'à l'arrivée des Espagnols, Alvarado dépêcha deux émissaires à la rencontre des Mayas-Quichés. Tecun-Uman les captura et les fit exécuter. À la suite de cet affront, Alvarado envoya ses armées à la poursuite des Mayas-Quichés. Le combat final eut lieu à Quetzaltenango où les deux chefs se livrèrent un duel acharné. À partir de cette défaite, une nouvelle époque commence pour les Mayas, car les Espagnols s'implantent sur leur territoire.

La dernière journée des festivités est sans doute la plus importante, puisque c'est ce jour-là qu'a lieu la cérémonie du *Palo Volador*, le mât de voltige. Cette cérémonie, dont la tradition date d'avant la conquête, ne se limite pas à ce seul dimanche de la fête. Les habitants de Chichicastenango s'y préparent depuis plus de quatre mois. La cérémonie débute donc au mois d'août par la coupe de l'arbre, au moment du second passage du soleil par le zénith, et se termine en janvier par la mise à bas du mât de voltige qui coïncide avec le solstice d'hiver. Le *Palo Volador* revêt un caractère religieux très profond dont on trouve l'explication dans le *Popol Vuh*. Les rituels qui l'entourent sont très complexes et répondent avant tout à des préoccupations cosmiques. Si les villageois de Chichicastenango ont perdu le sens profond de plusieurs rituels, ils en ont tout de même conservé une compréhension assez exacte. Il m'a paru plus intéressant de révéler ici leur propre interprétation, et non celle que contient le *Popol Vuh*.

Tout d'abord, l'*alcade*, le maire du village, accompagné des sorciers et des *ajpatanes*, se rend dans la forêt pour y dénicher l'arbre le plus élevé et le plus droit qui servira de mât de voltige. Les *chuch-cajaus* doivent se consulter pour déterminer le moment le plus propice à la coupe de l'arbre. Cette date devra coïncider avec la pleine lune la plus proche du second passage du soleil par le zénith. Les sorciers feront aussi des offrandes au dieu du Monde, au sommet de la montagne Démocratia, demandant sa protection afin qu'aucun accident ne se produise au moment de la coupe et afin que l'arbre ne s'abîme pas en tombant.

Après l'avoir dépouillé de ses branches, on transporte l'arbre à dos d'homme jusqu'à Chichicastenango, en traversant plusieurs villages. Cette longue opéra-

tion dure parfois plus de deux semaines. Dans chaque village, on désigne cent cinquante hommes pour transporter ce mât de trente mètres sur leurs épaules jusqu'au village suivant. Arrivé à Chichicastenango, le mât est laissé sur le sol devant l'église de Saint-Thomas pendant plusieurs semaines en attendant la cérémonie de l'élévation. Le moment venu, les sorciers entourent le mât et le flagellent de toutes leurs forces afin qu'il se lève très vite, comme le maïs doit pousser. Tous ensemble, les cent cinquante hommes soulèvent d'un seul coup le mât, symbole de la fertilité. Ixmi, le dieu du Maïs, est parmi eux et accompagne leur geste sacré.

Le jeu du mât de voltige n'est fait que de bois et de cordage. On installe au sommet un appareil giratoire qui permet aux voltigeurs de décrire des cercles autour du mât lors de leur descente. La signification de la dernière cérémonie se rapporte au retour des ancêtres sur terre. Au cours des festivités des jours précédents, les Mayas ont attiré l'attention des ancêtres avec leurs *bombas* et leurs *cohetes* pour qu'ils reviennent sur terre. Les deux voltigeurs représentent justement les ancêtres. Ils grimpent jusqu'au sommet du mât, comme autrefois l'esprit des morts est monté au ciel. En bas, la foule les attend avec une grande impatience. Les villageois indiens se disent que les ancêtres ont déjà vécu sur terre ; par conséquent, ils sont beaucoup plus compréhensifs que les dieux et connaissent mieux leurs problèmes. Les fidèles leur adressent de nombreuses requêtes, car ils savent que les ancêtres remonteront au ciel, à la fin de cette fête, pour intercéder en leur faveur auprès des dieux.

La descente des voltigeurs est fort spectaculaire. Les deux hommes s'introduisent dans les anneaux du câble et se lancent dans le vide pour commencer leur voltige en décrivant des spirales qui s'agrandissent de plus en plus, au fur et à mesure que la corde se déroule, jusqu'à ce qu'ils touchent le sol.

Autrefois, les saisons des semences et des récoltes avaient une importance particulière dans la vie quotidienne et les activités religieuses des Mayas. Ils se rassemblaient dans leurs centres religieux pour célébrer Chac, le dieu de la Pluie. Les prêtres mayas lui demandaient de leur accorder de bonnes récoltes et des pluies abondantes. Les paysans y apportaient toutes leurs semences pour les faire bénir par les prêtres. Et, après la récolte de maïs, ils revenaient pour remercier le dieu Chac de sa bonté.

Aujourd'hui, malgré que le dieu de la Pluie soit remplacé par saint Thomas et le dieu des Vents, par saint Jacques, les Indiens de Chichicastenango, plus que n'importe quels autres, restent fidèles aux traditions de leurs ancêtres. En participant aux cérémonies de la Semaine Sainte, que l'Église catholique célèbre juste avant la saison des semences, et à celles de la fête de saint Thomas, patron de leur village, juste avant la saison des récoltes, les Mayas d'aujourd'hui refont les mêmes démarches que leurs ancêtres, il y a 1 200 ans. Les Indiens de Chichicastenango accusent ainsi deux professions de foi durant ces grandes festivités de l'Église catholique.

L'AVENIR DES MAYAS-QUICHÉS

Mon expérience chez les Mayas-Quichés a marqué le début non seulement d'une carrière dans le monde de la ciné-conférence, mais aussi d'une grande aventure vers une meilleure compréhension des peuples de la terre. Plusieurs aspects du monde maya de l'antiquité peuvent nous paraître fort mystérieux encore aujourd'hui, mais le travail considérable des archéologues contemporains nous permettra vraisemblablement, d'ici peu, de mieux saisir la grandeur de cette civilisation qui a puisé ses sources dans la nuit des temps, chez les Olmèques.

De toute évidence, les temples mayas de l'antiquité ne représentent plus rien pour Miguel et sa famille. Ils sont aussi loin dans leurs pensées que les dolmens de Carnac dans les nôtres. Ils ont oublié certes, mais heureusement ils ont conservé le même rythme de vie que leurs illustres ancêtres. Et cela fut capital pour moi, car le fait d'avoir vécu avec cette famille maya pendant plusieurs mois m'apporta beau-

coup, autant sur le plan humain que sur celui de la connaissance.

Tout au long de mon séjour, le côté mystérieux et ésotérique de cette grande civilisation s'est estompé, faisant place à une meilleure compréhension de la vie quotidienne des Mayas d'autrefois. J'ai compris l'importance du dieu Chac en participant avec eux aux labours des champs et j'ai saisi le sens réel de leur constante vénération au dieu Ixmi en partageant leurs repas. Les grandes fêtes de Chichicastenango m'ont permis d'imaginer l'ampleur des fêtes fastueuses que les anciens Mayas donnaient au moment des semences et à celui des récoltes. J'ai compris aussi l'importance des grandes cités cérémonielles pour ces humbles paysans cultivant leur précieux maïs sur la terre ingrate du Petén.

Le chaleureux accueil que Miguel et sa famille m'ont témoigné ainsi que leur compréhension et leur patience infinie m'ont grandement aidé dans la tâche que je m'étais fixée. Grâce à eux, j'ai pu participer à toutes les étapes importantes de leur vie, de la naissance jusqu'à la mort.

Aujourd'hui, au Guatemala, le visiteur découvre deux mondes bien différents : celui des villageois et celui des citadins. Ces derniers, que les Indiens surnomment *Ladinos*, sont d'origine espagnole ou métissée. Le citadin se déclare plutôt fier de son ascendance espagnole, tandis que le villageois indien conserve jalousement ses coutumes préhispaniques. Un important fossé divise ces deux principaux groupes ethniques, tant au point de vue de la mentalité qu'à celui du mode de vie.

La civilisation moderne du citadin mettra sans doute fin, un jour, à la vie primitive au Guatemala et

les Mayas d'aujourd'hui ne seront plus qu'histoire du passé. L'autonomie de Chichicastenango disparaît petit à petit avec l'afflux de l'argent et l'intervention du gouvernement dans bien des cas. Les Mayas-Quichés ont conservé leurs métiers traditionnels certes, mais de nouvelles industries se sont développées, créant ainsi de nouveaux emplois. Une partie de la population indigène travaille maintenant pour la voirie, le tourisme et dans les plantations ou se consacre à l'artisanat. À cela s'ajoute la venue de touristes de plus en plus nombreux, dont la présence attire les *Ladinos* dans les villages indiens. De la capitale, ces derniers se rendent dans les marchés indigènes dans le but de vendre leur marchandise aux touristes, mais aussi avec l'idée de susciter de nouveaux besoins chez les Indiens et de développer ainsi un nouveau marché.

Avec le temps, certains Indiens, particulièrement les tisserands, se sont rendu compte que les touristes étaient prêts à acheter leurs produits à n'importe quel prix. Au début, l'Indien considérait l'achat fait par le touriste comme un apport occasionnel et il était très surpris de voir l'intérêt manifesté par celui-ci pour ses produits. Il ne connaissait pas la valeur commerciale de ce qu'il fabriquait et avait beaucoup de difficulté à fixer un prix. Il lançait un chiffre, au hasard parfois. Il s'est vite aperçu qu'il pouvait obtenir plusieurs fois le prix habituel. Il s'ensuivit la création de deux prix, un pour le touriste, un pour l'Indien. Malheureusement, même le prix demandé à l'Indien a été fortement majoré, ayant presque doublé.

Comme la majorité des Indiens n'ont pas de contacts directs avec le touriste, leurs revenus n'ont pas augmenté. Les textiles deviennent donc de moins en moins abordables pour eux. À Chichicastenango,

les hommes avaient l'habitude d'acheter leurs costumes du tisserand ; cependant, l'afflux de touristes ayant amené une hausse des prix, il leur devient de plus en plus difficile de se procurer leurs vêtements habituels. C'est ainsi que la moitié des hommes ont abandonné leurs costumes traditionnels et portent maintenant des vêtements européens. Par contre, étant donné qu'elles confectionnent elles-mêmes la plupart de leurs vêtements, et peut-être aussi parce qu'elles sont plus conservatrices, les femmes de Chichicastenango portent toutes encore le costume traditionnel.

Déjà on remarque une différence entre les marchands de textiles et les autres Indiens. Normalement, l'Indien est d'un tempérament renfermé, ayant été très longtemps opprimé, asservi. Le marchand indien, à cause de ses voyages et de ses contacts quotidiens avec le Blanc, est beaucoup plus expansif. Il a pris confiance en lui et se permet même d'aborder le touriste. Contrairement à l'Indien qui demeure dans son village, le marchand a l'occasion de vivre de nouvelles expériences, d'acquérir de nouvelles connaissances, en un mot d'évoluer... Cela se traduit de plusieurs façons : il parle mieux l'espagnol, utilise quelques mots d'anglais, connaît la valeur de l'argent, sait ce qui se passe dans les autres villages ; sa femme est « mieux » habillée : elle porte toujours le costume traditionnel, mais se distingue par ses souliers de cuir lustré et ses bijoux de pacotille...

Les marchands acquièrent de plus en plus d'importance au sein de la communauté indigène. Avant, les représentants du peuple, maire, conseillers, sorciers, étaient très influents auprès des villageois à cause de leur prestige. Maintenant, ce sont les marchands de tissu qui le deviennent de plus en plus à

cause de leur réussite matérielle et aussi grâce à leur rôle d'agents de liaison entre les villages. Il s'agit d'une véritable mutation des valeurs morales et intellectuelles et d'un bouleversement des classes sociales. Chichicastenango, longtemps la tour de garde des traditions et de l'identité maya, évolue maintenant vers l'assimilation hispanique, entraînant avec lui les autres villages. Ce phénomène est d'autant plus déplorable que Chichicastenango demeure le centre d'attraction et de rayonnement de la communauté indigène. Quand Chichicastenango change, c'est l'âme du peuple maya qui est attaquée.

Pendant combien de temps encore les Mayas-Quichés perpétueront-ils leurs cérémonies religieuses ? Pendant combien de temps conserveront-ils la signification profonde du *Palo Volador* et celle du *tzolkin* ? Au fur et à mesure qu'augmentent la population des *Ladinos* dans les villages et le prestige des marchands, disparaissent les mœurs et les coutumes transmises de génération en génération au cours des siècles. Néanmoins, les pratiques et les croyances des Mayas-Quichés ont été notées par les anthropologues de l'université de Harvard et par ceux de l'université de Californie qui les observent depuis plus de trente ans. Tout ce qu'il reste à souhaiter, c'est que le changement ne soit pas trop brusque et que le peuple maya ne perde pas totalement son identité.

Certes, les changements amorcés se poursuivront. Mais peut-être devons-nous partager l'optimisme de Charles-V. Aubrun, qui écrivait dans *l'Amérique Centrale* : « Peut-être verrons-nous surgir dans quelques décennies un État guatémaltèque d'une originalité et d'une singularité sans pair, légitime descendant de l'Empire maya, héritier de la civilisation espagnole et bénéficiaire des techniques

modernes venues de l'étranger. Si le régime ne donne pas dans un indigénisme folklorique et s'il sait résister à la pression de notre culture et de nos modes occidentales, rien ne sera plus précieux pour l'humanité que l'exemple de cette antique société resurgie de ses cendres³⁰. »

30. Charles-V. Aubrun, *L'Amérique Centrale*, Paris, Presses universitaires de France, 1968, p. 118.

VOCABULAIRE

- Agouti* : petit rongeur.
Aguardiente : alcool à base de canne à sucre.
Ajpatanes : chefs des confréries.
Alcalde : maire.
Atole : boisson de maïs.
Baile : danse.
Baltché : boisson rituelle.
Bomba : mortier chargé de dynamite.
Brujo : sorcier.
Caribal : hameau.
Cayuco : canot de bois du lac Atitlan.
Ceiba : fromager, arbre sacré des Mayas.
Cenote : puits naturel.
Chac : dieu de la pluie.
Chac-mool : sculpture de pierre servant aux sacrifices humains.
Chiclé : gomme naturelle provenant du sapotillier.
Chiclero : ramasseur de gomme chiclé.
Chilca : herbe très fine.
Chuch-cajau : sorcier.
Coati : petit mammifère.
Cochenille : insecte vivant sur les raquettes du nopal.
Cohete : flèche volante (fusée).
Conquista : conquête.
Conquistador : conquérant.
Copal : encens.
Frijoles : haricots en purée.
Gaiac : arbre à bois dur.
Hacienda : ferme.
Halach uinic : chef suprême.

Hennequen : fibre naturelle obtenue des feuilles de l'agave.
Huipil : corsage de la femme.
Ilum-k'inal : sorcier de Jacaltenango.
Indigo : colorant bleu.
Indigotier : plante légumineuse.
Ixmi : dieu du maïs.
Joc-pom : encens de copal.
Kinkajou : mammifère carnassier.
Ladino : métis ou personne parlant l'espagnol.
Machette : long couteau.
Manioc : plante dont la racine fournit une féculé nourrissante.
Marimba : instrument de musique ressemblant à un xylophone.
Masa : pâte.
Metate : mortier pour broyer le maïs.
Mezcal : alcool obtenu de l'agave.
Milpa : lopin de terre.
Moloj : quête nocturne.
Nagual : l'âme d'un défunt.
Nixtamal : grains de maïs ramollis.
Nopal : cactus de la famille des opuntias.
Padre : père, curé.
Palo Volador : mât de voltige.
Papaye : fruit comestible.
Pecari : cochon sauvage.
Petate : natte de feuilles de maïs entrelacées.
Pitahaya : plante épineuse.
Pizbal-cotzij : sac de lainage contenant le nécessaire pour les rituels religieux.
Popol Vuh : texte sacré maya.
Pozole : bouillie claire de maïs.
Pueblo : village.
Pui : chapeau noir des sorciers.
Pulque : boisson obtenue de l'agave.
Quemador : autel de pierre où l'on brûle l'encens.
Quetzal : oiseau sacré des Mayas.
Rebozo : grand châle.
Rocou : colorant rose.
Sacbes : anciennes routes mayas.
Sapotille : fruit du sapotillier.
Sapotillier : arbre duquel on extrait la gomme chiclé.
Sisal : fibre naturelle obtenue des feuilles de l'agave.

Tamal : pâte de maïs farcie, enveloppée dans des feuilles de maïs.

Tapir : mammifère.

Taraba : oiseau d'Amérique Centrale.

Tatou : mammifère dont le corps est couvert de plaques cornées.

Tayra : grosse belette.

Temaxcal : bain de vapeur.

Tequila : sorte de mezcal obtenu de l'agave *Tequilana azul*.

Tinamou : oiseau ressemblant à une perdrix.

Tortilla : galette de maïs.

Tunas : sorte de miel obtenu des figues du nopál.

Tzijolaj : confrérie de Chichicasteñango.

Tzit : haricot rouge.

Tzolkin : calendrier sacré des Mayas.

Tzutes : coiffe de l'homme de Chichicasteñango.

Ule : arbre à caoutchouc.

CHRONOLOGIE

DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS

DE L'HISTOIRE MAYA

3113 av. J.-C. : Début de la chronologie maya d'après les études de J. E. Thompson (point de départ de leur calendrier).

PÉRIODE PRÉCLASSIQUE

800 av. J.-C. — 300 apr. J.-C.

- 600 av. J.-C. : Début de Tikal marqué par la présence d'une activité humaine.
- 292 ap. J.-C. : Le plus ancien document daté : la stèle n° 29 de Tikal.

PÉRIODE CLASSIQUE

300 apr. J.-C. — 900 apr. J.-C.

- 320 : La plaque de Leyde.
- 450 : Fondation de Chichén Itzá par des Mayas venus du Sud.
- 475 : Date la plus ancienne du nord de la péninsule du Yucatán (territoire septentrional) notée à Oxkin-tok.
- 545 : Congrès d'astronomes à Copán.
- 600-700 : Apogée des cités mayas de l'époque classique, entre autres, Tikal, Copán, Palenque.
- 692 : Abandon de la cité de Chichén Itzá.
- 700-900 : Déclin et abandon progressif des grands centres religieux du territoire central.
- 790 : Réalisation des peintures de Bonampak.

- 800 : Dernière stèle érigée à Copán et début du déclin de la cité.
869 : Dernière stèle érigée à Tikal.

PÉRIODE POSTCLASSIQUE

900 apr. J.-C. — 1519 apr. J.-C.

- 909 : Dernière stèle datée du monde maya de l'époque classique trouvée à Muneca.
980-995 : Arrivée des Toltèques au Yucatán, à Chichén Itzá.
987 : Fondation de la cité de Mayapán par les Itzas.
987-1180 : Formation de la ligue de Mayapán.
1194 : Chute de la cité de Chichén Itzá.
1204-1440 : Suprématie de Mayapán (le pouvoir centralisé).
1440 : Destruction de la cité de Mayapán par les tribus Xius.
1517 : Débarquement du conquistador Cordoba sur la côte du Yucatán.

DATES HISTORIQUES DE LA CONQUÊTE ESPAGNOLE

- 1519 : Le conquérant Hernán Cortés entre dans la cité de Tenochtitlán, capitale de l'Empire aztèque.
- 1520 : Arrivée de Don Pedro de Alvarado sur les hauts plateaux du Guatemala.
- 1521 : Chute définitive de la ville de Tenochtitlán.
- 1524 : Fondation de la première capitale espagnole d'Amérique Centrale : Santiago de los Caballeros de Guatemala (Antigua).
- 1525 : Hernán Cortés termine la conquête du Mexique et entreprend son expédition vers le Belize.
- 1527 : Début de la conquête de l'Empire inca par l'arrivée de Francisco Pizarro au Pérou.
- 1533 : Prise de possession de Cuzco, capitale de l'Empire inca, par les Espagnols.
- 1542 : Fondation de la ville de Mérida.
- 1549 : Arrivée de Diego de Landa au Yucatán.
- 1697 : Prise de la cité de Tayasal, dernier bastion des Mayas, par le général Martin de Ursua.

DATES DES PRINCIPALES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES MAYAS

- 1739 : Découverte du *codex Dresdensis* à Vienne.
- 1773 : Découverte de Palenque par des Indiens de la région.
- 1837 : Visite de Stephens à Palenque.
- 1839-1843 : Voyages de Lloyd Stephens et Frederick Catherwood en Amérique Centrale et au Mexique.
- 1860 : Découverte du *codex Peresianus* à Paris.
- 1860-1870 : Découverte du *codex Tro-Cortesianus* en Espagne.
- 1864 : Découverte de la plaque de Leyde à Puerto Barrios.
- 1877 : Révélation de Tikal par Gustav Bernouilli qui en rapporte un linteau exceptionnel.
- 1897 : Premières fouilles archéologiques de Cobá.
- 1904 : Premières fouilles du *cenote* des Sacrifices de Chichén Itzá.

- 1923 : Début des fouilles archéologiques de Palenque par Franz Blom.
- 1923 : Début des fouilles archéologiques de Chichén Itzá par le gouvernement mexicain avec le concours de l'Institut Carnegie de Washington.
- 1952 : Découverte de la crypte funéraire du temple des Inscriptions de Palenque.
- 1956 : Début des excavations à Tikal par les archéologues de l'université de Pennsylvanie.
- 1973 : Début des fouilles archéologiques d'El Mirador.
- 1975 : Découverte de bijoux en or qui appartiendraient possiblement au trésor de Moctézuma.

BIBLIOGRAPHIE

- Alvarez, Maria Cristina, *Description estructural del Maya de Chilam Balam de Chumayel*, Mexico, Éditions UNAM — Coordinacion de Humanidades, 1969.
- Annequin, Guy, *La Civilisation des Mayas*, Genève, Éditions Famot, 1977.
- Asturias, Miguel Angel, *Légendes du Guatemala*, Paris, Gallimard, 1967.
- Asturias, Miguel Angel, *Hommes de maïs*, Paris, Albin Michel, 1974.
- Asturias, Miguel Angel, *Week-end au Guatemala*, Paris, Albin Michel, 1967.
- Aubrun, Charles-V., *L'Amérique Centrale*, Paris, Presses universitaires de France, 1968.
- Babelon, Jean, *Mayas d'hier et d'aujourd'hui*, Paris, Plon, 1967.
- Benitez, Ana M. de, *Pre-Hispanic Cooking*, Mexico, Éditiones Euroamericanas, 1974.
- Bernald, Ignacio, *El Mundo olmeca*, Mexico, Éd. Porrúa, 1968.
- Bernald, Ignacio, *Musée national d'anthropologie de Mexico*, Paris, Éd. Aimery Somogy, 1969.
- Binder, Thomas, *Mexique et Amérique Centrale*, Fribourg (Suisse), Office du livre, 1976.
- Bottorff, Virginia, *A Guide to Tequila, Mexcal, Pulque*, Mexico, Minutiae Mexicana, 1971.
- Calderon, Ing. Hector M., *Clave fonetica de los jeroglificos mayas*, Mexico, Éditorial Orion, 1962.
- Cifuentes, Arturo Mendez, *Nociones de tejidos indigenas de Guatemala*, Guatemala, Éd. Jose de Pineda Ibarra, 1967.
- Claiborne, Robert, *Les Premiers Américains*, Nederland B.V., Éditions Time-Life, 1973.
- Coe, William R., « Resurrecting the Grandeur of Tikal », *National Geographic*, vol. 148, n° 6, décembre 1975, p. 792-795.

- Coe, William R., *Tikal. A Handbook of the Ancient Maya Ruins*, Philadelphie, The University Museum, University of Pennsylvania, 1970.
- Coe William R., *Tikal. In Search of the Mayan Past*, Philadelphie, The World Book Year Book, 1968.
- Drucker, Philip, et Robert F. Heizer, « Gifts for the Jaguar God », *National Geographic*, vol. 110, n° 3, septembre 1956, p. 367-375.
- Gallenkamp, Charles, *Les Mayas. La découverte d'une civilisation perdue*, Paris, Payot, 1961.
- Gilard, Madeleine, *Sortilège maya*, Paris, Éditions La Farandole, 1977.
- Girard, Rafael, *La Misteriosa Cultura olmeca*, Guatemala, Éd. Tercera, 1969.
- Girard, Raphaël, *Le Popol Vuh. Histoire culturelle des Mayas-Quichés*, Paris, Payot, 1954.
- Haba, Louis de la, « Guatemala Maya and Modern », *National Geographic*, vol. 146, n° 5, novembre 1974, p. 661-689.
- Hall, Alice J., « A Traveler's Tale of Ancient Tikal », *National Geographic*, vol. 148, n° 6, décembre 1975, p. 799-811.
- Helfritz, Hans, *Mexican Cities of the Gods*, New York, Praeger Publishers, 1970.
- Hurtado, Dr Eusebio Dávalos, « Return to the Sacred Cenote », *National Geographic*, vol. 120, n° 4, octobre 1961, p. 540-561.
- Ivanoff, Pierre, *Découvertes chez les Mayas*, Paris, Robert Laffont, 1968.
- Krickeberg, Walter, « Les religions des peuples civilisés de Més-Amérique », dans *Les Religions amérindiennes*, Paris, Payot, 1962.
- La Fay, Howard, « The Maya, Children of Time », *National Geographic*, vol. 148, n° 6, décembre 1975, p. 729-766.
- Lehmann, Henri, *Les Civilisations précolombiennes*, Paris, Presses universitaires de France, 1969.
- Leonard, Jonathan Norton, *La Cuisine latino-américaine*, Nederland B.V., Éditions Time-Life, 1968.
- Leonard, Jonathan Norton, *Les Premiers Cultivateurs*, Nederland B.V., Éditions Time-Life. 1974.
- Leonard, Jonathan Norton, *L'Amérique précolombienne*, Nederland B.V., Éditions Time-Life, 1974.
- Lhuillier, Alberto Ruz, *La Civilisation des anciens Mayas*, Mexico, Instituto nacional de antropologia e historia, 1970.

- Maldonado, Raul Perez, *Tales from Chichicastenango*, Guatemala, Quinta Édition, 1969.
- Menendez, Gabriel Antonio, *Leyendas y tradiciones yucatecas*, Mérida (Mex.), Distribuidora de libros yucatecos, 1970.
- Moser, Don, *Les Forêts de l'Amérique Centrale*, Nederland B.V., Éditions Time-Life, 1976.
- Munoz, Joaquin, et Anna Bell Ward, *Guatemala Ancient and Modern*, New York, The Pyramid Press Publishers, 1940.
- Neutze de Rugg, Carmen, *Disenos en los tejidos indigenas de Guatemala*, Guatemala, Editorial Universitaria, 1974.
- Noël Bernard, *Art mexicain. Mayas*, vol. III, Paris, Éditions Fernand Hazan, 1968.
- Péret, Benjamin, *Livre de Chilam Balam de Chumayel*, Paris, Denoël, 1955.
- Reed, David, « La cité perdue des anciens Mayas », *Sélection du Reader's Digest*, avril 1976.
- Rivet, Paul, *Cités maya*, Paris, Éditions Albert Guillot, « Les hauts lieux de l'histoire », 1962.
- Serrano, Dr Manuel, *El Lago de Atitlán*, Guatemala, Tipografia nacional, 1970.
- Smithe, Frank B., *Las Aves de Tikal*, Guatemala, 1966.
- Soustelle, Jacques, *Les Quatre Soleils*, Paris, Plon, « Terre humaine », 1967.
- Soustelle, Jacques, *La Vie quotidienne des Aztèques*, Paris, Hachette, 1967.
- Stuart, George E., « Riddle of the Glyphs », *National Geographic*, vol. 148, n° 6, décembre 1975, p. 768-791.
- Stuart, George E., et Gene S. Stuart, *The Mysterious Maya*, Washington, National Geographic Society, 1977.
- Thompson, J. Eric S., *Maya Hieroglyphs without Tears*, Londres, The Thrustees of the British Museum, 1972.
- Thompson, J. Eric S., *Grandeur et décadence de la civilisation maya*, Paris, Payot, 1958.
- Van Dorne, Rubén Chéves, *Esculturas preolmecas*, Flores (Guatemala), Éd. Jose de Pineda Ibarra, 1973.
- Von Hagen, Victor, *À la recherche des Mayas*, Ottawa, Éditions Québec Amérique, 1977.
- Wolf, Eric, *Peuples et civilisations de l'Amérique Centrale*, Paris, Payot, 1962.
- Zavala, M., et A. Medina, *Vocabulario español-maya*, Mérida (Mex.), Area maya, 1975.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	9
-------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

ÉTONNANTE CIVILISATION MAYA

LE ROYAUME D'OLMAN.....	13
L'ORIGINE DES MAYAS.....	19
LES GRECS DU NOUVEAU MONDE.....	25
LA JUNGLE DU PETÉN, UN ENFER VERT.....	31
TIKAL, LA CITÉ SACRÉE DU PETÉN.....	39
LE TRÉSOR DE MOCTÉZUMA.....	49
PALENQUE ET LE TEMPLE DES INSCRIPTIONS.....	55
LES LACANDONS, SURVIVANCE DES MAYAS DE L'ÉPOQUE CLASSIQUE.....	61
UXMAL, JOYAU DE L'ARCHITECTURE MAYA.....	65
CHICHÉN ITZÁ, LA MECQUE DE L'AMÉRIQUE.....	69
UNE ÉCRITURE ÉNIGMATIQUE.....	75
UN GÉNIE INIMAGINABLE.....	81
DES BORNES DE TEMPS INCOMPRÉHENSIBLES.....	93
UNE MYSTÉRIEUSE DISPARITION.....	97

DEUXIÈME PARTIE

VOYAGE CHEZ LES MAYAS

UN MONDE SI DIFFÉRENT DU NÔTRE.....	105
LE MARCHÉ, UNE FÉERIE DE COULEURS.....	117
RELIGION ACTUELLE.....	127
LA GRANDE AVENTURE DU MAÏS.....	135
LA MORT ET LA NAISSANCE.....	149
LES COUTUMES DU MARIAGE.....	157
LES TEXTILES ET LES TEINTURES NATURELLES.....	161
LE LAC ATITLÁN, SPLENDEUR DES HAUTS PLATEAUX.....	167

LA FÊTE PATRONALE DE CHICHICASTENANGO.....	173
LA DANSE DE LA CONQUÊTE.....	177
L'AVENIR DES MAYAS-QUICHÉS	183
VOCABULAIRE.....	189
CHRONOLOGIE DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE L'HISTOIRE MAYA	192
DATES HISTORIQUES DE LA CONQUÊTE ESPAGNOLE.....	194
DATES DES PRINCIPALES DÉCOUVERTES ARCHÉOLOGIQUES MAYAS.....	195
BIBLIOGRAPHIE.....	197

Achevé d'imprimer
 en septembre mil neuf cent soixante-dix-neuf
 sur les presses de l'Imprimerie Gagné Ltée
 Louiseville - Montréal - Canada
 Dépôt légal : 4^e trimestre 1979



CIVILISATIONS MYSTÉRIEUSES DES OLMÈQUES AUX MAYAS

Après avoir été l'une des plus avancées de l'histoire de l'humanité, la civilisation Maya protège encore jalousement ses plus grands secrets.

Il y a 2000 ans, les Mayas, pourtant isolés dans la jungle et sans aucun contact extérieur, avaient développé l'une des plus étonnantes civilisations jamais connues.

Ayant découvert l'agriculture, l'astronomie, les mathématiques et l'écriture, ils se distinguèrent encore par de remarquables sculptures, peintures et céramiques et par la création d'audacieux chefs-d'œuvre d'architecture.

Puis ce fut le silence. Vers le X^e siècle de notre ère, ils laissèrent la jungle envahir plus de 10.000 édifices.

Aujourd'hui, en découvrant les vestiges pétrifiés de cette mystérieuse civilisation, on se demande : « pourquoi ? »

Durant presque dix ans, Jean Chartier a cherché à percer le mystère de l'extinction de la race maya et de la disparition du Petén et du Chiapas. Il a fait de nombreux voyages au Mexique et au Guatemala. Caméra au poing, il a traqué la vie des Mayas-Quichés, dépositaires vivants des coutumes pré-colombiennes. Ce document en images lui a valu le **PRIX DU FILM D'EXPLORATION 1976** et n'a cessé de provoquer l'émerveillement passionné du public.

Dans le présent ouvrage consacré aux Mayas d'hier et d'aujourd'hui l'auteur va encore plus loin. Son récit constitue un témoignage unique.

KN-936-966



Couverture : Robert Rivas